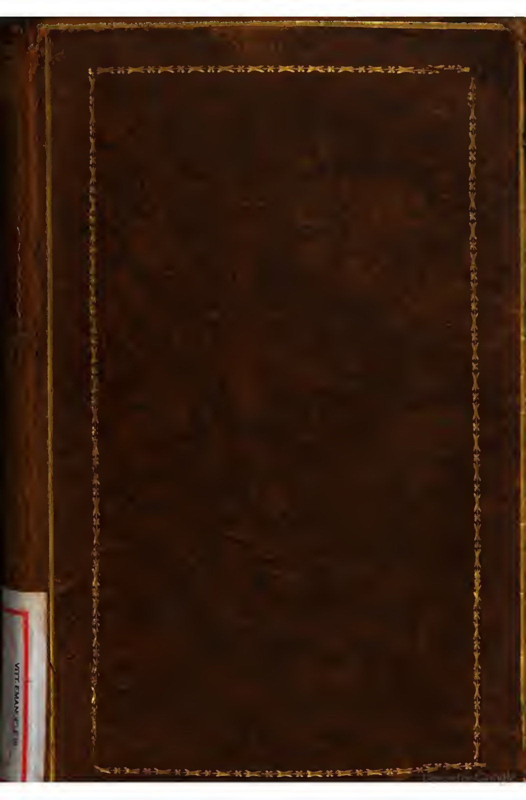
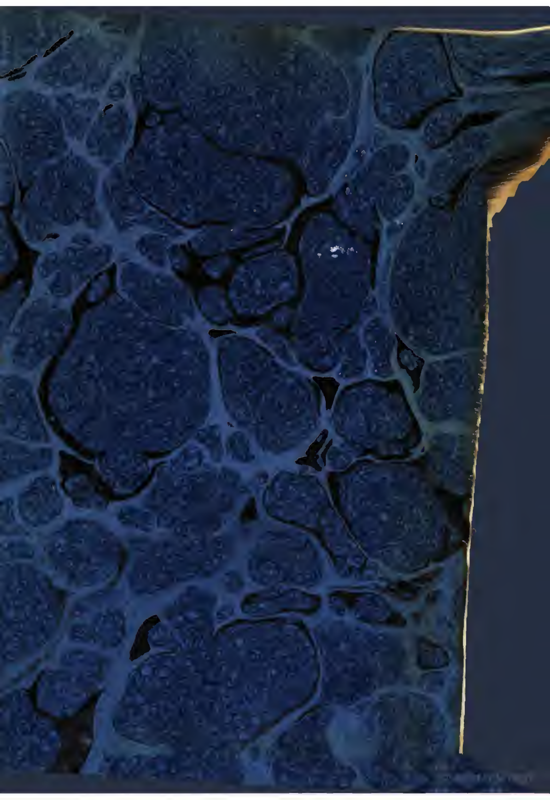

VITT. EMAN



NAZIONALE
FONDO
DORIA
XIV
215
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI



Completo

THÉATRE

DE

M.-J. DE CHÉNIER.





M. J. DE CHENIER,

Né à Constantinople, 28 Août 1764.
Mort à Paris, 10 Janvier 1811.

THÉATRE

DE

M.-J. DE CHÉNIER,

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE,

ET ORNÉ DU PORTRAIT DE L'AUTEUR.

Tome Premier.



IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FILS.

PARIS,

FOULON ET Ce, LIBRAIRES, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS, N° 3.
BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES, RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

1818.

NOTICE

SUR

MARIE-JOSEPH DE CHÉNIER.

MARIE-JOSEPH DE CHÉNIER naquit le 28 août 1764 à Constantinople où son père était consul général. Transporté en France dès l'âge le plus tendre, il reçut à Paris une éducation si précoce et si rapide, qu'aussitôt qu'elle fut terminée, il sentit le besoin d'étudier tout ce qu'on venait de lui apprendre. Mais la nature l'avait doué d'une raison forte, d'une vive et brillante imagination, d'une mémoire immense; et il avait puisé au sein de sa famille, beaucoup plus que dans les écoles, le goût de toutes les connaissances utiles. Ses parens entretenaient avec un grand nombre d'artistes et de

littérateurs distingués, des relations qui, depuis 1770 jusqu'en 1780, contribuèrent à développer ses talens, secondèrent les progrès qu'il faisait déjà, et préparèrent surtout ceux qu'il devait faire. Sa mère, née en Grèce et digne d'une telle patrie, est connue par quelques lettres insérées dans le Voyage littéraire de Guys; et son père, après avoir rempli honorablement plusieurs fonctions diplomatiques, a publié deux ouvrages, l'un sur l'histoire des Maures, l'autre sur les révolutions de l'empire ottoman.

En 1781, M.-J. de Chénier embrassa la profession militaire qui, depuis le milieu du dix-huitième siècle, était devenue compatible avec celle des lettres. Officier dans un régiment de dragons, alors en garnison à Niort, il a passé dans cette ville deux années durant lesquelles il a recommencé toutes ses études: n'ayant plus de professeurs, il fit en peu de temps des progrès solides; mais il était trop avide d'instruction et de gloire pour se tenir long-temps si loin du centre des lumières et du théâtre des succès. Il fallut donc quitter le service, revenir à Paris, et se mettre en état de débuter le

plus tôt possible dans l'un des principaux genres de littérature.

Depuis son adolescence il n'avait cessé d'ébaucher des scènes théâtrales, d'imaginer des canevas dramatiques et de s'exercer à les remplir. Parvenu à l'âge de vingt-deux ans, il rougissait d'être encore inconnu; et le 4 novembre 1786, il fit représenter à Fontainebleau une tragédie qui, jouée à Paris le 6 du même mois, fut imprimée peu de temps après: elle se nommait Azémire. Il n'a pas daigné la faire entrer en 1801 dans le Recueil de ses pièces de théâtre; il ne parlait plus d'Azémire qu'avec cette gaîté satirique qui, dans les dernières années de sa vie, était devenue l'un de ses talens. Nous oserons être moins sévères: quoique cet essai ne fût pas heureux, déjà quelques traits éloquens de l'un des principaux rôles, quelques mouvemens, quelques beaux vers annonçaient un poète tragique. Les premiers efforts d'un talent qui s'est perfectionné peuvent mériter qu'on les observe: en lisant cette pièce à la tête du Théâtre de Chénier, les jeunes auteurs dramatiques apprendront au moins à ne pas se décourager.

Trois années de silence et d'études suivirent une si faible tentative; et l'on ne se souvenait plus du tout d'Azémire, quand CHARLES IX parut, le 4 novembre 1789: l'éclatant succès de cette tragédie fut considéré comme le début de Chénier. Il nous serait difficile de dire combien de fois elle a été représentée, reprise, imprimée, traduite; mais tandis qu'elle obtenait partout tant de renommée, elle subissait l'inexorable censure de son propre auteur qui, jusqu'en 1801, n'a cessé de la retoucher. Il aimait passionnément la gloire, mais la gloire durable, et il sut de bonne heure de quels longs travaux elle est le prix.

Après cette tragédie mémorable dont le principal ressort est la terreur, et dont l'énergie est le plus sensible caractère, Chénier donna, en 1791, deux tragédies qu'on peut compter au nombre des plus pathétiques qui soient au théâtre, HENRI VIII et LA MORT DE CALAS. Cette dernière même est un spectacle si déchirant que l'auteur a fini par reconnaître qu'il avait passé le but; c'est un monument précieux de son talent plutôt qu'une heureuse production de son art. Plusieurs vers de ce drame sont restés

dans la mémoire des hommes de goût, ceux surtout qui offrent un portrait si fidèle du grand roi qui révoqua l'édit de Nantes. Mais le pathétique est si profond et si vrai dans HENRI VIII, qu'il suffirait à remplacer les autres genres d'intérêt qui pourraient manquer à cette tragédie. Quand on la veut critiquer, il faut commencer par essuyer ses larmes, veiller sans cesse à les retenir, et résister non moins courageusement aux impressions qui résultent des mouvemens et de la beauté du style. Elle a été aussi à diverses reprises retouchée par le poète qui semblait avoir une sorte de prédilection pour elle. Il en a donné, en 1805, une dernière édition, la seule qui contienne toutes les corrections qu'il a faites à ce poëme.

CAÏUS GRACCHUS, mis au théâtre en 1792, continuait d'être représenté en 1794. En vain l'auteur avait dignement exprimé les grandes pensées et les sentimens énergiques des Romains, en vain il avait souvent reproduit les traits et les mouvemens de leur éloquence républicaine : on ne lui pardonna point d'avoir osé emprunter leur voix pour demander des lois et non du sang, au moment même où le sang ruisselait

en France sur les ruines de toutes les institutions sociales. La tyrannie répondit : Du sang et non des lois, proscrivit la pièce, et résolut la proscription du poète.

Il avait mérité cette honorable haine par plusieurs autres actions généreuses, et principalement par sa tragédie de FÉNÉLON, représentée au mois de février 1793. La morale auguste et véritablement religieuse qui règne dans cet ouvrage était une sorte de protestation solennelle contre les crimes publics dont le cours avait commencé. « J'ai cru, disait-il, qu'en nos jours mêlés de sombres orages, lorsque les mauvais citoyens prêchent impunément le brigandage et l'assassinat, il était plus que temps de faire entendre au théâtre cette voix de l'humanité qui retentit toujours dans le cœur des hommes rassemblés. » La pièce obtint un brillant succès, et demeura sans influence : l'auteur, qui avait aspiré à se rendre utile, ne réussit qu'à devenir plus célèbre : il ne recueillit que de la gloire. Il y a sans doute plus de grandeur dans CHARLES IX, plus de pathétique dans HENRI VIII : mais l'éclat plus doux qui brille dans FÉNÉLON est peut-être aussi

plus pur : c'est l'ouvrage d'un homme de bien habile dans l'art dramatique, supérieur dans l'art des vers. Après beaucoup de corrections successives, cette tragédie a été, pour la dernière fois, réimprimée avec une préface nouvelle en 1802.

Il fit encore, en 1793, représenter à l'opéra un divertissement en un acte, intitulé LE CAMP DE GRAND-PRÉ, mis en musique par M. Gossec. Il suffit que cette production soit d'un genre dans lequel l'auteur s'est peu exercé, pour qu'on aime à la retrouver dans la collection de ses œuvres dramatiques. Elle peut contribuer à faire apprécier la flexibilité de son talent ; et l'on sera d'ailleurs assez équitable pour ne considérer aujourd'hui, dans les événemens et les circonstances qu'elle rappelle, que l'héroïsme des armées françaises.

A l'égard de TIMOLÉON, tragédie en trois actes avec des chœurs, Chénier n'y trouvait ni assez de mouvemens dramatiques, ni même un style assez animé. Composée en 1794, peu de mois avant le 9 thermidor, elle n'était destinée qu'à inspirer l'horreur des forfaits de ces temps affreux :

La tyrannie altière et de meurtres avide,
D'un masque révéré couvrant son front livide,
Usurpant sans pudeur le nom de liberté,
Roule au sein de Corinthe un char ensanglanté...
Il est temps d'abjurer ces coupables maximes;
Il faut des lois, des mœurs, et non pas des victimes.

Mais la tyrannie décemvirale, qui ne pouvait manquer de se reconnaître à ce portrait, fit rechercher, saisir, brûler tous les manuscrits de ce poëme: une seule copie, échappée à cette recherche et conservée par madame Vestris, servit, en 1795, à publier la pièce telle que nous la réimprimons aujourd'hui.

Cyrus n'a eu qu'une seule représentation. C'était à la fin de 1804, peu de jours après une cérémonie fameuse. On crut apercevoir quelques rapports entre le couronnement de Cyrus, et la bénédiction pontificale qui venait de consacrer une usurpation funeste. Il se pouvait bien qu'en effet Chénier eût conçu l'idée d'adresser des leçons sévères au plus impérieux des despotes, de lui retracer les devoirs de cette puissance suprême qu'il osait envahir, et de réclamer solennellement, pour la liberté publique, les garanties dont il l'avait déjà frus-

trée. Ce qui est sûr, c'est que le tyran se tint pour offensé, qu'il employa, contre le succès de cette pièce, les ressorts et les agens de son pouvoir, et que cette fois il fut secondé par ses propres ennemis autant que par ses flatteurs. On croyait lui refuser à lui-même les applaudissemens qu'on n'accordait point à Cyrus; et, sans examiner si les reproches qu'on faisait au poète étaient mal ou bien fondés, il suffisait qu'ils parussent tenir lieu de ceux qu'on n'osait point adresser au pontife. Les lecteurs vont être juges des intentions, du plan et du style de cette tragédie : nous l'imprimons pour la première fois, ainsi que toutes celles dont il nous reste à parler.

L'une, intitulée Philippe II (ou Dom Carlos), est reçue, depuis quinze ans, au Théâtre-Français : nous n'avons pas besoin d'expliquer les causes qui en ont empêché la représentation. Il n'a plus été permis, sous le régime impérial, de mettre sur la scène aucun des ouvrages de Chénier, et cette prohibition est du nombre de celles qui se sont maintenues, comme d'elles-mêmes, depuis 1814. L'auteur, dans les dernières années de sa vie,

ne travaillait plus que pour la postérité : son TIBÈRE n'a pas même été présenté aux comédiens : sur le seul titre, l'ouvrage était déjà dénoncé comme le portrait d'un autre tyran. On pourra le considérer du moins comme une suite du Germanicus de M. Arnault : c'est presque le même sujet traité sous deux aspects divers, par deux auteurs que rapprochent à la fois leurs talens, leurs malheurs, la noble franchise de leurs caractères, et l'honorable amitié qui les unissait. Mais, indépendamment de toute circonstance, le TIBÈRE de Chénier, si nous en croyons de très-bons juges, pourra bien sembler la meilleure de ses pièces inédites.

Nous espérons aussi que le public distinguera, dans ce recueil, une comédie en vers intitulée NATHAN-LE-SAGE, sujet traité fort au long par Lessing, et que Chénier a réduit en trois actes, en y répandant beaucoup de grace et de gaîté. Il a puisé, dans quelques scènes des deux derniers actes du Jules-César de Shakespeare, l'idée de la tragédie que nous publions sous le titre de BRUTUS ET CASSIUS. C'est un ouvrage de sa jeunesse qu'il a remis

plusieurs fois sur le métier, et qu'il se promettait de perfectionner un jour. Nous n'avons pu recouvrer que des fragmens de deux comédies, dont l'une est imitée de Shéridan (1), et l'autre, une nouvelle esquisse d'un sujet sur lequel Voltaire s'était essayé (2). Mais on trouvera, dans le Théâtre posthume de Chénier, des imitations de l'Œdipe-Roi, de l'Œdipe à Colone, et d'une partie de l'Électre de Sophocle. Il se proposait de reproduire ainsi tout ce qui nous reste de ce tragique grec, qu'il préférait à tous les autres poètes dramatiques de l'antiquité. L'un de ses plus ardens desirs était de voir un jour les talens de nos plus grands acteurs et de nos plus habiles musiciens, concourir à représenter les poëmes de Sophocle sur le plus vaste de nos théâtres. Selon lui, ces spectacles pouvaient seuls nous donner quelque idée de ceux de la Grèce, nous en dévoiler tous les charmes, nous en faire sentir tout le prix. C'était dans les tragédies grecques qu'il

(1) L'École du scandale.

(2) Le Dépositaire, comédie de société.

avait puisé de bonne heure le système qui a présidé à toutes ses compositions dramatiques, et qui en a déterminé l'extrême simplicité. Il a toujours pensé que l'intérêt devait naître, non de la complication romanesque des incidens, mais de la nature même du sujet ; non de l'incertitude du dénouement, mais du caractère pathétique ou terrible des situations; que l'art consistait à représenter les personnages, c'est-à-dire, à les animer, à exprimer leurs pensées, leurs passions, leurs vertus, leurs vices ; qu'en un mot, il s'agissait bien moins d'exciter la curiosité du spectateur et de le tenir en suspens, que de l'émouvoir, de le charmer, de l'attendrir. Il ne nous appartient pas d'examiner si ce système est le plus vrai ; il est du moins le plus sévère : mais il se peut que Chénier l'ait quelquefois poussé trop loin. L'expérience la plus hardie et la plus heureuse qu'il en ait faite, c'est dans ce cinquième acte de FÉNÉLON, qui intéresse si vivement les spectateurs, quoiqu'il n'ait rien à leur apprendre. En admirant les traits de génie qui éclatent dans les monstrueuses productions de Shakespeare, Chénier ne concevait pas qu'on pût mettre sérieuse-

ment en parallèle avec le théâtre classique des Grecs et des Français, un prétendu genre romantique; ignoble symptôme de la décrépitude de l'art théâtral, quand il n'en est plus l'enfance. Il lui semblait impossible que l'esprit humain rétrogradât en effet de Racine à Schiller, à moins qu'on ne s'avisât aussi de renoncer à la philosophie de Locke pour celle de Kant, et de se replonger, après deux siècles de progrès et de lumières, dans les plus épaisses ténèbres du moyen âge. Il espérait que les Français, au moins, seraient long-temps préservés de ces travers, par le sentiment de la gloire éminente de leur littérature nationale, et par l'instruction saine et pure que leurs grands écrivains ont répandue.

Le public, à qui nous n'offrons aujourd'hui que le théâtre de Chénier, possède déjà deux recueils des autres poésies de cet illustre auteur : l'un, imprimé en 1797 (1), composé seulement de poésies lyriques, et divisé en trois livres, savoir, les odes, les hymnes, et les chants imités d'Ossian; l'autre, beaucoup plus

(1) A Paris, chez P. Didot, in-18.

riche, publié en 1818 (1), et contenant le premier livre de la Bataviade, le chant premier d'un poëme sur les Principes des arts, un Essai sur la satire, des discours en vers, des épîtres, des élégies, des contes, des dialogues, des épigrammes, une traduction en vers de l'Art poétique d'Horace, et quelques autres poésies diverses. On s'est abstenu d'insérer, dans ce second recueil, certaines pièces satiriques qui avaient été imprimées à part depuis 1796 jusqu'en 1805, et qui ont besoin de devenir plus anciennes, pour ne réveiller aucune discorde et ne perpétuer que le bon goût. En rappelant ici ces satires de Chénier, nous ne prétendons point assurément les déclarer impartiales. Dans la chaleur ou même dans le tumulte des querelles politiques et littéraires, comment aurait-il toujours évité les écueils d'un pareil genre? Trop souvent victime, il n'a pu se garantir assez d'être injuste; et c'est là le plus grand tort que lui aient fait ses ennemis. Entraîné par l'essor de son talent bien plus que par des affections malveillantes, il eut

(1) A Paris, chez Maradan; in-8.

le malheur d'apprécier sans équité quelques hommes de lettres auxquels il a rendu depuis toute son estime. L'une de ses plus chères habitudes, durant les dernières années de sa vie, était de saisir et de chercher toutes les occasions de réparer ses propres torts, toutes les fois qu'il pouvait le faire avec une parfaite liberté. Il se montrait disposé à toutes les réconciliations qu'on ne lui rendait pas impossibles. Du reste, nous songerions en vain à dissimuler l'énergie, la gaîté, le talent qui règnent dans toutes ses satires. Les traits en sont naturellement si vifs et si purs, ils tiennent à des idées générales si justes et si précises, que bien souvent ils n'auraient besoin d'être appliqués à aucun nom propre, et gagneraient, au contraire, à s'en débarrasser.

Fort peu de poëmes, depuis 1800, ont été plus glorieusement accueillis que l'Épître de Chénier à Voltaire. Il est vrai que Bonaparte prit soin d'avertir avec fracas le public de l'attention dont elle était digne : sans perdre un instant, il frappa l'auteur d'un décret de destitution, et le fit, durant quinze jours, accabler d'invectives dans les feuilles et feuilletons

périodiques. Mais cet éclat inusité de la colère impériale n'était nullement nécessaire au succès d'un poëme si distingué par la richesse des pensées comme par le charme de l'expression, et qui n'est pas moins admiré, moins reconnu pour l'une des plus belles productions poétiques du dix-neuvième siècle, depuis qu'on ne se souvient plus de ces bruyans hommages que la tyrannie s'est empressée de lui rendre. Il vient de reparaître dans le recueil de 1818, où l'on a omis, nous ne savons par quelle fatalité, un discours en vers qui aurait pu y disputer le premier rang à cette épître, et qui roule sur la question de savoir si l'erreur est utile aux hommes. M. Beuchot a réparé cette omission en insérant ce discours dans le tome XXIII de l'une des nouvelles éditions de Voltaire (1), ainsi que Voltaire lui-même avait donné place, dans son Dictionnaire philosophique, au discours de Rulhière sur les Disputes. Nous croyons qu'en effet Voltaire eût dit de ces vers de Chénier comme de ceux de Rulhière : « Voilà des vers comme on en faisait dans le bon temps. »

(1) A Paris, chez la veuve Perroneau, 1818; in-12.

La Hollande affranchie du joug espagnol était le sujet d'un poëme épique en dix livres, qui, entrepris en 1806, n'aurait pu être achevé qu'en 1815, et qui demeurait interrompu toutes les fois que le poète, dont la santé s'affaiblissait de jour en jour, perdait l'espoir d'atteindre à ce terme. Il se promettait de finir au moins un poëme didactique qui ne devait avoir que quatre chants, mais dont il n'a pu terminer que le premier. Il osait y traiter de la théorie générale des beaux arts, des principes qui leur sont communs à tous, des formes et des méthodes qui doivent demeurer propres à chacun d'eux. Il avait déjà publié un discours en vers sur les poëmes descriptifs; et il se proposait d'examiner si la raison et le bon goût admettent un genre romantique. C'est, comme on voit, un recueil très-riche et très-varié que celui des poésies diverses de Chénier : nous n'avons pu cependant indiquer tous les morceaux qui le composent, ni tous ceux qui resteraient à y joindre. Les amis des lettres et de la liberté y ont distingué l'élégie intitulée la Promenade, composée en 1805; peinture fidèle et touchante des sentimens politiques de l'au-

teur, de son patriotisme inaltérable, et de l'horreur que lui inspirait la tyrannie sous laquelle gémissait alors la France.

Ses écrits en prose peuvent se diviser en trois parties dont la première est comprise, sauf les morceaux que l'on n'a pu recouvrer, dans un volume publié en 1818, sous le titre de *Fragmens de littérature*(1). Nous y retrouvons un Discours, imprimé en 1801, sur les progrès des connaissances en Europe, et de l'enseignement public en France. Quoique ce discours ait été prononcé à une distribution de prix, ce n'est ni une harangue de collége, ni un tissu de vaines formules, de complimens académiques et d'exhortations bannales : c'est un éloquent morceau d'histoire littéraire, et véritablement un modèle de l'art d'instruire, qui n'est au fond que celui d'agrandir l'esprit des élèves, de l'enrichir d'idées précises, mûres et profondes. Mais l'histoire des lettres avait tant d'attraits pour Chénier que depuis il en voulut faire l'objet d'un travail beaucoup plus étendu. Les discours qu'il a lus à l'Athénée

(1) A Paris, chez Maradan; in-8.

de Paris contenaient la première partie d'un Tableau historique de la Littérature française : il y traçait l'histoire de la langue et des divers genres de poésie et de prose depuis le onzième siècle jusqu'à l'avénement de François I[er]. Le le seizième siècle, le dix-septième et le dix-huitième devaient fournir la matière des trois autres parties. Une excellente introduction expose le plan de tout l'ouvrage, et en indique même les principaux résultats. Les leçons qui concernent les fabliaux et les anciens romans français sont les seules qui aient été imprimées en entier. Celles qui ont pour objet les chroniques, les histoires, les poëmes, les mystères et autres productions dramatiques antérieures à l'année 1515, ne tarderont pas sans doute à rentrer dans les mains des héritiers de l'auteur, qui s'empresseront de les mettre sous les yeux du public. Elles sont toutes d'un grand intérêt, malgré quelques inexactitudes ou même quelques erreurs que Chénier n'avait pas eu le le temps d'éviter. Il se proposait de vérifier plus à loisir certains détails obscurs et d'une faible importance, auxquels il n'avait guère pu donner que l'attention qu'ils méritent. Il s'était du

moins assuré, par beaucoup de lectures et de recherches, de la vérité des résultats essentiels. On ose dire qu'il les a mieux saisis, et surtout mieux présentés que n'ont fait jusqu'à présent ceux qui ont attaché un prix extrême à des particularités aussi indifférentes que problématiques. L'érudition est sans contredit indispensable dans ces matières : mais elles réclament encore plus, pour être utilement traitées, les lumières de la philosophie, les graces de l'esprit et du style. Ce qu'il faut regretter, c'est que Chénier n'ait achevé que la partie la moins attrayante de son ouvrage, et que la littérature française, proprement dite, attende encore un historien, quand la littérature italienne en a trouvé un, et le meilleur qu'elle ait jamais eu, dans un écrivain français (1). Aux discours ou leçons que nous venons de rappeler, on a joint des articles de littérature, insérés par Chénier dans quelques

(1) Histoire littéraire d'Italie, par M. Ginguené. Paris, chez M. Michaud, 1811-1813, 6 vol. in-8. Les tomes VII, VIII et IX qui complètent cette histoire, jusqu'à l'an 1600, sont sur le point d'être mis en vente.



journaux, spécialement dans leMercure, dont il était, en 1809 et 1810, l'un des rédacteurs, et une traduction du dialogue sur les orateurs, attribué à Tacite ou à Quintilien. Il a traduit d'autres morceaux de Tacite, et ce travail est resté manuscrit; mais on a imprimé en Belgique, et ailleurs, sa version française de la poétique d'Aristote. Tels sont ceux de ses écrits en prose que nous comprenons sous une première classe.

La seconde consiste dans le volume imprimé sous le titre de Tableau historique de de l'état et des progrès de la Littérature française depuis 1789; ouvrage déjà classique qui, depuis la fin de 1816, a eu trois éditions, outre celle que l'Institut en avait fait faire en 1815. Ce volume est malheureusement resté incomplet: il manque du chapitre qui devait concerner le genre oratoire, et de celui qui aurait été consacré à l'examen des livres d'histoire littéraire; il manque aussi des dernières pages du chapitre qui traite de l'histoire civile: mais ceux qui ont pour objets la grammaire, la logique, les sciences morales et politiques, la théorie de l'art d'écrire, et les romans, sont achevés, aussi bien que ceux

qui concernent les principaux genres poétiques. Avant la publication de cet ouvrage, l'opinion publique, il faut l'avouer, n'avait point encore décerné à Chénier la place éminente qu'il méritait parmi les prosateurs de ces derniers temps : on ne connaissait toute l'étendue ni de son talent, ni de ses lumières, ni de son impartialité; on ne savait pas quel empire sa raison et sa conscience exerçaient sur ses préventions et sur ses ressentimens; on ignorait qu'habile autrefois dans l'art de la satyre, il avait fini par l'être bien plus dans l'art de louer; véritable et rare progrès du talent littéraire autant que de la bonté morale. Ce Tableau, où sont si bien appréciées les productions les plus récentes de notre littérature, a pour appendice un rapport auquel avaient donné lieu les discussions sur les prix décennaux, ouvertes au sein de l'Institut. C'est le dernier écrit de Chénier : il l'a tracé d'une main mourante avec toute la vigueur et toute la grace de son talent; cette fois, les applaudissemens furent unanimes, et l'on parut sentir enfin quel littérateur, quel écrivain l'on était sur le point de perdre; il fut presque aussi loué que

s'il eût déjà cessé de vivre. Il est certain qu'en réclamant pour l'un de ses anciens ennemis le prix de littérature didactique, il a réellement enseigné à le mériter, et que personne encore n'avait mieux apprécié ce qu'il y a d'excellent et d'imparfait, de trop court et de trop long dans les dix-neuf tomes du Lycée de La Harpe.

Divers autres écrits en prose, que nous n'avons pas encore indiqués composeraient une troisième et dernière classe. Nous voulons parler, non des préfaces et des notes qu'il a jointes à ses poëmes, principalement à ses tragédies, et dont la plupart se retrouveront dans le recueil que nous offrons au public, mais surtout des discours qu'il a prononcés dans plusieurs assemblées politiques, et qui, presque tous encore, appartiennent à la littérature, par leur matière même autant que par leurs formes. En effet, ils concernent la propriété des productions littéraires, les récompenses dues aux savans, aux artistes, aux écrivains; la conservation des monumens, des livres et des objets d'arts; l'instruction publique en général, et certaines institutions particulières, spécialement le Conservatoire de Musique, dont

Chénier a proposé, obtenu et déterminé l'organisation.

Voilà quels ont été ses ouvrages en prose et en vers, depuis 1786 jusqu'à la fin de 1810, c'est-à-dire, durant vingt-quatre années, entre lesquels il en faut compter dix de fonctions politiques et dix de maladie.

Il a été, sans interruption, membre de toutes les législatures qui se sont succédé depuis 1792 jusqu'au mois de mars 1802. Quoiqu'il ait beaucoup écrit en vers et en prose dans le cours de ces dix années, il est indubitable que, s'il avait pu les consacrer aux lettres sans partage et sans distraction, le recueil de ses œuvres serait aujourd'hui beaucoup plus riche. Cependant, comme nous venons de le dire, c'était encore de littérature et d'instruction publique qu'il s'occupait le plus ordinairement dans l'exercice de ses fonctions législatives, et il s'est, à certaines époques, presque borné à ce seul genre d'activité et d'influence. Quand il sortait de cette sphère, c'était pour contribuer au retour de l'équité, pour s'opposer aux résolutions tyranniques, aux mesures arbitraires; pour rétablir l'ordre et le règne des

lois. Sa voix éloquente a rappelé au sein de la Convention M. Lanjuinais et les autres proscrits de 1793, et au sein de la France, M. de Talleyrand.

Il est bien aisé, après de violens orages, de censurer les hommes publics qui, jetés au milieu des troubles, ne les ont pas maîtrisés. Mais l'exagération des reproches qu'on leur adresse prouve, seulement, qu'en leur place on en aurait soi-même mérité de bien plus graves; car c'était précisément cette partialité, cette rigueur extrême, cet impatient besoin de condamner, qui, dans ces temps déplorables, disposait, entraînait presque invinciblement, aux erreurs, aux fautes, aux injustices. Il suffirait que les censeurs de Chénier voulussent bien prendre une connaissance un peu exacte des faits et des époques dont ils parlent : ils sauraient que plusieurs missions lui ont été proposées en 1793; que, pour les avoir toutes refusées, il fut exclu du comité d'instruction publique (1);

(1) Voyez le procès-verbal de la Convention nationale, séance du quinzième jour du premier mois de l'an 2, pages 123 et 124.

que, menacé d'une proscription plus sérieuse, et forcé de prendre la parole sur les honneurs qui avaient été décernés, en 1791, à la mémoire de Mirabeau, il osa rendre hommage aux talens, au génie et à quelques actions de cet orateur célèbre, et ne pas dire un seul mot d'un autre homme dont on divinisait le délire et les attentats. Ce silence, au moment même d'une telle apothéose, en était, sans aucun doute, le désaveu le plus solennel, l'improbation la plus outrageante; et nous ignorons ce qu'auraient fait de plus courageux, en une pareille conjoncture, ceux qui ont tant blâmé et si peu lu ce discours (1). Les tyrans en jugèrent mieux : ils se promirent de venger leur idole par la perte de Chénier et de sa famille entière. Son père fut menacé, deux de ses frères furent arrêtés; il fut bientôt dénoncé lui-même, cité, recherché, inscrit à son rang sur l'une des pages de la liste des proscriptions. Il n'en devint que plus ardent à solliciter la délivrance de ses frères; durant plusieurs mois,

(1) Il est dans le Moniteur du 7 frimaire an 2.

il n'eut pas d'autre pensée, et ses instances furent si vives, si persévérantes, qu'il parvint à sauver l'une des deux victimes. Nous ne prétendons point le louer ici de ces démarches auxquelles l'entraînaient les sentimens les plus tendres, mais qu'il aurait encore faites, quand il n'eût consulté que son intérêt personnel; car les périls de ceux qui portaient son nom agravaient les siens propres, et l'on arrivait à lui en les frappant. André Chénier périt le 7 thermidor, et cette date toute seule réfuterait assez une calomnie aussi absurde qu'horrible. Si quelqu'un, le 7 thermidor, avait en effet le moyen de sauver ses parens les plus chers, assurément un tel crédit, une telle puissance n'appartenait point à celui qui périssait lui-même, si ce régime sanguinaire eût duré quinze jours de plus. Immolé à trente-un ans, André Chénier s'était déjà distingué dans la carrière des lettres : ses productions en vers et en prose annonçaient un écrivain d'un goût pur, d'un esprit étendu et d'un rare talent. Sa mère, qui l'a pleuré quatorze ans, demeura, tant qu'elle vécut, avec Marie-Joseph Chénier, et c'était lui qui la consolait, si le charme de

la douleur partagée doit s'appeler consolation (1).

Une femme célèbre que Chénier comptait au nombre des écrivains dont la littérature française devait s'énorgueillir (2), l'a jugé lui-même avec beaucoup moins d'équité (3). Elle ne cite pourtant, de toute sa conduite politique, que deux faits fort honorables l'un et l'autre, savoir, ce qu'il fit pour M. de Talleyrand *qui lui dut son rappel*, et pour M. Dupont de Nemours *qu'il parvint à sauver*. Madame de Staël trouve ces deux actions assez belles pour s'y associer elle-même; et, sans doute, elle était fort digne de les suggérer; car on l'a vue, dans toutes les circonstances difficiles, empressée à rendre des services courageux; et les périls de tous les hommes de

(1) Voyez les vers 129–156 du Discours sur la Calomnie, pages 96 et 97 des Poésies diverses, imprimées en 1818.

(2) Page 355 du Tableau de la Littérature française depuis 1789.

(3) Considérations sur la Révolution française, pages 188 et 189 du tome II.

mérite, y compris Chénier (1), ont toujours vivement excité son zèle. Il était l'un de ceux dont elle recherchait le plus la société : on la rencontrait chez lui; on le remarquait parmi les membres du Corps législatif et de l'Institut qu'elle se plaisait à réunir chez elle. Elle aimait comme lui, il aimait comme elle, la liberté et la justice; et, depuis 1795 jusqu'en 1802, on n'apercevait d'ordinaire aucune différence bien essentielle entre leurs opinions politiques. Il n'en était pas tout-à-fait ainsi lorsqu'il s'agissait du genre romantique ou de la philosophie allemande : nous devons confesser que, sur ces articles, Chénier ne se montrait ni assez traitable ni peut-être même assez poli; et c'est sans doute à quelque ressouvenir de ces discussions ou disputes littéraires, qu'il convient d'attribuer ce qui est dit des préjugés et de l'âpreté de Ché-

(1) Voici ce que madame de Staël écrivait, en 1802, à un ami de Chénier : « Je suis venue chez vous ce matin pour » vous demander si vous ne saviez rien de Chénier dont je » suis fort inquiète, et pour causer avec vous sur les services » qu'on peut lui rendre. Je voulais lui faire offrir de l'argent, un asile et un passeport, selon qu'il pourrait en » avoir besoin, etc. »

nier, dans l'ouvrage posthume, d'ailleurs si recommandable, de madame de Staël.

Tous ceux qui ont connaissance des événemens de 1799 et des trois années suivantes, savent que Chénier fut l'un des hommes publics de cette époque qui, soit dans les commissions intermédiaires établies le 18 brumaire, soit au sein du tribunat, s'efforcèrent de mettre un frein aux usurpations, de repousser les lois arbitraires, de maintenir en France les derniers restes du système représentatif; et qu'on eut besoin d'éloigner pour arriver au consulat à vie et à l'empire. Il fut donc compris dans l'élimination de 1802 avec MM. Benjamin Constant, Bailleul, Ganilh, Ginguené, Parent-Réal, Thiessé, Daunou, Saint-Aubin, etc.; et peu s'en fallut qu'on ne prît contre lui des résolutions plus violentes (1).

Tant d'orages, tant de périls et de chagrins doivent être comptés parmi les causes qui ont abrégé les jours de Chénier. L'altération de sa santé n'était déjà que trop sensible en 1799,

---

(1) Voyez la note précédente.

quand il résistait, avec l'énergie la plus honorable, aux derniers mouvemens de l'anarchie, et aux premières entreprises de l'usurpateur. Sa constitution robuste, et les soins de M. Portal, son médecin et son ami, ont lutté, pendant plus de dix ans, contre les progrès d'une maladie grave et compliquée qui, peut-être, aurait cédé aux efforts de la nature et de l'art, si Chénier avait su s'assujétir à un régime uniforme et austère : mais, trompé par l'activité toujours croissante de ses facultés intellectuelles et morales, il méconnut long-temps son état, et n'en sentit tout le péril que lorsque ce sentiment ne pouvait plus être qu'un péril de plus.

C'est dans le cours de ces dix années qu'il a commencé ou achevé la plupart de ses ouvrages. Il en avait projeté plusieurs autres : par exemple, une tragédie ayant pour sujet la mort de Conradin, une édition de Racine, un traité des sources du pathétique, une continuation des élémens de l'histoire de France de Millot. Il ne subsiste aucun vestige de ces projets, parce que Chénier n'écrivait presque jamais de notes ni d'esquisses ; mais les matériaux en étaient si bien rassemblés et disposés dans sa tête, qu'il

rendait compte de toutes les idées, de tous les détails qui devaient entrer dans ces productions futures, et que, lorsqu'il en parlait, il en composait réellement quelque partie. L'étendue et la ténacité de sa mémoire le dispensaient des soins qu'on a coutume de prendre pour recueillir et fixer ses connaissances et ses pensées. Quoiqu'il n'eût jamais rien transcrit, rien extrait de ses lectures, nous ne saurions dire combien de volumes on eût rempli des morceaux de vers et de prose qu'il savait par cœur : car il faudrait y comprendre, non-seulement tous les chefs-d'œuvre de la poésie française, tous les grands traits et les plus belles pages de nos meilleurs écrivains en prose, mais encore un recueil très-long, quoique choisi, des plus mauvais vers qu'on ait faits depuis Chapelain, et des phrases les plus ridicules qu'on ait écrites depuis les premières harangues de l'Académie française. Aucune sottise n'échappait à sa mémoire impitoyable qui avait contracté, en quelque sorte, les habitudes satiriques de son esprit : mais aussi il ne pouvait rien voir de grand et de beau sans l'admirer, ni rien admirer sans le retenir à jamais. Tant de souvenirs

toujours fidèles, toujours présens, éclairaient les discussions littéraires auxquelles il prenait part : il disposait d'un inépuisable fonds d'exemples qui venaient s'appliquer d'eux-mêmes, avec une parfaite justesse, à chaque point d'une question. Ce qui surprendra davantage ceux qui ne l'ont pas connu, c'est qu'il savait presque autant de dates que de vers : pas un seul fait de quelque importance dans l'histoire civile ou littéraire, dont il ne fût toujours prêt à rappeler l'époque précise ou convenue ; pas un poète, pas un seul auteur, tant soit peu remarqué, dont il ne pût au besoin et sans la moindre recherche, dater la naissance, les travaux et la mort, autant du moins qu'on le peut faire. Il avait particulièrement étudié la bibliographie, comparé les plus riches catalogues, examiné un très-grand nombre de livres ; non-seulement il savait d'une manière imperturbable, les dates de toutes les éditions qui sont dignes de quelque souvenir, mais il en avait observé et retenu toutes les circonstances distinctives : cette étude lui plaisait, comme une branche de l'histoire littéraire, de cette histoire de toutes les connaissances humaines, qui est elle-même l'une des plus utiles connaissances.

Il n'avait point cultivé les sciences physiques et mathématiques; mais il en savait l'histoire et par conséquent les principaux résultats, ceux du moins que le langage commun peut exprimer. Plus entraîné vers les arts qui tiennent à la poésie par des rapports immédiats et sensibles, il en avait appris et les annales et les langues: il prenait un vif intérêt aux arts du dessin, il cultivait la musique; et les grands artistes le plaçaient au premier rang des amateurs éclairés. Mais il excellait dans les deux genres de connaissances qu'on a coutume de désigner par les noms de belles-lettres et d'histoire: il les regardait comme indivisibles, et n'en séparait ni l'analyse de la pensée, ni les sciences morales et politiques. Malgré l'immensité de ses lectures, et son goût pour certaines recherches, il ne prétendait point à l'érudition; mais fort peu de littérateurs ont réuni, possédé un plus grand nombre de ces connaissances réelles, de ces lumières véritables et fécondes qui ne prennent que le modeste nom d'instruction, et qui manquent souvent aux érudits.

De ses passions qui toutes étaient vives, la plus dévorante fut le desir de contribuer aux

progrès des lumières : il aimait les lettres et la vérité encore plus que la gloire. L'extrême imperfection de l'enseignement dans les écoles publiques, l'avait frappé dès son jeune âge : il n'omit aucun soin pour y remédier, soit lorsqu'il concourut à la rédaction des projets de loi qui concernaient cette importante matière, soit lorsqu'il exerça les fonctions de membre du jury d'instruction du département de la Seine, puis celles d'inspecteur-général des études. L'état déplorable de sa santé ne modéra point son zèle : il parcourut, en 1803, les départemens de l'ouest, y visita toutes les écoles, ranima partout les études et l'émulation ; jamais sa maladie ne l'a plus affligé qu'en le forçant d'interrompre de si utiles travaux. Il continua du moins de prendre part à ceux de la classe de l'Institut à laquelle il appartenait, et y concentra souvent toute l'activité de son esprit et de son ame : ses trois dernières années n'ont guère été consacrées qu'au service et à la gloire de cette compagnie. Il entreprit pour elle le Tableau de la Littérature française depuis 1789 ; et quoiqu'elle ne paraisse point avoir revendiqué cet ouvrage, il doit être permis de dire qu'elle n'a guère vu naître dans

son sein de productions plus honorables. Mais il s'intéressait vivement à tous les autres objets des discussions académiques, particulièrement aux concours d'éloquence et de poésie; zélé défenseur des vrais talens, toujours sûr de les discerner et presque toujours d'obtenir pour eux des triomphes. S'il en fallait citer un exemple, nous nommerions M. Jay, l'un des écrivains les plus distingués de l'époque actuelle, et dont les succès ont commencé par le suffrage de Chénier. Tel était enfin son dévouement à tous les genres de travaux littéraires, que le dictionnaire même de l'Académie française l'a occupé sérieusement, et qu'on retrouve dans ses papiers les traces des efforts qu'il a faits pour le perfectionner, ou du moins pour substituer des exemples classiques aux phrases triviales, insignifiantes et quelquefois incorrectes qui le remplissent.

Nul n'a su, mieux que lui, jouir de tous les succès de ses plus dignes rivaux : c'étaient pour lui des jours de fête que ceux où la littérature s'enrichissait d'un bel ouvrage, de l'Othello de Ducis, de l'Agamemnon de M. Lemercier, d'une comédie de M. Andrieux. Il louait élo-

quemment même ses ennemis, La Harpe, par exemple, qui après avoir reçu de lui d'éminens services (1), l'outragea plus qu'auparavant. Il est vrai que Chénier s'est vengé, par quelques traits satiriques, de cet excès d'ingratitude et d'injustice; mais il connut les bornes que devaient avoir ces représailles. Dès qu'il sut que La Harpe était malade, il retira des mains de l'imprimeur une dernière satire où ce littérateur célèbre était jugé sévèrement. Ce n'est là qu'un acte d'humanité bien simple et bien vulgaire dans les mœurs de Chénier : mais lorsqu'il était malade et presque moribond lui-même, ses ennemis n'avaient pas coutume d'être si généreux.

Chénier recevait dans la société, de tout ce qu'il entendait et voyait, des impressions extrêmement fortes; et au moment où elles s'emparaient de lui, il ne savait pas les dissimuler : voilà pourquoi ceux qui n'ont pas eu avec lui

(1) Au commencement d'octobre 1795, Chénier, membre du comité de salut public, déchira publiquement et avec indignation, un mandat d'arrêt décerné contre La Harpe par un autre comité, et qu'un personnage dès lors très-puissant, allait mettre à exécution. Ce fut encore Chénier qui se chargea de veiller à la sûreté de La Harpe en septembre 1797.

des relations très-intimes, ont pu quelquefois ne pas trouver ses mœurs assez douces. Qui l'a bien connu doit rendre hommage à la noblesse et à la bonté de son caractère; tous les sentimens honnêtes, humains, vertueux, remplissaient son ame active. Pour l'estimer et le chérir, il suffisait de le voir de près. Il n'était, dans la vie privée, qu'un homme excellent et le meilleur des amis.

Nous ne dissimulerons point qu'il avait contracté, dès sa jeunesse, un goût pour la magnificence, qui dans l'état de sa fortune, pouvait sembler excessif: mais ce qui mérite aussi d'être observé, c'est que, malgré l'empire de ce penchant, il ne s'est jamais occupé, durant dix années de fonctions publiques, des moyens de le satisfaire; et que depuis 1799 jusqu'en 1802, quand l'opulence et les honneurs étaient, pour des hommes tels que lui, le prix assuré de l'adulation et des complaisances, loin de rendre à la tyrannie aucun des services qu'elle récompensait avec tant de prodigalité, il s'est tenu constamment et sciemment sur la ligne qui n'aboutissait qu'à des disgraces. La toute puissance ne s'était pas attendue à trouver, dans un ami du luxe, une

conscience si pure, un caractère si noble, un désintéressement si austère. Ayant toujours porté, dans ses affaires personnelles, la probité, la délicatesse, malheureusement aussi la négligence au plus haut degré possible, il est sorti des assemblées nationales, beaucoup plus pauvre qu'il n'y était entré. Il y arrivait en 1792, plein de santé, et déjà riche des produits de ses premiers travaux littéraires : il s'est retiré en 1802, malade, exténué, endetté, sans autre ressource qu'un talent dont on ne lui permettait plus de recueillir les fruits honorables. Bientôt, malgré les réclamations du public, en dépit du zèle et de l'intérêt des acteurs, la représentation de toutes ses pièces de théâtre fut partout interdite ; et, de tous les biens de ce monde il ne lui restait plus qu'une grande renommée, lorsque, cédant aux conseils de ses amis, il accepta, en 1806, un obscur et modique emploi dans une administration particulière. D'autres travaux dont il se chargea depuis, l'aidèrent à mieux pourvoir à ses besoins : mais vers la fin de novembre 1810, sa maladie prit un caractère plus menaçant que jamais : il essuya des accidens graves ; sa

force naturelle s'épuisait enfin, et ne luttait plus qu'avec désavantage contre les progrès du mal. Sa mort fut précédée d'un mois d'insomnie et de souffrance, durant lequel il avait pourtant conservé tout son génie et toute sa mémoire ; quelquefois même il retrouvait encore la gaîté de son esprit. Cependant il touchait au terme de sa carrière illustre ; et le 10 janvier 1811, vers midi, il mourut paisiblement, sans faste et sans faiblesse, à l'âge de quarante-six ans, quatre mois et treize jours, échappant peut-être à d'autres infortunes, à de nouvelles chances de proscription, mais enlevé à un siècle sur lequel il aurait, de plus en plus, versé de l'éclat et des lumières ; laissant, il est vrai, plus de travaux qu'il n'en faudrait pour honorer une vie bien plus longue, mais ayant acquis à peine la moitié de la gloire littéraire à laquelle il lui était permis d'aspirer.

AZÉMIRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE

A Fontainebleau, le 4 novembre 1786, et sur le théâtre de la Comédie française, le 6 du même mois.


Google

LETTRE

A M. DE PANGE.

Je vous envoie, mon cher ami, la tragédie d'Azémire. Vous y trouverez des passions et non des coups de théâtre; vous y trouverez, sinon les mœurs sévères de la scène grecque, du moins son extrême simplicité. Vous me direz peut-être que je n'ai pas trop bien pris mon temps, et j'en conviendrai.

Cette simplicité est si remarquable dans Sophocle et dans Euripide, que nos meilleurs poètes, en présentant sur la scène française des tragédies grecques, ont presque toujours gâté leur sujet par une double intrigue, afin de remplir la mesure des cinq actes, mesure indispensable au jugement d'Horace, mais qu'Aristote ne prescrit point, et que la raison ne prescrit pas davantage. Vous savez d'ailleurs, mon cher ami, que les Grecs n'ont jamais connu cette règle. Il ne faut que lire avec attention leurs ouvrages, pour se convaincre qu'on

les représentait sans aucune interruption. Si l'on devait regarder comme des entr'actes les endroits où le chœur reste seul en scène, l'OEdipe à Colonne serait en deux actes. Le chœur ne reste seul que vers la fin de la pièce, depuis le départ d'OEdipe jusqu'au moment où l'on vient annoncer sa mort. Il se trouverait alors que le second acte aurait un peu plus de cent vers, et le premier près de dix-sept cents.

Aristote, ce grand admirateur de la tragédie qu'il élève même au-dessus de l'épopée, ce critique philosophe qui a réfléchi si profondément sur la nature des arts, Aristote recommande expressément la simplicité de l'action tragique. Il avertit les poètes que la fable d'une tragédie ne doit pas être celle d'une épopée; il blâme Agathon d'avoir resserré tout le plan de l'Iliade dans une seule tragédie; et véritablement cette tragédie d'Agathon, qui ne réussit point chez les Grecs, ne pouvait être, par sa constitution, qu'un ouvrage déraisonnable.

Le même critique demande que la terreur et la pitié soient excitées par le fonds même du drame, et non par le spectacle. Il veut qu'on puisse ou pleurer ou frémir en fermant les yeux, et seulement en écoutant la tragédie : ce qui ne peut avoir lieu que par la vérité des situations et par l'éloquence du style. Quand l'effet ne vient que du

spectacle, ajoute-t-il, tout le mérite appartient au décorateur, et non pas au poète. M. de Voltaire a souvent développé ce principe; mais depuis la mort de M. de Voltaire, vous savez combien on a perfectionné la tragédie.

C'est à quoi je n'avais pas songé, mon cher ami, en composant Azémire. Elle fut d'abord représentée à Fontainebleau; j'avais alors vingt-un ans; et, comme il faut encourager les jeunes gens, la pièce fut sifflée d'un bout à l'autre. Jamais, m'a-t-on dit, pareille aventure n'était arrivée à Fontainebleau. Le rôle d'Amboise fut plus sifflé que tout le reste. Les huées surtout furent très-longues, quand on en vint à ces vers :

Que diront les Français, que dira ton vieux père,
Alors qu'il apprendra, etc.

Quelques personnes, et même quelques prétendus gens de lettres, avaient entendu :

Que dira Dieu le père, etc.

On convint généralement que cette idée était bien ridicule, et j'avoue que je suis du même avis. Dans tout cela pourtant deux choses m'étonnaient. L'acteur qui a rendu admirablement le rôle de d'Amboise, joint au mérite si rare d'être toujours énergique et noble, le mérite de prononcer fort nettement; et ceux qui croyaient avoir entendu,

que dira Dieu le père? n'étaient pas soupçonnés de manquer d'oreilles.

La pièce, représentée à Paris, réussit infiniment mieux qu'à Fontainebleau, quoi qu'en ait dit le journaliste de Paris. L'absence d'une actrice a long-temps interrompu les représentations d'Azémire. La seconde, et les deux suivantes données dans le mois de juillet dernier, ont été beaucoup plus favorablement reçues que la première, quoi qu'en ait dit encore le journaliste dont je vous ai déjà parlé.

D'autres ont été plus indulgens. Parmi les écrivains périodiques qui ont parlé de cet ouvrage, il faut distinguer l'auteur de l'Année Littéraire, le seul qui ait véritablement rendu compte de la pièce; et malgré les éloges dont il m'a comblé, c'est dans ce compte même qu'on trouvera les critiques les plus sévères. La plupart m'ont paru fort judicieuses. Il en est pourtant quelques-unes sur lesquelles je ne saurais adopter son avis. Un des reproches qu'il fait à la pièce, c'est que le dénouement en est prévu; mais il y a des tragédies dont le titre même annonce le dénouement; témoin la mort de César. Il y a plus : le dénouement est nécessairement prévu dans toutes les tragédies fondées sur l'histoire. On sait que les enfans de Brutus périront, que Britannicus sera empoisonné. On en peut dire autant des sujets fondés sur des fables très-connues.

Dans les pièces où le caractère d'un personnage produit le dénouement, si ce caractère est bien tracé, le dénouement est prévu. Titus dans Bérénice, et Turenne dans Azémire, commettraient une lâcheté, s'ils agissaient autrement qu'ils n'agissent. Il me semble même que ce n'est point le dénouement qui doit exciter la curiosité dans la tragédie, mais plutôt les moyens qui amèneront le dénouement. Dans Athalie on prévoit, dès le premier acte, que Joas sera couronné, et qu'Athalie sera tuée. On est certain de ce dénouement, parce que tout autre serait insupportable. Il existe néanmoins dans Athalie un grand intérêt de curiosité, par la raison qu'une foule de circonstances s'opposent à l'événement qu'on désire, et que ce dénouement nécessaire paraît en même temps presque impossible.

Un autre reproche qu'on fait à la tragédie d'Azémire, c'est l'inaction de Soliman. Ce reproche ne me paraît que trop juste. Je crois que c'est en effet le principal défaut de la pièce, et que ce défaut en rend quelquefois la marche languissante. Vous devez vous rappeler, mon ami, que l'inutilité de ce rôle vous avait frappé, et qu'elle fut remarquée presque généralement aux différentes lectures que vous avez entendues. Pour me défendre alors, je ne citais pas l'insupportable rôle d'OEnarus dans Ariane où tous les rôles sont ridicules, à l'exception du principal; mais je citais Antiochus dans Bérénice, Assur

dans Sémiramis, Philoctète dans OEdipe. Sans doute il aurait mieux valu se corriger. Mais d'après la constitution de la pièce, je croyais impossible de changer le rôle de Soliman. J'avoue que je n'en suis plus si persuadé. Ce changement toutefois, qui rendrait la marche de la pièce plus vive et plus fortement tragique, exigerait un travail assez considérable, et je n'aurai le droit d'entreprendre ce travail qu'après avoir, si je puis, par d'autres ouvrages, mérité l'attention du public. Je me bornerai, en ce moment, à lui présenter Azémire avec tous ses défauts, afin qu'il puisse en juger par lui-même, et non sur des rapports contradictoires.

Quant aux ressemblances, on ne trouvait pas mauvais, en 1734, que M. de Pompignan fit représenter une Didon sur le même théâtre où l'on représentait Bérénice et Ariane. On ne lui reprochait point d'avoir tiré de Virgile et de Métastase presque tout ce qu'il y a de remarquable dans sa pièce, et quelques gens m'ont reproché d'avoir beaucoup emprunté du Tasse. D'abord je n'ai point imité le Tasse dans les caractères. Azémire n'est ni une coquette, ni une magicienne; et ceux qui ont fait semblant de reconnaitre Ubalde dans le personnage de d'Amboise, n'ont pas songé que, si ce personnage a quelque mérite, c'est peut-être celui d'être quelquefois éloquent, et qu'un bouclier magique ne saurait donner l'idée d'un discours noble et théâtral. Je ne dois

non plus aucun détail à l'auteur de la Jérusalem délivrée. Je puis m'être trompé; mais si quelque discours d'Armide ou de Renaud m'avait paru susceptible d'être transporté avec succès au théâtre, j'aurais saisi cette occasion de puiser de vraies beautés dans le plus grand poète de l'Italie moderne, comme lui-même en a souvent puisé dans Virgile, Virgile et les tragiques grecs dans Homère.

PERSONNAGES.

AZÉMIRE.
SOLIMAN.
TURENNE.
D'AMBOISE.
NARSÈS.
ISMÈNE.
GARDES DE LA REINE.
SOLDATS DE SOLIMAN.

La scène est dans Héraclée, ville de Cilicie, au temps de la première croisade.

AZÉMIRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLIMAN, NARSÈS.

NARSÈS.

Je ne me trompe point, quoi! seigneur, c'est vous même?
Ah! daignez pardonner à ma surprise extrême.
Quel destin vous conduit? Parlez; comment ce jour
M'offre-t-il, en nos murs, Soliman de retour?
Le glaive des chrétiens est levé sur nos têtes;
Dans ce trouble effrayant de sanglantes tempêtes,
Quoi! pour nous secourir, vous les avez forcés
Ces remparts, ces chemins, d'armes tout hérissés?
Notre attente est comblée; et sur votre vaillance
Ces murs peuvent encor fonder quelque assurance.

SOLIMAN.

Dès ce moment, Narsès, vos dangers sont les miens.

Cette nuit dans leur camp j'ai surpris les chrétiens;
Et de mes Syriens l'impétueux courage
M'a livré jusqu'à vous un facile passage.
Vain et frivole éclat qui vient de me couvrir!
Mes états sont perdus, et j'y devais courir;
Et là, de soins plus grands ma valeur occupée
Détruisait de Bouillon la puissance usurpée.
Mais j'aime, tu le sais. Trop indigne guerrier,
De mon funeste amour je dépends tout entier;
Et chaque jour me voit, d'une main impuissante,
Cherchant à secouer ma chaîne avilissante,
La retenir sans cesse et sans cesse en rougir,
Et toujours soupirer quand il faudrait agir.
Enfin j'ai succombé. Le péril de ta reine
Dans les murs d'Héraclée aujourd'hui me ramène.
Je l'adorai long-temps sans espoir de retour,
Long-temps son jeune cœur, insensible à l'amour,
N'offrit à mes soupirs qu'une pitié cruelle;
Mais j'ai vaincu Bouillon, je l'ai vaincu pour elle:
Je viens de mes exploits lui demander le prix.

NARSÈS.

Ah! plutôt armez-vous d'un généreux mépris;
La gloire doit payer cette haute vaillance,
Dont l'amour ne saurait être la récompense.

SOLIMAN.

Comment?

NARSÈS.

N'écoutez pas, seigneur, un vain espoir,
Et de ses yeux ingrats dédaignez le pouvoir.

La reine à vos destins ne sera point liée;
A d'indignes amours la reine humiliée...

SOLIMAN.

Ciel! achève... Azémire... Elle a donné son cœur?

NARSÈS.

De cette ame si fière un chrétien est vainqueur.

SOLIMAN.

Un de ses oppresseurs! un chrétien! Azémire!
Et peut-on concevoir ce coupable délire?
Azémire, dis-tu;.... non, je ne le crois pas:
Azémire n'a point des sentimens si bas.

NARSÈS.

En vain vous vous flattez; ce n'est plus un mystère.
La reine, de sa honte esclave volontaire,
Semble vouloir, seigneur, étaler à nos yeux
D'un sacrilège amour les transports odieux.
Turenne, c'est le nom de ce Français qu'elle aime;
Turenne en ce palais semble régner lui-même,
Seigneur; et ses discours, tout en elle aujourd'hui,
Ses regards, ses soupirs ne parlent que de lui.
A peine en son printemps, des rives de la Seine
Il suivit des croisés la fortune incertaine.
Quelque gloire peut-être a signalé son bras;
Ardent, impétueux, dans l'un de ces combats,
Quand de nos murs oisifs dédaignant les barrières,
Sous mes ordres marchaient nos légions guerrières,
Le jour baissait; les miens s'éloignaient à grands cris:
Seul et le fer en main poursuivant nos débris,

Au milieu d'une troupe à sa rage immolée,
Turenne sur mes pas entra dans Héraclée.
Mais entouré bientôt par ce peuple indigné,
Percé de coups lui-même et dans son sang baigné,
Il se rend. Ses périls, ses exploits et son âge,
Et ses yeux presque éteints, mais brillans de courage,
Et, le dirai-je encor? nos destins en courroux,
Pour lui dans ce moment s'unissaient contre vous :
Azémire le vit. Vous savez tout le reste.

SOLIMAN.

Un chrétien! se peut-il? O récit trop funeste!
Et quoi! de mes sujets deux fois vaincus par eux,
J'assemble en frémissant les débris généreux,
Ses jours sont menacés, je cours à sa défense,
Je cours; et de mes pas telle est la récompense!
Et toi de ses mépris spectateur assidu...

NARSÈS.

Pour vous servir, seigneur, j'ai fait ce que j'ai dû.
Mon crédit, je le sais, mon rang est votre ouvrage;
Et si dans cette cour je pouvais davantage,
Votre amour, accueilli d'un plus heureux succès,
N'aurait point à former de stériles regrets.
Mais d'un penchant coupable accusateur sevère,
Après de vains discours il a fallu me taire;
Et l'oreille des rois ne saurait écouter,
Seigneur, que les conseils qui les veulent flatter.

SOLIMAN.

Pardonnons-lui, Narsès, un moment de faiblesse;

Elle peut à mes yeux rougir de sa tendresse;
Oui, je l'espère encor, ce jour va l'éclairer.

NARSÈS.

Ainsi que vous, seigneur, je voudrais l'espérer.
Mais songez-vous qu'elle aime?

SOLIMAN.

Et je brûle pour elle!

NARSÈS.

Vous l'entendrez.

SOLIMAN.

Ami, je compte sur ton zèle.
Va la trouver; dis-lui que Soliman vainqueur
Apporte à ses genoux tous les vœux de son cœur,
Qu'il vient de la sauver, que c'est lui qui t'envoie,
Et qu'au plutôt, Narsès, il faut que je la voie.

SCÈNE II.

SOLIMAN, seul.

Je vais flatter encor ses orgueilleux attraits.
Sans doute il valait mieux ne la revoir jamais.
Vaincu par ces chrétiens, mais vainqueur de moi-même,
Il valait mieux cacher un front sans diadème.
Quels sont donc ces mortels qu'a vomis l'Occident?
Jusqu'où va de leur Dieu l'effroyable ascendant?
Tout frémit devant eux, et sa main triomphante
A nos drapeaux sanglans enchaîne l'épouvante;

C'est peu ; de la beauté, reine de nos destins,
Le cœur vain et fragile est encor en ses mains.
Mes feux n'ont point touché cette fière Azémire !
Un Français, un chrétien a donc pu la séduire !
Ah ! cette indignité doit ternir à mes yeux
De ses plus doux regards l'éclat pernicieux.
Devant l'Asie entière elle est trop avilie !
Il est temps que mon cœur la dédaigne et l'oublie.
Mais je la vois, c'est elle ; et comment l'oublier ?

SCÈNE III.

SOLIMAN, AZÉMIRE, ISMÈNE, Gardes.

SOLIMAN.

Madame, enfin le ciel vous ramène un guerrier
Formidable aux chrétiens, un soudan qui vous aime,
Et qui de vous venger fait sa gloire suprême.
J'avouerai cependant que je suis confondu
De tout ce qu'en ces lieux j'ai d'abord entendu.
Madame, on vous insulte ; on prétend qu'une reine,
Et si digne du trône, et si jeune, et si vaine,
De ses longues fiertés interrompant le cours,
Nourrit tranquillement de perfides amours ;
Que vous avez trahi votre loi, votre gloire.
A ces feux criminels je n'ai point osé croire.
Pour lire dans nos cœurs, les peuples curieux
Interrogent sans cesse et nos pas et nos yeux,
De nos muets regards expliquent le silence,
Souvent d'un mot douteux altèrent l'innocence,

Dupes de tous ces bruits dont ils sont les auteurs,
Et du sceptre toujours insolents détracteurs.
Qui daigne se fier à de tels interprètes,
Ne connaît point des rois les passions secrètes.
Je sais trop qu'aisément le vulgaire est séduit,
Et j'ai dû présumer que j'étais mal instruit.

AZÉMIRE.

A vos exploits, seigneur, j'ai des grâces à rendre;
Vous avez bien plus fait que je n'osais prétendre,
Et je crains que bientôt vous n'alliez regretter
Des secours et des vœux qu'il faudrait mériter.
De beaux lauriers, seigneur, attendent votre vie.
Vengez-vous, délivrez vos états et l'Asie,
Renversez des chrétiens l'étendard odieux:
Je prédis, sur la foi d'un bras si glorieux,
Qu'ils n'auront point cueilli des palmes éternelles.
Mais quant à ces amours perfides, criminelles,
Que votre bouche ici n'ose me reprocher,
Je n'ai point dès long temps prétendu les cacher.
Vous en pouvez, seigneur, croire la renommée,
Je n'en rougirai point; j'aime et je suis aimée.
Il n'a que trop sans doute illustré sa valeur,
Turenne désormais possède tout mon cœur,
Et sur son front guerrier où la jeunesse est peinte,
On voit de ses vertus briller l'auguste empreinte.
Il est fier, généreux; et parmi ces chrétiens
Il n'est point de hauts faits qui surpassent les siens;
Il m'aime; il est, seigneur, digne de ma tendresse.
On vous a bien instruit.

SOLIMAN.

O trop coupable ivresse!
Vous l'aimez? lui, madame! et pour prix de mes feux
C'est vous qui me gardiez de si cruels aveux!
Vous l'aimez? vous osez me vanter son courage:
Et j'ai pu mériter un si sanglant outrage!
Ingrate, à vos dangers moi qui vole m'offrir,
Moi, dont la seule faute est de vous trop chérir,
Moi, grand Dieu! Soliman! qui, tout plein d'Azémire,
Alors qu'il me fallait regagner un empire,
Insensé! pour vous seule assemblant des secours,
N'ai vu que le trépas qui fondait sur vos jours.
Je viens, je suis vainqueur, et quand de ma vaillance
Dans vos regards plus doux cherchant la récompense,
Je vous demande un cœur si peu digne du mien,
Ce cœur est à mes yeux épris d'un vil chrétien,
De l'un de ces brigands dont vous étiez la proie
Sans le funeste amour qui dans ces lieux m'envoie!
Ah! sans peine du moins vous pouviez me choisir
Des rivaux dont ma gloire aurait moins à rougir.
De mon nom, de mon rang j'ai l'orgueil inflexible,
Et vous m'avez percé du coup le plus sensible.
C'en est fait, réparons tant de momens perdus;
Donnez-lui votre cœur où je ne prétends plus:
De Soliman bientôt vous serez oubliée;
Et l'injuste dédain dont ma flamme est payée
M'interdit désormais la trace de vos pas,
Et me rend tout entier à la gloire, aux combats.

AZÉMIRE.

Cette noble fureur a droit de me confondre;

Mais je sais l'excuser et veux bien vous répondre.
Quatre ans sont écoulés du moment qu'au cercueil
Mon père descendu mit tout ce peuple en deuil;
Et moi, seule, orpheline, et sans expérience,
Seigneur, quand je touchais aux bornes de l'enfance,
Il me fallut régner; et de mes faibles mains
La Cilicie entière attendit ses destins.
D'une commune voix à l'hymen appelée,
De momens en momens jusqu'au sein d'Héraclée,
Et l'Afrique et l'Asie envoyaient à mes pieds
Des princes, des héros les vœux humiliés.
Si de mon choix long-temps j'eusse été la maîtresse,
J'aurais pu, j'aurais dû, seigneur, je le confesse,
Puisque tout me pressait de nommer un époux,
Entre tant de héros jeter les yeux sur vous:
Mais vous êtes instruit de l'amour qui m'enflamme;
Et le plus doux espoir qui flatte encore mon ame,
Est de voir aujourd'hui Soliman m'oublier,
Et de rendre à la gloire un si vaillant guerrier.

SOLIMAN.

Vous m'insultez, cruelle, et vous ne pouvez croire
Que j'écoute en effet les conseils de la gloire:
Vous vous trompez. Un jour vous me connaîtrez mieux.
Si je vous aime encore, un jour, loin de vos yeux,
Éteignant à loisir cette ardeur qui vous flatte,
Je saurai, croyez-moi, détester une ingrate,
Étouffer de son nom l'odieux souvenir,
Dédaigner ses mépris, peut-être les punir.

AZÉMIRE.

J'y consens; mais d'où vient cette haine cruelle?

Ce jour à des sermens me voit-il infidelle?
Seigneur, tant qu'à mes lois votre cœur fut soumis,
Ma bouche ni mon cœur ne vous ont rien promis.
Victime dévouée à Soliman qui m'aime,
Je n'ai pu toutefois disposer de moi-même.
J'avais cru de l'amour le langage plus doux,
Et d'un jeune héros, tout aussi grand que vous,
Azémire, seigneur, plus tendrement aimée,
N'est point à la menace encore accoutumée.

SOLIMAN.

Ainsi vous le verrez par des nœuds si chéris
Oublier aisément son culte et son pays,
Fouler aux pieds le Dieu qu'ont adoré ses pères,
Le Dieu qu'aux champs d'honneur appelaient ses prières,
Dont ses chrétiens et lui, pleins d'un zèle si beau,
Sont venus conquérir le stérile tombeau;
Et de nos ennemis, réprimant l'insolence,
Son bras va désormais porter votre vengeance.
Vous retrouvez, madame, en un si grand appui,
Soliman, vos sujets que vous bravez pour lui.
S'il faut que d'un chrétien ils subissent la chaîne,
De ce peuple irrité n'attendez que la haine.
Croyez-vous qu'à ce point il se laisse outrager?
Sans frémir, toutefois, vous y pouvez songer,
Et laissez de vos feux parler la violence,
Quand l'Asie en courroux les condamne au silence!

AZÉMIRE.

Turenne est tout pour moi, je n'ai point de terreur;
Turenne est mon amant, il sera mon vengeur.

Sa main repoussera la main qui nous opprime ;
Soliman, les chrétiens pourront y voir un crime.
Mais bientôt mes sujets sauront chérir la loi
D'un Français, d'un héros digne d'eux et de moi ;
Et loin qu'à leur caprice, une reine asservie,
Aux jours qui lui sont chers ne puisse unir sa vie,
Je me flatte, ou je vois approcher les instans
De former ces beaux nœuds reculés trop long-temps.
Ce discours vous surprend : vous que mon cœur sait plaindre,
Que j'admire, seigneur, mais que je ne puis craindre,
Vos yeux ne verront point un hymen odieux,
Fuyez loin d'une ingrate, abandonnez ces lieux,
Abjurez, étouffez une inutile flamme ;
Vous le voulez. Partez.

SOLIMAN.

Je resterai, madame.
Vous avez tout prévu, soyez unis tous deux :
Qu'il règne, ce Français, et qu'au gré de vos vœux,
L'encens brûle pour lui dans la sainte mosquée :
Et puisse des chrétiens la haine provoquée,
Respectant comme moi de si nobles amours,
De vos félicités ne point troubler le cours !
Pour vos sujets, du moins vous en êtes chérie ;
Et quand il s'agira de calmer leur furie,
On peut bien à vos yeux en réserver le soin ;
Mais d'un si grand hymen je veux être témoin.

SCÈNE IV.

AZÉMIRE, ISMÈNE, GARDES.

AZÉMIRE.

Qu'il reste, mais surtout, qu'évitant mon approche,
Il songe à m'épargner un importun reproche.
Sans doute il est affreux de causer son malheur,
J'ai pitié de ses feux, j'admire sa valeur;
Mais ne souffrirai point l'altière jalousie
D'un tyran qui m'oppose et mon peuple et l'Asie,
Et d'un regard sinistre accablant nos destins,
Voudra sur tous nos jours répandre ses chagrins.

ISMÈNE.

Une reine à son gré dispose de son âme;
Mais ce tyran jaloux, c'est un héros, Madame.
Son pouvoir a long-temps égalé ses exploits;
Des rives du Sangar il étendit ses loix,
Jusqu'aux champs fortunés où l'Asie expirante
Voit naître et s'élever cette Europe insolente,
Le sort doit avouer ses desseins généreux:
Vous le verrez bientôt de ses jours plus heureux
Rallumer à jamais la splendeur éclipsée,
Et renverser la croix sous qui tremble Nicée.
Tel est le noble espoir dont s'est flatté son bras;
C'est votre espoir, Madame, et si vous n'avez pas
A de si beaux destins donné quelque tendresse,
S'il est à redouter, du moins avec adresse

Vos discours moins cruels auraient dû ménager
Un soudan qui vous aime et qui peut se venger.

AZÉMIRE.

Va, je ne crains plus rien. Qu'il m'aime ou me déteste,
Qu'importe Soliman, que me fait tout le reste,
Si je puis à toute heure, Ismène, à tout moment,
Voir, aimer, contempler les traits de mon amant!
Aux vœux de mon amant si toute consacrée,
Heureuse, je l'adore et j'en suis adorée?
L'orgueil de Soliman n'a fait que m'irriter.
Ismène, dans mes fers devais-je l'arrêter?
A ce cœur enflammé l'adresse est inconnue,
Et Turenne,.... je cours m'enivrer de sa vue.
J'ai besoin de le voir, d'oublier près de lui
Un soudan qui se croit mon vengeur, mon appui,
D'oublier mes sujets, ces lieux qui m'ont vu naître,
Ces chrétiens qui voudraient me l'enlever peut-être,
Tout ce qui n'est pas lui, tout, excepté mes feux,
Et les liens charmans qui combleront nos vœux.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AZÉMIRE, TURENNE.

TURENNE.

Quoi! madame, est-il vrai qu'au sein de votre cour
Le soudan de Nicée a devancé le jour?
Que les chrétiens défaits ont rétabli sa gloire,
Et qu'il vient réclamer le prix d'une victoire?
Il vous aimait, madame.

AZÉMIRE.

Ah! ce n'est point à vous
D'oser en concevoir des sentimens jaloux.
Il menace, il comptait sur ma reconnaissance;
S'il a vu mes dangers, s'il a pris ma défense,
Cette nuit de nos murs s'il est rentré vainqueur,
S'il aime, il faut que j'aime, et je lui dois mon cœur.
Ah! quand ce cœur volait au devant de ton âme,
Tu n'as pas eu besoin de commander ma flamme.
Que dis-je? Tu m'aurais prescrit de te haïr,
Mon cœur en te voyant n'aurait pu t'obéir.
Il obéit au ciel qui fait ma destinée,

Et brave du soudan l'arrogance étonnée;
Il me parlait en maître, assuré qu'aujourd'hui,
Je devais en lui seul contempler mon appui.
Mais il sait, un moment je ne pus me contraindre,
Il sait que désormais je n'ai plus rien à craindre,
Qu'un autre a su me plaire, et qu'un autre aux combats...

TURENNE.

Moi! contre des chrétiens! ne vous en flattez pas.
Moi! que de tous les miens exécrable homicide,
J'aille sur vos remparts chercher le parricide!
Hélas! Bouillon m'aimait, et l'aurais-je oublié?
Ils me sont tous unis de sang ou d'amitié;
Mon père, entre leurs mains remettant ma jeunesse:
« Tenez, chrétiens, voici l'espoir de ma vieillesse,
» Daignez former son cœur, veillez toujours sur lui ».
Il pleurait. Dieu puissant! s'il savait qu'aujourd'hui
Mon cœur d'une infidèle a reconnu l'empire,
S'il savait!... Je t'afflige, ô ma tendre Azémire!
En vain dans ses regards j'ai toujours vu ma loi,
Je sens qu'il ne pourrait me détacher de toi.
Mais, au nom de tes feux, prends pitié de Turenne,
Songe qu'à des chrétiens je ne dois point ma haine,
Et ne commande plus à mes sens attendris
D'aller assassiner tous ceux que j'ai chéris.

AZÉMIRE.

Eh bien! à tes sermens, va, mon cœur s'abandonne.
Puis-je encore espérer que le tien me pardonne?
Je veux ce que tu veux, l'amour m'en est témoin,
Turenne; et c'est lui seul qui m'emporte trop loin.

Tu m'aimes ; que veux-tu ? j'ai cru pouvoir prétendre
Que ta main sans frémir s'armât pour me défendre.
Turenne, si ses jours craignaient quelque danger,
Verrait que c'est ainsi que j'ai dû le juger.
Mais de tes sentimens j'approuve la noblesse ;
Le souvenir des tiens n'est point une faiblesse,
Et je ne me plains pas si ce cœur combattu
Est autant qu'à l'amour sensible à la vertu.
Le crois-tu, cependant, que le ciel nous opprime ?
Qu'il brise nos liens ? que nos feux soient un crime ?

TURENNE.

Non, pour être brisés ces liens sont trop forts :
Non, je ne le crois pas, mais je sens des remords.

AZÉMIRE.

Des remords ! et qui peut les causer ?

TURENNE.

Tout, madame ;
Daignez être mon juge, et lisez dans mon âme.
Né d'ancêtres qui tous ont, par d'heureux exploits,
Soutenu la patrie et protégé les rois,
D'être un jour leur égal j'ai conçu l'espérance ;
Aimé de mes rivaux, admiré de la France,
Content et glorieux et de palmes chargé ;
Voilà pourtant le sort qui m'était présagé.
Et maintenant, grand Dieu ! quel excès de faiblesse !
Aimer et soupirer, et dévorer sans cesse
La honte et la douleur qui s'attache à mes pas !
Pourquoi me parliez-vous de vos affreux combats ?

Il n'est plus de lauriers, de combats, de victoires;
Je ne puis qu'être heureux, j'avais besoin de gloire.
Heureux! non, je poursuis un bonheur incertain.

AZÉMIRE.

Dieu! qu'entends-je?

TURENNE.

Et comment deviner son destin?
Voilà ce qui remplit mon âme intimidée.
Madame, il est trop vrai, cette importune idée
Tourmente nuit et jour mes esprits effrayés,
M'assiège auprès de vous, me poursuit à vos piés.
Je consulte mon cœur, vous dictez sa réponse :
Le passé toutefois, le présent ne m'annonce
Qu'un destin sans honneur, que des jours de courroux.
Puisse au moins l'avenir se déclarer pour nous!
Ah! sans aller nous perdre en ces incertitudes,
Bornons le cours amer de tant d'inquiétudes,
Ne cherchons point comment nous serons plus heureux,
Ne voyons que l'amour, n'écoutons que nos feux;
Et l'espérance, hélas! l'espérance suprême
Qui tient lieu du bonheur, qui peut-être l'est lui-même.

AZÉMIRE.

Soliman vient encor troubler nos entretiens.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

J'ai dû les respecter; mais un de ces chrétiens
Dans la ville, madame, à l'instant se présente.

AZÉMIRE, *à part.*

O ciel!

TURENNE.

Où me cacher?

SOLIMAN.

La foule impatiente
A pas tumultueux le guide en ce palais,
En rassemblant sur lui des regards inquiets.

AZÉMIRE, *à part.*

Que me veut-il?

TURENNE.

Fuyons.

AZÉMIRE.

Où courez-vous, Turenne?

TURENNE.

Hélas! qui que ce soit, j'ai mérité sa haine.
Souffrez que je l'évite, et que, loin de ces lieux,
Je retarde l'instant de m'offrir à ses yeux.

SCÈNE III.

AZÉMIRE, SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

Voilà donc cet amant dont votre âme est charmée,
Madame, et c'est ainsi qu'Azémire est aimée?
Quelle est donc sa pensée? Aux regards des chrétiens,
Peut-être il rougirait de vos feux et des siens?
Ne regarde-t-il pas comme une ignominie
Cette ardeur qui l'honore et qui vous humilie?
Et vous l'aimez?

AZÉMIRE.

Seigneur, ce chrétien ne vient pas.

SOLIMAN.

L'empressement du peuple a ralenti ses pas;
Vous le verrez bientôt : mais le voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, D'AMBOISE.

D'AMBOISE.

Madame,
Un chef digne de nous, et que l'honneur enflamme,
M'a daigné confier d'assez grands intérêts;
Il aime ses guerriers, vous aimez vos sujets;
Des chrétiens dont le sort a trahi le courage,

Au milieu des combats ont subi l'esclavage ;
Mais par un même sort vos meilleurs combattans
Dans le camp des chrétiens languissent dès long-temps.
Si, vous laissant toucher à leur plaintes communes,
Vous voulez terminer ces longues infortunes,
Vos sujets reviendront défendre ces remparts,
Nos croisés se rendront à leurs saints étendards.
Il en est un, surtout que chérit la France ;
Joignant à ses vertus une illustre naissance,
Turenne de nos chefs et du soldat aimé,
Dans les regrets publics est sans cesse nommé.
Ah! de vos défenseurs rachetez la vaillance,
Rendez-nous des chrétiens; et si pour récompense,
Tandis que vous verrez le soleil en son cours
Mesurer trente fois et les nuits et les jours,
Une trève, arrêtant les sanglantes alarmes,
Doit vous sembler utile au repos de vos armes,
De la part des chrétiens je puis vous l'accorder,
Madame, et c'est à vous de me la demander.
Voilà ce que Bouillon m'a chargé de vous dire.

AZÉMIRE.

Aux desirs de Bouillon, seigneur, je veux souscrire;
Mais......

SOLIMAN.

Ciel! y pensez-vous, madame, et devez-vous
A ces discours hautains un traitement si doux?
De ces chrétiens vainqueurs quel serait le langage,
Alors qu'ils sont vaincus s'ils prodiguent l'outrage,
Si leur ambassadeur, fier de nous offenser,
Parle dans votre cour de vous récompenser?

Loin qu'il puisse en un mot vous imposer en maître
Une trève aux croisés nécessaire peut-être,
Lui-même en suppliant dût-il la demander,
Il ne faut point songer, madame, à l'accorder.
Chrétien, cette franchise auguste et révérée,
A tous vos chevaliers n'est-elle plus sacrée?
Une fausse pitié n'éblouit point nos yeux;
Déposez, croyez-moi, cet art insidieux:
Osez en convenir; si cette nuit sanglante
Dans le camp de Bouillon n'eût jeté l'épouvante,
D'une trève aujourd'hui vous n'auriez point parlé.
C'est bien légèrement que Bouillon s'est troublé;
Le ciel, jusqu'à présent à vos desirs propice,
N'a point de vos grandeurs creusé le précipice;
Mais de plus d'un combat ces lieux seront témoins:
Vous y comptez, je crois.

D'AMBROISE.

Nous l'espérons du moins,
Et c'est trop exalter une foible victoire,
Dont même avec la nuit vous partagez la gloire.

SOLIMAN.

Et si la nuit, chrétien, ne t'eût pas secondé,
Crois-tu qu'à tes efforts Antioche eût cédé?

D'AMBOISE.

Peut-être.

AZÉMIRE.

Abandonnez une menace vaine,
Et parlez dans ma cour et devant une reine,
Vous, seigneur, en soudan; vous, en ambassadeur:

Pour un jour de combat réservez cette ardeur.
Malgré votre victoire, et son orgueil étrange,
Je veux bien accepter et la trève et l'échange.
Avec ses compagons Turenne peut partir,
Et j'y consens, chrétien, s'il y veut consentir.

D'AMBOISE.

O ciel! et pouvez-vous douter qu'il y consente,
Madame; et voudrait-il abuser notre attente?
Et la gloire aujourd'hui n'en doit-elle obtenir?...

AZÉMIRE.

Il suffit : vous pourrez le voir, l'entretenir.
Me faut-il cependant répondre de son ame?
Le puis-je?

D'AMBOISE.

Pardonnez, je l'avais cru, madame.
On disait qu'en ces lieux Turenne désormais
Veut à des nœuds chéris s'abandonner en paix,
Qu'il aime en votre cour.

SOLIMAN, à part.

Ciel!

AZÉMIRE.

Pouvez-vous le craindre?

D'AMBOISE.

S'il étoit vrai, madame, un ami doit le plaindre.
Mais j'ai peine à songer qu'oubliant son devoir...

AZÉMIRE.

Ne vous ai-je pas dit que vous pourrez le voir?

D'AMBOISE.

Déjà par vos discours je conçois sa faiblesse.

AZÉMIRE.

Tant d'audace, chrétien, m'importune et me blesse;
Vous le verrez; allez.

D'AMBOISE, à part.

Tout m'alarme pour lui.
Le péril est pressant; mais je suis son appui.

SCÈNE V.

AZÉMIRE, SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

A cet évènement je n'osais point m'attendre.
Quoi! vous y consentez?

AZÉMIRE, à part.

Turenne va l'entendre.
Mais je connais son cœur.

SOLIMAN.

Ah! vous devez songer
Que de vos fers, Madame, on vient le dégager.
Croyez-vous sur son cœur avoir tant de puissance,
Que rien ne puisse au moins suspendre la balance?
Entraîné loin de vous qu'il demeure, et qu'enfin
La voix de son pays le redemande en vain?

AZÉMIRE.

Oui, je le crois sans doute; oui, telle est mon attente;
Oui, loin de ses regards je lui serai présente;
A ses feux, malgré vous, je dois me confier;
Je le dois, je le veux. S'il osait m'oublier,
S'il devenait ingrat, (sans doute il ne peut l'être),
Plaignez mon infortune et sachez me connaître,
Gardez-vous d'un espoir prêt à se ranimer;
Vous me verriez mourir, mais non pas vous aimer.
Adieu, seigneur.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

J'ai peine à contenir ma rage.
C'est peu de votre haine, ah! joignez-y l'outrage;
Ma valeur a le prix qu'elle dut obtenir.
Oui, j'ai tout fait pour vous; est-ce assez m'en punir?
Barbare, accablez-moi, je suis votre complice;
Je ne puis vous haïr, c'est mon plus grand supplice.

NARSÈS.

Seigneur, tant de faiblesse...

SOLIMAN.

Eh! veux-je l'excuser!
Rassasié d'affronts sans me désabuser...
Allons.

NARSÈS.

Comment, seigneur! quel dessein vous inspire?

SOLIMAN.

Allons chercher encor les mépris d'Azémire.
Je suis las de les craindre, allons les mériter,
Et trouver dans ses yeux de quoi lui résister.
Elle règne en tyran dans mon âme éperdue;
Mais je prétends, je veux m'aguerrir à sa vue,
Et rendre à ses dédains adorés trop long-temps,
Des dédains froids comme elle, et comme elle insultans.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'AMBOISE, seul.

Je vais donc le revoir; je vais enfin connaître
Jusqu'où tombe un héros quand l'amour est son maître.
Je n'en saurais douter; ils brûlent tous les deux;
Les regards d'Azémire étaient pleins de ses feux.
Ce superbe palais, ces marbres, ce portique,
Tout ce faste imposant du luxe asiatique,
A ces murs séducteurs ces chiffres suspendus,
Dans un air enflammé ces parfums répandus,
De mille voluptés les charmes infidèles
Plongent l'ame étonnée en des langueurs mortelles....
Non, tout n'est pas perdu, puisqu'il va m'écouter.
Un cœur si jeune encor pouvait-il résister?
Ainsi dans un moment changent les destinées,
Et d'autres soins jadis ont rempli tes journées,
Turenne. Environné de guerre et de travaux,
Au sein de ses amis, de ses nobles rivaux,
Il respirait un air en grands exploits fertile.
Ici, dans les douceurs d'un loisir inutile,
Son ame toute entière est en proie au sommeil,

Et ne peut concevoir le moment du réveil.
Mais il vient.

SCÈNE II.

D'AMBOISE, TURENNE.

TURENNE.

Jour heureux! c'est le ciel qui t'amène.
D'Amboise, est-ce bien toi? toi, l'ami de Turenne?
Viens dans mes bras.

D'AMBOISE.

Arrête. Avant de m'y presser,
Dis-moi quel est celui que je dois embrasser.

TURENNE.

Tu peux...

D'AMBOISE.

Envers son Dieu Turenne est-il perfide?
Tu rougis.

TURENNE.

Cet accueil m'afflige et m'intimide.
(A part.)
Saurait-il...

D'AMBOISE.

Un transfuge au camp s'est présenté.

TURENNE.

Un transfuge? Il a dit...

D'AMBOISE.

Il a tout raconté.

TURENNE.

Ciel! qu'entends-je?

D'AMBOISE.

Il prétend que, chéri d'une reine,
Sensible à son amour.....

TURENNE.

Il a dit vrai.

D'AMBOISE.

Turenne.

TURENNE.

Ah!

D'AMBOISE.

Tu n'oubliras point ton Dieu ni ton pays:
Bouillon l'espère encore, et moi, je l'ai promis.
L'attente des chrétiens ne sera point frivole;
Je l'ai promis, te dis-je, et je tiendrai parole.
Tu sais, je sais aussi tout ce que je te doi;
Je t'aime, et je n'ai point oublié que sans toi,
Sous des glaives nombreux ma valeur terrassée,
Aurait trouvé la mort dans les champs de Nicée.
C'est mon tour aujourd'hui d'être le bienfaiteur;
Tu m'as sauvé le jour, je te rendrai l'honneur.

TURENNE.

D'Amboise, il faut parler. Ton amitié m'est chère;
Mais aux vœux des chrétiens je ne puis satisfaire.

D'AMBOISE.

Tu le crois.

TURENNE.

Un ami n'a rien à te cacher;

Et mon cœur dans le tien demande à s'épancher.
Sans crainte et sans détour permets qu'il se déploie,
N'augmente point l'horreur qui se mêle à ma joie,
Ne sois pas inflexible, et laisse-moi goûter
Ce qu'au prix de la gloire il me faut acheter.
Laisse-moi mon bonheur. Il n'est plus sous les tentes;
Hélas! songeant encore à des palmes absentes,
Encor plein des exploits qui me furent promis,
A l'ombre de ces murs trop souvent je gémis.
Plains-moi, dans les hasards fais oublier Turenne:
A ta gloire, d'Amboise, ajoute encor la mienne,
Perdu pour les chrétiens, je veux revivre en toi,
Va cueillir ces lauriers qui ne sont plus pour moi,
Et ne tourmente plus une ame infortunée,
Qu'à de nouveaux destins l'amour a condamnée.

D'AMBOISE.

L'amour! Dans ces climats aux langueurs consacrés,
Sous un prophète impur long-temps déshonorés,
Je veux bien, mon ami, que sa voix criminelle
A la voix de l'honneur soit constamment rebelle;
Je veux qu'un Syrien, soigneux de s'avilir,
Dans la honte à son gré puisse s'ensevelir,
S'ignore, et chaque jour adorant sa faiblesse,
Traîne une longue mort au sein de la mollesse:
Mais l'amour est plus fier parmi nos chevaliers,
Il enfante la gloire et les travaux guerriers;
Sa voix est généreuse, et dans ces grandes ames
De l'héroïsme encor sait irriter les flammes.
A la cour de Philippe il fallait faire un choix
Qui voulût un cœur pur et de rares exploits.

De tes succès bientôt noblement amoureuse,
De ton nom répété, de ses feux orgueilleuse,
Elle aurait dit un jour en nommant son vainqueur :
C'est dans Jérusalem qu'il mérita mon cœur.
La beauté de tout temps brûla pour les grands hommes,
O Turenne! l'amour nous fait ce que nous sommes.
Compagnon de la gloire, il nous guide aux combats;
Au milieu des dangers il affermit nos pas,
De notre saint courage, aux rives de la France,
Il sera quelque jour la douce récompense,
Et des plus belles mains cent lauriers préparés,
Appellent de Sion les conquérans sacrés.
Si tu veux écouter une plus haute envie,
Ce grand espoir de vivre au delà de sa vie,
Oh! c'est peu, mon ami, que d'un cri glorieux
Les peuples étonnés nous portent jusqu'aux cieux,
Que l'honneur et l'amour déjà nous applaudissent,
De nos augustes faits les siècles retentissent.
Vantés au loin, chantés chez nos derniers neveux,
Célébrés chez leurs fils, ils vont faire après eux,
Retracés d'âge en âge en des récits fidèles,
L'étonnement du monde et des races nouvelles.

TURENNE.

Ces discours généreux que m'adresse ta voix,
Mon cœur en frémissant se les est dits cent fois;
Mais je n'aspire plus à tant de renommée;
Et contre qui veux-tu que ma main soit armée;
J'ai déposé le glaive, et c'est pour elle enfin;
Et je dois le reprendre et lui percer le sein!
Elle, qui nourrissant une injuste espérance,

Voyait déjà mon bras voler à sa défense !
Connais-moi : pour servir aujourd'hui son courroux,
Non, sans doute, mon bras ne peut rien contre vous,
A l'honneur jusque-là je ne suis point rebelle,
Non; mais pour vous enfin je ne puis rien contre elle.

D'AMBOISE.

Sois son vengeur, Turenne, ou sois son ennemi,
Et non pas vertueux, criminel à demi.
Pour ces murs cependant un long calme s'apprête;
Tous les vœux sont tournés vers une autre conquête;
Bouillon, d'un siège obscur fatigué désormais,
Au sépulcre divin veut marcher sans délais;
Rien ne doit t'alarmer.

TURENNE.

Ainsi loin d'Azémire,
Pour venger notre affront, j'irais...

D'AMBOISE.

Qu'oses-tu dire?
Ce n'est pas notre affront, c'est l'injure des cieux.
Quand nous avons quitté ces champs délicieux
Que baigne ou la Gironde, ou la Seine, ou la Loire,
Ce fut pour conquérir une pénible gloire;
Et, franchissant les monts, les fleuves, les torrens,
L'astre des Syriens, aux regards dévorans,
Les armes, les remparts, les landes infécondes,
Nous devions du Jourdain venger les saintes ondes,
Abattre du croissant la coupable grandeur,
Et des murs de Sion relever la splendeur.
Cette œuvre généreuse est presque consommée,

D'un triomphe éternel notre route est semée,
Tout a subi le joug, Sion nous tend les bras,
Pour aller jusqu'à Dieu nous n'avons plus qu'un pas,
Un seul : et tu prétends retourner en arrière!
Que diront les Français? que dira ton vieux père,
Alors qu'il apprendra par d'indignes récits,
Qu'en des bords criminels on a laissé son fils;
Qu'à l'honneur, aux combats qui t'appelaient loin d'elle,
Son fils a préféré les bras d'une infidelle,
Ce fils qu'aimait la France, et que du haut des cieux
Avec orgueil déjà contemplaient ses aïeux?
Ton père! et voilà donc le prix de sa tendresse!
Il se rappellera ces temps où sa vieillesse
Dans les champs de l'honneur guidait tes premiers pas;
Ce héros, sans regret voisin de son trépas,
Voyait revivre en toi ses belles destinées :
Après avoir été pendant quarante années
Le soutien de nos lis, l'honneur des chevaliers,
Ses cheveux blancs encore attendaient tes lauriers,
Il lui faut désormais, sans fils, sans espérance,
Chargé de tant d'exploits, rougir devant la France,
Et de ses jours vieillis maudissant le fardeau,
Traîner plaintivement son nom dans le tombeau.

TURENNE.

Ne me présente plus cette accablante image.
Il connaîtrait la honte! et voilà mon ouvrage!
Il verrait tant d'exploits par moi seul obscurcis,
Et ses derniers soupirs accuseraient un fils!

D'AMBOISE.

Et bien, que résous-tu?

TURENNE.

Cruel! eh! que résoudre?
Demeurer, je suis vil et rien ne peut m'absoudre;
Fuir...

D'AMBOISE.

Tu reprends ta gloire.

TURENNE.

Et je perds le bonheur.
Du choix qui m'est resté conçois-tu la rigueur?
Flotter entre une amante et l'honneur, la patrie,
Entre le désespoir, hélas! et l'infamie.

D'AMBOISE.

N'es-tu donc plus chrétien?

TURENNE.

Je suis encore amant.

D'AMBOISE.

Insensé!

TURENNE.

L'oublier!

D'AMBOISE.

Tu le dois.

TURENNE.

O tourment!

D'AMBOISE.

Faut-il être avili?

TURENNE.

Faut-il être parjure?

D'AMBOISE.

Tu l'es.

TURENNE.

Que décider ?

D'AMBOISE.

Rends-toi, je t'en conjure :
Que dis-je ? on te l'ordonne ; et non plus l'amitié,
Et non plus pour ton père un reste de pitié,
Non plus tous les chrétiens, Bouillon, ni l'honneur même ;
Mais un plus grand pouvoir, mais une voix suprême,
Un Dieu qui nous entend, qui nous voit en ces lieux,
Qui repose sur toi ses invisibles yeux.
Ne trahis point, Turenne, une cause si belle ;
Tout doit s'anéantir lorsque Dieu nous appelle.
Tu l'entends, il te parle, il veut être écouté,
Il venge tôt ou tard son ordre rejeté :
Ton cœur, songes-y bien, devant lui fut coupable.
Tu frémis. Ne rends point ton crime irréparable ;
Mérite le pardon qu'il te faut obtenir,
Et ne lui laisse pas le temps de te punir.

TURENNE.

Je ne résiste plus ; courons, courons aux armes.
D'Amboise, en t'écoutant je rougis de mes larmes.
D'un feu moins triomphant mon cœur fut pénétré,
Alors que dans Clermont le pontife inspiré,
Urbain, des lieux sacrés prêchant la délivrance,
Au tombeau glorieux précipitait la France.
Jamais le saint ermite et ses mâles accens,
De cet effroi divin n'embrasèrent mes sens,

Lorsque du Sarrabat les rives prisonnières
Virent flotter la croix sur nos saintes bannières,
Ou lorsque dans le choc des combats meurtriers,
Ses vœux ouvraient le ciel à nos vaillans guerriers.
Sois mon fidèle appui, c'est toi que je veux suivre;
Je vois que dans ces lieux je ne saurais plus vivre,
Je sais que dans ces lieux j'avais mis mon bonheur,
Je sais que d'aujourd'hui tout doit m'y faire horreur,
Que son culte est affreux, que c'est une infidelle :
Et j'ai tout expié, puisque je fuis loin d'elle.
J'offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait souffrir,
Je fus coupable, ami, si j'ai pu la chérir;
Ou plutôt je le suis, elle m'est chère encore;
Je rougis de pleurer, je pleure, et je l'adore,
Et je sens..... Ne crains rien, tu vois mon désespoir,
Mais tu seras content, Bouillon va me revoir.

D'AMBOISE.

Ce n'est pas tout.

TURENNE.

Comment!

D'AMBOISE.

Il faut, mon cher Turenne,
D'un espoir insensé désabuser la reine.

TURENNE.

Moi!

D'AMBOISE.

L'effort est pénible, il te pourra coûter;
Mais le prix est si beau que tu vas remporter!
Pour ne point succomber à de viles tendresses,
Songe que Dieu lui-même a reçu tes promesses.

Moi, de nos compagnons détenus dans les fers,
Je cours, il en est temps, sécher les pleurs amers;
Aux tentes des chrétiens c'est moi qui les rassemble :
Attends-moi dans ces lieux ce soir; et, tous ensemble,
Nous irons nous ranger sous l'étendard de Dieu.

TURENNE.

Je le veux.

D'AMBOISE.

Maintenant vient m'embrasser. Adieu.

SCÈNE III.

TURENNE, seul.

Je vais briser enfin des nœuds illégitimes :
Il faut donc, ô mon Dieu! t'immoler deux victimes?
Je vais la fuir. Ce coup n'était pas attendu;
On le veut, j'ai promis, j'ai fait ce que j'ai dû;
Allons. C'est son amour, ses pleurs que je redoute.
Ses pleurs! ils vont couler; je dois gémir sans doute;
Le ciel veut mon départ; mais le ciel irrité
Peut-il me commander l'insensibilité?

SCÈNE IV.

TURENNE, AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

Enfin donc, quelque jour nous pourrons sans alarmes,
D'un amour mutuel respirer tous les charmes,

Turenne; et ce chrétien que vous venez de voir,
De vous rendre à Bouillon n'a plus aucun espoir.

TURENNE.

(A part.) (Haut.)
Quel supplice!... Azémire!...

AZÉMIRE.

Eh bien?

TURENNE.

(A part.) Quoi! je balance.
(Haut.) (A part.)
Sachez... Non, cet effort n'est pas en ma puissance.

AZÉMIRE.

Vous détournez les yeux, vous pleurez; et je voi
Qu'il vous en a coûté pour être tout à moi.
Comme si les destins, à mes feux plus propices,
M'imposaient aujourd'hui de moindres sacrifices!
Ah! mes sujets, Turenne, et puis-je m'abuser?
Si Bouillon vous accuse, ont droit de m'accuser.
S'il faut de mes traités rendre compte à l'Asie,
Je dois le confesser, rien ne les justifie:
Mais enfin je vous aime... et vous m'aimez.

TURENNE.

Hélas!
Vous voyez... apprenez... vous ne concevez pas...

AZÉMIRE.

Ciel! que dois-je augurer? quel trouble!

TURENNE.

Non, madame,

On ne brûla jamais d'une aussi tendre flamme.

AZÉMIRE.

Eh bien ! s'il est ainsi, qui peut donc vous troubler ?

TURENNE.

(A part.)
O Dieu ! comment se taire, et comment lui parler ?
(Haut.)
Ce chrétien... Nos deux cœurs sont unis dès l'enfance ;
Son amitié, madame... ; excusez mon silence :
De tout ce qu'il m'a dit, mes sens encore émus...

AZÉMIRE.

Turenne, apprenez-moi...

TURENNE.

Ne m'interrogez plus.
Je ne puis vous parler, hélas! ni vous entendre ;
Et j'ai loin de vos yeux des larmes à répandre.

SCÈNE V.

AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

Ismène, est-il bien vrai? Je frémis d'y penser ;
Quelque chose en son cœur pourrait me balancer !
Il m'échappe, et ses pleurs... Non, je ne puis le croire ;
Il m'aime, il doit m'aimer, il y va de sa gloire,
Il y va de ma vie ; et l'ingrat désormais
Veut-il de mon trépas payer tous mes bienfaits?
J'aurais trop à rougir... Il semblait se contraindre ?

Il oserait... Tu vois combien je suis à plaindre!
Dans son cœur mieux que moi tu pouvais pénétrer.
Quel est donc ce secret qu'il doit me déclarer?
Ne m'aimerait-il plus? O destin déplorable!
Quand de vos sentimens l'objet irréparable,
Après tant d'heureux jours oubliés désormais,
Vous fuit, vous abandonne, et cela pour jamais!
Que dis-je? Loin de moi cette image cruelle!
Je sens que j'ai besoin de le croire fidèle.

ISMÈNE.

Quoi, ses sermens!...

AZÉMIRE.

Hélas! où sont donc les momens
Alors que dans ses yeux je lisais ses sermens?
Un reste de tendresse anime encor sa bouche;
Mais ses yeux sont armés d'un silence farouche.
A mon amour, Ismène, il offre désormais
Des larmes, des regards ou troublés ou muets.
Après tout, j'ai moi seul ordonné mon injure,
Il était trop aimé pour n'être point parjure.
Enfin, c'est un chrétien, rien ne doit m'étonner.

ISMÈNE.

D'un changement si noir, pourquoi le soupçonner?

AZÉMIRE.

Ai-je rien fait, dis-moi, pour mériter sa haine?
Me haïr! me tromper! lui, me tromper, Ismène!
C'est d'un frivole soin trop long-temps m'occuper;
Turenne est un héros, il ne saurait tromper.
Sans redouter sa haine ou son indifférence,

Donnons à ses sermens une entière assurance.
Ses vertus, tout en lui m'est garant de sa foi,
Tout me jure... et pourtant je tremble malgré moi;
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
Viens, je veux m'éclairer, je veux le voir, l'entendre;
Lui seul de mes soupçons peut dissiper l'horreur,
Ismène, et mon destin est au fond de son cœur.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

Narsès, avec horreur elle fuit donc ma vue?

NARSÈS.

Je ne sais; mais enfin, inquiète, éperdue,
Seigneur, elle semblait nourrir quelques soucis;
Ses yeux même, ses yeux de larmes obscurcis...

SOLIMAN.

Non, les pleurs sont pour moi. Tu sais ce qu'on m'apprête;
Je veux troubler du moins leur exécrable fête!
Tu vois que ces brigands, de ruine affamés,
Tiennent de toutes parts ses sujets enfermés;
Fuyons loin d'elle, ami, fuyons loin de ma honte,
Courons, de ses dédains faisons lui rendre compte:
Qu'elle pleure à son tour.

NARSÈS.

Seigneur, y pensez-vous?
Et quel est donc l'objet d'un si puissant courroux?

Faut-il, quand une femme est ingrate ou parjure,
Les armes à la main réparer cette injure ?
Son joug doit vous peser : sous un joug plus honteux,
Les chrétiens cependant vous oppriment tous deux.
Voilà le seul penser qui doit remplir votre âme,
Non Turenne, Azémire, et leur stérile flamme.
Eh quoi ! l'on vous préfère un indigne rival !
Ignorez-vous ce sexe et son penchant fatal ?
Cent fois d'un lâche amour les caprices coupables
Ont fermé son oreille à des vœux respectables,
Et jamais, avant vous, guerrier ne s'est armé
Pour punir un objet qu'il avait trop aimé.

SOLIMAN.

Jamais pareille injure. Ah ! que doit-elle attendre?
Prétends-tu me blâmer ? prétends-tu la défendre?
Justifier son cœur lâchement dégradé ?
Dis-moi, quel intérêt en ces lieux m'a guidé?
Que m'importaient à moi les dangers d'Héraclée,
Et votre Cilicie à son tour désolée ?
Je n'ai vu qu'Azémire, et j'en reçois le prix.
Il faut donc que j'apprenne à souffrir des mépris;
Pour tant de cruautés il faut de l'indulgence ;
Et je dois rechercher, non ma juste vengeance,
Mais des soupirs perdus, des sanglots impuissans ;
Ou le pénible honneur de régner sur mes sens !
Nourri dans les combats, mais tendre, mais sensible,
Je ne connais point l'art de cet orgueil paisible.
De nos ardens climats j'ai toute la fureur :
On ne m'a pas instruit à contraindre mon cœur ;
Et ce cœur, indocile aux conseils de la gloire,

Ne sait ni remporter ni feindre la victoire.
Si je suis Soliman, si l'on m'ose outrager,
Si j'ai versé des pleurs, je prétends les venger.

NARSÈS.

Eh bien! Seigneur, eh bien! confiez-vous au glaive,
Vengez-vous; si la reine a besoin d'une trève,
Déclarez aux chrétiens que la guerre est pour vous.
Ils chancèlent : sur eux précipitez vos coups,
Et défaits à demi par votre renommée,
Une seconde fois traversez leur armée.
J'adopte vos drapeaux, Seigneur; je ne veux pas
Pour un vil étranger affronter les combats,
Et toujours d'une reine adorant les caprices,
Sous un joug sacrilége abaisser mes services.
Ainsi de vos soupirs vous vengerez l'affront;
Et bientôt, croyez-moi, ses regrets vous suivront;
Il faudra que son cœur, s'ouvrant à la lumière,
Se déclare pour vous avec l'Asie entière.

SOLIMAN.

Ami, ne perdons pas des momens précieux;
L'envoyé des chrétiens approche de ces lieux :
Turenne est avec lui. Je sens que leur présence
Irrite dans mon cœur la soif de la vengeance.

SCÈNE II.

LES MÊMES, D'AMBOISE, TURENNE.

SOLIMAN.

Azémire a daigné recevoir vos bienfaits ;
Vous la favorisez de quelques jours de paix ;
Mais Soliman, seigneur, ne veut pas d'indulgence :
On pourrait, je le sens, blâmer ma négligence ;
Mes pertes, mes affronts ont marqué tous vos pas,
Et la croix insolente usurpe mes états.
Rien ne doit ni fléchir ni suspendre ma haine.
Mon sort n'obéit pas au destin de la reine ;
Et si par des sujets ses vœux sont respectés,
Ce fer n'est pas du moins soumis à ses traités.
Adieu, seigneur ; bientôt sorti de ces murailles,
Je veux tenter encor le destin des batailles :
J'aurai soin de hâter ces glorieux instans ;
Pour vous et pour l'Asie ils seront importans.

D'AMBOISE.

Je le crois ; mais, seigneur, à vous parler sans feinte,
Ces instans ne sauraient nous inspirer la crainte ;
Ils seront désirés, et jamais assez prompts.

SOLIMAN.

Je vais tout disposer.

D'AMBOISE.

Et nous vous attendrons.

SCÈNE III.

D'AMBOISE, TURENNE.

D'AMBOISE.

Eh bien, de ton départ la reine est-elle instruite?

TURENNE.

Elle ignore tout.

D'AMBOISE.

Ciel!

TURENNE.

Tu règles ma conduite;
Écoute-moi, d'Amboise, et ne t'alarme pas.
A l'instant, s'il le faut, je marche sur tes pas,
Et quels que soient enfin les attraits d'Azémire,
C'est un camp désormais, c'est la guerre où j'aspire.
Ce barbare lui seul eût décidé mon cœur;
Mais toi, de mon devoir adoucis la rigueur.
De cet affreux départ porte-lui la nouvelle;
Puisse encor ta pitié la rendre moins cruelle!

D'AMBOISE.

Tu veux que je lui parle, et j'y dois consentir.

TURENNE.

Et moi, dès ce moment, je suis prêt à partir.
Tu verras qu'aux lauriers je puis encor prétendre,
Que je n'ai point changé.

D'AMBOISE.

Je me plais à t'entendre.

Combien de mes efforts je bénis le succès,
Et combien tous nos chefs vont être satisfaits !
Surtout du vieux Raymond tu combles l'espérance ;
Il t'aime, il a souvent regretté ton absence ;
Il pleurait cet amour qui souillant tes lauriers
Enlevait un modèle à nos jeunes guerriers :
Mais eux ! tu vas les voir et tu vas les entendre.
Eux ! cet emploi si cher à mon amitié tendre,
Montaigu, Châtillon, tous le voulaient remplir ;
Au-devant de nos pas tu les verras courir,
Ils vont féliciter la main qui te ramène :
Trop heureux en effet de leur offrir Turenne,
Délivré de sa honte et marchant aux saints lieux,
Turenne digne encor de ses nobles aïeux,
Digne encor d'arracher aux mains de l'infidèle
Son Dieu, Jérusalem, et la tombe immortelle,
Digne encor de ce nom qui doit être à jamais
Le bouclier du trône et l'honneur des Français.
On vient, c'est Azémire ; ôte-toi de sa vue.

SCÈNE IV.

D'AMBOISE, AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

Turenne... expliquez-moi cette fuite imprévue,
Seigneur ; à quel dessein m'osez-vous arrêter ?
Que dit-il ? que veut-il ? et qu'ai-je à redouter ?

D'AMBOISE.

Écoutez-moi, madame.

AZÉMIRE, à part.

O ciel ! que vais-je apprendre ?

(Haut.)

Parlez.

D'AMBOISE.

Dans votre cœur qui s'est laissé surprendre,
La paix, la liberté doit renaître en ce jour.
Sensibles tous les deux, je sais trop que l'amour
A de votre jeunesse égaré l'imprudence ;
Il inspire toujours l'aveugle confiance :
Apprenez qu'à jamais vos cœurs sont séparés ;
La fortune entre vous mit des remparts sacrés.
Un devoir éternel qu'il reconnaît lui-même...

AZÉMIRE.

C'en est fait. Achevez ; il me hait ?

D'AMBOISE.

Il vous aime.
Il vous fuit cependant : montrez-vous aujourd'hui
Maîtresse de vous-même et digne en tout de lui.

AZÉMIRE.

Heureuse par lui seul, toute sous son empire,
Pour l'aimer, pour lui plaire une amante respire ;
L'ingrat ! c'est à demi qu'il reconnaît ma loi !
Il a quelque devoir qui l'emporte sur moi !
Il veut me fuir ! qu'il parte ; il faut bien me soumettre :
C'est l'arrêt de ma mort, il n'en sait rien peut-être.
Mais l'a-t-il prononcé ? m'a-t-il pu condamner ?
Le croyez-vous enfin, qu'il m'ose abandonner ?
Courez, rendez-le-moi ; ramenez... je m'égare.

Vous voyez mes tourmens, je vous les dois, barbare :
Vous avez tout conduit. Qui? vous me sécourir!
Vous! je ne prétends pas, seigneur, vous attendrir;
Je sais qu'à ma douleur vos yeux trouvent des charmes;
Qu'en m'apportant la mort, que témoin de mes larmes,
Votre cœur les méprise, et, se fermant au mien,
Regarde avec horreur ce qui n'est pas chrétien.
Ainsi le veut sans doute un implacable maître;
Votre Dieu vous défend...

D'AMBOISE.

Sachez mieux le connaître.
Sa gloire et non la haine alluma le flambeau
Qui dirige nos pas et marche à son tombeau.
D'un trépas éternel son trépas nous délivre,
Et sa loi me prescrit de l'aimer, de le suivre,
Soldat, vainqueur sous lui, de ne le point trahir,
D'abhorrer votre culte et non de vous haïr.
Vous ne m'entendez pas d'une vertu sauvage
Affecter devant vous le fastueux langage.
Français et chevalier je ressens vos douleurs,
Et mon cœur ne sait pas insulter à des pleurs.
Laissez de vos chagrins éclater la faiblesse,
Elle est trop excusable et n'a rien qui me blesse;
D'un héros qui vous aime il faut vous séparer;
Ne vous contraignez pas, c'est l'instant de pleurer:
Pleurez; mais imitez l'exemple de Turenne.
Jaloux de son pouvoir, l'amour cède avec peine;
Mais (et ne puis-je enfin vous en persuader?)
Il est des lois, madame, à qui tout doit céder.

SCÈNE V.

AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

De ce cruel moment j'ai prévu les atteintes,
Mon cœur ne s'ouvrait point à de stériles craintes;
Turenne m'abandonne! et toi, dont j'ai pour lui
Récompensé si mal la vaillance et l'appui,
Vous qui, de ma beauté flattant le vain empire,
Soupiriez, gémissiez pour l'ingrate Azémire;
Si ses dédains cruels vous ont tous outragés,
On l'outrage à son tour; vous êtes tous vengés.
Lui me trahir! Écoute : on s'abuse peut-être,
Et mon cœur à ces traits ne peut le reconnaître.
Vas, dis-lui... Mais, Ismène, à quoi bon le revoir?
Aurai-je encor sur lui quelque ombre de pouvoir?
Ah! mon incertitude est cent fois plus cruelle.
Va le trouver; dis-lui qu'Azémire fidèle,
Fidèle malgré lui, malgré son changement,
Ne veut que la douceur de le voir un moment.

SCÈNE VI.

AZÉMIRE, seule.

S'il part, plus de bonheur, plus de jours à prétendre;
Et de cet entretien tout mon sort va dépendre.
Ciel! maître des destins, toi qui me fais aimer,
Fais aussi que mes pleurs le puissent désarmer;

Prête, prête à ma voix un accent qui le touche.
Fais, ô ciel! que mon cœur tout entier sur ma bouche
Trouve son cœur facile et prêt à m'écouter.
Hélas! contre un amour qu'on voudrait surmonter,
Il n'est, je le sens trop, que d'impuissantes armes :
Mais le voici. Je sens redoubler mes alarmes.

SCÈNE VII.

AZÉMIRE, TURENNE.

AZÉMIRE.

Ne craignez point, seigneur, de rencontrer mes yeux;
Approchez-vous. Avant que vous quittiez ces lieux,
Sur ce dernier espoir ma douleur se repose,
Que d'un tel changement vous m'apprendrez la cause.
J'ai cru que vous m'aimiez; les plus tendres discours
D'un bonheur éternel m'assuraient tous les jours;
A vous plaire, à vous voir j'étais accoutumée,
Et je ne sais pourquoi je ne suis plus aimée.

TURENNE.

Grand Dieu!

AZÉMIRE.

Vous le savez.

TURENNE.

Interdit et confus...

AZÉMIRE.

Instruisez-moi de grâce, et ne me trompez plus.

TURENNE.

Moi! je vous ai trompée! et pouvez-vous, madame,
Pouvez-vous à ce point méconnaître mon ame?
Vivre en vous adorant m'était un sort bien doux,
Mais il me faut mourir et mourir loin de vous.
Régnez, oubliez-moi. C'est vous que j'en atteste,
Vous, ma religion, une gloire funeste;
Je vous aime; et je cours remplir l'ordre du ciel.
Rester m'est impossible.

AZÉMIRE.

Et c'est aimer, cruel!
C'est aimer! Quand on aime il n'est rien d'impossible,
Et la haine vaut mieux que cet amour paisible.
Que tes vœux désormais se rassemblent sur moi,
Amis, gloire, parens, je serai tout pour toi.
Moi, régner? laisse-là mes sujets, ma couronne:
Tu prétends loin de toi m'exiler sur un trône;
Je n'en veux plus. Tu cours aux tentes des chrétiens;
Voici ta route, allons, mes pas suivront les tiens.
Tu m'aimes, c'est assez. Française ou syrienne,
Dans ces lieux, dans ton camp, musulmane ou chrétienne,
Reine, esclave, il n'importe. Ah! songe que pour moi
Le trône, le bonheur, l'univers n'est que toi.
Tu combles tous les vœux de mon âme enflammée;
Azémire en t'aimant ne veut rien qu'être aimée.
Viens.

TURENNE.

Jusqu'où vos desirs se vont-ils égarer?
Madame, à cet espoir cessez de vous livrer.

Qui, vous? suivre mes pas! Non, vous seriez coupable,
Et de vous avilir Turenne est incapable.
Les autels de mon Dieu que vous méconnaissez,
D'un hommage imposteur seraient trop courroucés.
Pardonnez; vous l'avez outragé dès l'enfance;
Moi-même en vous aimant je sens que je l'offense.
Quittez après cela votre loi, votre cour;
Recevra-t-il des vœux qu'aura dictés l'amour?
Non, non, madame, il faut...

AZÉMIRE.

Il faut que tu me fuies!

TURENNE.

Azémire, on a vu des amantes trahies,
On a vu des ingrats, d'un beau destin lassés,
Insulter aux sermens qu'ils avaient prononcés,
Délaisser une amante, et, pour comble d'injure,
Allez nourrir loin d'elle une flamme parjure,
Mais se voir l'un à l'autre arrachés malgré soi,
Mais rompre ses liens sans dégager sa foi,
Mais fuir en l'adorant un objet plein de charmes,
Mais retrouver partout sa présence et ses larmes!
Quel effroyable sort s'appesantit sur nous!
En causant vos tourmens je souffre plus que vous.
Ne me retenez plus. Dieu m'appelle et me guide;
Dieu m'attend.

AZÉMIRE.

Tu le veux, eh bien, fuis-moi, perfide.
Surtout vante-moi bien ton héroïque effort;
Tu crois servir le ciel en me donnant la mort:

Le ciel de tes fureurs ne peut être complice,
Sous les murs de Sion il me doit ton supplice :
Va, tremble d'invoquer au jour de ton trépas
Azémire qui t'aime, et ne t'entendra pas.
(*) Tu veux m'abandonner? eh! comment y survivre?
Tu peux rester, cruel, si je ne peux te suivre.
Par nos feux mutuels, par le plus doux lien,
Par ces pleurs, aujourd'hui je n'ai plus d'autre bien,
Dépouille en ce moment une ame injuste et dure;
Ah! ton Dieu! quel qu'il soit, doit venger le parjure.
Chrétiens, princes, sujets irrités contre moi,
J'ai tout bravé, Turenne, et tout bravé pour toi.
Mon sceptre, ma couronne à toi seul asservie,
Cet orgueil, ces honneurs, cet éclat de ma vie,
La pudeur que je crus pouvoir toujours chérir,
Imprudente! pour toi quand j'ai pu les trahir,
Tu pars; et loin de toi, ta malheureuse amante,
Loin de toi sur ces bords tu la laisses mourante!

(*) Le morceau suivant est imité du quatrième livre de l'Énéide :

« Mene fugis? per ego has lacrimas dextramque tuam, te,
» Quando aliud mihi jam miseræ nihil ipsa reliqui,
» Per connubia nostra, per inceptos hymenæos,
» Si bene quid de te merui, fuit aut tibi quidquam
» Dulce meum : miserere domûs labentis; et istam,
» Oro, si quis adhuc precibus locus, exue mentem.
» Te propter Libycæ gentes, Nomadumque Tyranni
» Odere; infensi Tyrii : te propter eumdem
» Extinctus pudor, et quâ solâ sidera adibam,
» Fama prior : cui me moribundam deseris hospes? »

TURENNE.

D'Amboise!

AZÉMIRE.

Je le vois, ton cœur est agité :
Il ne renferme point tant d'inhumanité.

TURENNE.

Laissez-moi ; de vos pleurs j'ai peine à me défendre,
Et déjà mon devoir ne se fait plus entendre.

AZÉMIRE.

Prends aussi, prends mes jours, si tu fuis loin de moi ;
Ils me sont odieux, ils ne sont plus à toi.
Va retrouver Bouillon ; du sang de ton amante,
Va, cours à tes chrétiens offrir ta main fumante.
Dis-leur : J'ai pu la voir sans me laisser fléchir,
Tremblante à mes genoux, pleurer, prier, gémir.
Dis-leur : Elle n'est plus, et j'ai tranché sa vie ;
Comblé de ses bienfaits, chrétiens, je l'ai punie,
J'ai méprisé ses pleurs, c'était peu du mépris ;
Elle m'idolâtrait, sa mort en est le prix.

TURENNE.

Ciel!

AZÉMIRE.

Tu frémis! Turenne.

TURENNE.

O ma chère Azémire!
Sur le cœur d'un amant tu connais ton empire.
Et je te fuirais! moi! qui, moi t'abandonner!
La France et les chrétiens ont beau me l'ordonner.

Je veux te voir, t'aimer, t'idolâtrer sans cesse,
Jouir de mon bonheur, du tien, de ma tendresse,
Loin de tous les regards brûler à tes genoux,
Brûler, être à jamais ton amant, ton époux,
Toi-même : et si d'un Dieu l'autorité cruelle
A des liens si chers veut me voir infidèle,
Je lui désobéis ; et, dût-il se venger,
Tu le veux, c'est assez, je cours me dégager.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

TURENNE, seul.

Je crains, je fuis d'Amboise. Il faut que je l'attende ;
Il faut que je lui parle, et que son cœur m'entende.
Je dois lui déclarer... l'oserai-je jamais ?
Il approche.

SCÈNE II.

TURENNE, D'AMBOISE.

D'AMBOISE.

Partons, nos compagnons sont prêts.
Tu ne me réponds point ?

TURENNE.

Tu vois couler mes larmes.
C'est te répondre assez.

D'AMBOISE.

Pourquoi donc ces alarmes ?
Ah ! fais taire un moment de frivoles douleurs ;

Une fois hors des murs je te permets les pleurs.
Marchons.

TURENNE.

Attends encor.

D'AMBOISE.

C'est déjà trop attendre.

TURENNE.

Je ne puis te parler.

D'AMBOISE.

Je n'ose te comprendre.

TURENNE.

Au nom de la pitié.

D'AMBOISE.

Que veux-tu ?

TURENNE.

Je frémis.

D'AMBOISE.

As-tu donc oublié ce que tu m'as promis ?

TURENNE.

Je n'ai rien oublié ; mais plains mon infortune,
Mais ne m'oppose plus une gloire importune,
Ni Bouillon, ni ce Dieu que je dois redouter,
Et que mon cœur séduit ne peut plus écouter.

D'AMBOISE.

Juste ciel !

TURENNE.

Ce langage a lieu de te surprendre.
Oui, c'en est fait, d'Amboise, il a fallu me rendre,

Je ne partirai point. Tu n'as pas vu ses pleurs,
Tu n'as pas d'Azémire entendu les douleurs;
J'ai tout fait, tout tenté pour vaincre ma tendresse,
De mon cœur mille fois accusé la faiblesse.
Un père, ma patrie, un ami, dans ce jour,
L'honneur, Bouillon, Dieu même a combattu l'amour;
Contre elle, jusqu'à moi, tout s'est uni : n'importe,
Seule avec son amour, Azémire l'emporte;
Et, las de prolonger un inutile effort,
En tombant à ses pieds, j'ai desiré la mort.

D'AMBOISE.

Dieu!

TURENNE.

S'il faut que je meure ou que je la trahisse,
C'est au ciel à frapper, j'attendrai mon supplice:
Car enfin, d'un tel coup si je vais l'accabler,
Crois-tu que l'avenir pourra la consoler?
J'aurais gardé ce prix à l'amour le plus tendre!
Je pourrais!...

D'AMBOISE.

C'est assez, je ne veux plus t'entendre.
Mais puisque j'écoutais un chimérique espoir,
Puisque l'honneur sur toi n'a plus aucun pouvoir,
Puisque tu veux ramper aux pieds d'une maîtresse,
Puisque je dois enfin rougir de ma promesse,
Et que d'un fol amour indignement charmé,
Tu me punis si bien de t'avoir estimé:
Je pars, et je vais dire aux Français qui t'attendent:
Français, c'est vainement que vos cris le demandent,

Il déteste son Dieu, la gloire, la vertu.
Turenne n'est qu'un lâche.

TURENNE.

Ah! cruel, que dis-tu?
Si le fer sarasin ne me l'a point ravie,
D'Amboise, tu la hais, c'en est fait, prends ma vie;
C'en est fait, jeune encor, j'ai déjà trop vécu,
Et cet indigne outrage...

D'AMBOISE.

Il pleure : j'ai vaincu.
Va, laisse-les couler ces larmes du courage,
Du réveil d'un héros éclatant témoignage.
Non, tu n'es point un lâche; et si jamais ton front
Eût supporté la honte et rougi d'un affront,
Si ta valeur cent fois ne s'était signalée,
Je ne te viendrais pas chercher dans Héraclée;
Je n'aurais rien promis. Pardonne si ma voix
D'un odieux reproche outrageant tes exploits,
A su bientôt fixer tes vertus incertaines,
Rallumer ce beau feu qui coule dans tes veines,
Et si le cœur enfin d'un brave chevalier,
Guéri par une insulte, a brillé tout entier.

TURENNE.

Ote-moi mon amour. Du moins, s'il faut te suivre,
En ne me voyant plus, fais qu'elle puisse vivre.
D'un regard de courroux si Dieu voit mes combats,
Non, Turenne, ô mon Dieu! ne se révolte pas.
Ah! qu'au fond de son cœur ta voix daigne descendre:
Prends pitié de ce cœur que tu formas si tendre,

De mille passions jouet infortuné,
Roseau faible et fragile, aux vents abandonné.
Surtout que tes bontés ne s'écartent point d'elle.
Si mes vœux, Dieu clément, sont pour une infidèle,
Ignorer ta loi sainte, est-ce un crime odieux,
Un forfait qui la rende étrangère à tes yeux?
Elle vient. Je la vois. Où fuir? O ciel!

D'AMBOISE.

Demeure.

TURENNE.

D'Amboise, en la quittant tu veux donc que je meure!
Quel moment?

D'AMBOISE.

Prends courage et me laisse parler.

SCÈNE III.

LES MÊMES, AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

Nos destins sont heureux, cessez de les troubler;
A me trahir, seigneur, cessez de le contraindre,
Et respectez des feux que rien ne peut éteindre.
Si de vos compagnons j'ai rompu les liens,
Allez, portez vos pas vers le camp des chrétiens,
J'y consens; mais enfin puis-je sans quelque peine,
Voir sitôt mes bienfaits payés de votre haine?
Ah! du moins vous savez que Turenne aujourd'hui
N'est plus à mon amour arraché malgré lui,

Qu'il ne peut aux chrétiens sacrifier sa flamme.

D'AMBOISE.

D'un inutile espoir vous vous flattez, madame.

AZÉMIRE.

Qu'entends-je?

D'AMBOISE.

Il a fallu forcer sa volonté;
Il osait de son Dieu braver l'autorité.

AZÉMIRE.

Quoi, seigneur, à me fuir vous consentez encore?
Vous me quittez!

D'AMBOISE.

Qu'il parte, ou qu'il se déshonore.
Choisissez.

AZÉMIRE.

Malheureuse! ah! tout m'est enlevé.

D'AMBOISE.

Pour les plus grands destins Turenne est réservé.
Faut-il que mon ami, foulant aux pieds la gloire,
Perde en de vains soupirs sa vie et sa mémoire?
Et comment pouvez-vous reprocher à son cœur
D'oublier des sermens qu'a démentis l'honneur?
Il n'a pas dû choisir le temps de votre absence,
Partir en vous trompant: cet excès de prudence
Est d'un amant perfide, et non d'un chevalier
Que l'oubli du devoir peut seul humilier.
Contemplez d'un œil ferme un départ nécessaire.

Eh ! s'il ne s'agissait que d'un guerrier vulgaire,
Exempt de repentir, ignorant la vertu,
Mon zèle en un seul jour tant de fois combattu,
Pourrait l'abandonner aux vengeances célestes,
Et d'un courage éteint ne plus chercher les restes.
C'est un héros : je dois lui rendre son destin ;
C'est mon ami, madame ; et j'ai promis enfin.
L'amitié contre vous lui servira d'égide.
Excusez ce discours peut-être un peu rigide ;
Vous cherchez dans ses yeux un langage plus doux,
Vous m'écoutez à peine ; et que prétendez-vous ?
Dans un projet honteux votre ame est affermie ;
Il vous aime et ne peut vous consacrer sa vie :
Entre vous deux, madame, est-il quelque lien ?
Vous êtes musulmane, et Turenne est chrétien.

AZÉMIRE.

Oui, de tant de motifs je conçois l'importance :
Son silence a déjà prononcé ma sentence.
Turenne, je croyais, et pouvais-je en douter ?
Que jamais votre amour n'oserait me quitter.
Jusqu'au dernier moment je me suis abusée.
Allez ; mon espérance est enfin épuisée :
Allez. Votre bonheur n'est plus auprès de moi ;
Je reçois vos adieux, je vous rends votre foi.
Remplissez d'un héros la noble destinée ;
Et moi, reine sans gloire, amante infortunée,
Je traînerai le cours de mes longues douleurs :
N'irritez point le ciel qui condamne vos pleurs.
Avant que loin d'ici vous cherchiez la victoire,
Sur ces remparts sanglans craignez une autre gloire.

Craignez que sous vos coups tout mon sang répandu...
Pour vous avoir aimé, c'est le prix qui m'est dû.

D'AMBOISE.

Le ciel est juste. Alors qu'on a su lui déplaire,
Ce n'est pas un forfait qui fléchit sa colère.
Non, madame; écoutez des présages plus sûrs.
La guerre va bientôt s'éloigner de vos murs;
Et tranquille bientôt, loin du fracas des armes,
Dans le sein de la paix vous sécherez vos larmes.
J'implorerai moi-même...

AZÉMIRE.

Épargnez-vous ce soin.
Que m'importe la paix? Je n'en ai plus besoin.
Mais vous qui m'opposez un silence inflexible,
Vous que j'ai tant aimé, vous que j'ai cru sensible,
Qu'Azémire du moins puisse encor une fois
Recevoir vos soupirs, entendre votre voix.

TURENNE.

Aux rives du Jourdain j'emporte votre image.
Azémire, en ces champs dévoués au carnage,
Du moins j'ose espérer qu'un plus heureux destin
De mes jours que je hais aura marqué la fin.
Oubliez une amour aussi tendre que vaine;
Oubliez, s'il le faut, jusqu'au nom de Turenne.
Adieu.

AZÉMIRE.

Partez.

TURENNE.

Hélas!

AZÉMIRE.

Ne m'importunez plus.

D'AMBOISE, entraînant Turenne égaré.

Viens, suis-moi; c'est ici.

SCÈNE IV.

AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

Pleurs, sanglots superflus!
Turenne! il fuit. Et moi! douleur insupportable!
Turenne! il remplit seul mon âme inconsolable.
Je ne le verrai plus, et je vais désormais
L'appeler, le chercher, sans le trouver jamais.
L'amour venait s'unir à toutes mes pensées,
Loin de lui, sous ses yeux à lui seul adressées;
Je ne voyais que lui; les ténèbres, le jour,
L'air que je respirais, tout devenait amour.
Turenne! il ne craint pas une amante outragée.
Voilà donc que je meurs! ma mort sera vengée.
Allons, quittons ces lieux, ces lieux jadis charmans,
Témoins de mon bonheur, tout pleins de ses sermens,
Et maintenant voilés de ma douleur profonde,
Où je ne le vois plus, où je suis seule au monde.
Courons.

ISMÈNE.

Qu'espérez-vous?

AZÉMIRE.

Je pourrai le revoir.
Je mourrai de sa main ; c'est mon dernier espoir.

ISMÈNE.

De quel affreux dessein votre âme est agitée ?

AZÉMIRE.

C'est la mort qu'il me faut. Je l'ai bien méritée,
Lorsque j'ai lu mon sort dans les yeux d'un chrétien,
Quand mon cœur imprudent osa chercher le sien,
Quand sur le trône, hélas ! j'ai cessé d'être reine.
Périssent les chrétiens, et moi-même, et Turenne,
Et ce jour, où, poussé par un zèle odieux,
Fondit sur l'Orient l'Occident furieux !

SCÈNE V.

LES MÊMES, SOLIMAN, NARSÈS, SOLDATS.

SOLIMAN.

Aux champs d'honneur, madame, il est temps de me rendre;
D'autres sont maintenant chargés de vous défendre.
Vous ne me verrez plus. Tandis que sur mes pas
Narsès et mes guerriers vont chercher les combats,
Turenne...

AZÉMIRE.

Il est parti.

SOLIMAN.

Quoi! madame... ô faiblesse!

Mais je me suis promis de vaincre ma tendresse ;
Il suffit. Soliman, détrompé de ses feux,
Ne s'abaissera point à des retours honteux.
Un chrétien a séduit votre ame infortunée ;
Le cruel ! je vous vois plaintive, abandonnée :
Je le hais encor plus. Il a pu vous trahir !
Vous n'avez plus d'appui : je veux vous en servir ;
Et si votre dépit demande une vengeance,
Plus d'amour, plus d'hymen, et plus de récompense :
Mais enfin de mes coups rien ne le peut sauver,
Et, sa tête à la main, je viens vous retrouver.

AZÉMIRE.

Qu'il vive. Ah ! contre lui ne portez point vos armes.
Et vous... vous le témoin de mes dernières larmes,
Gouvernez mes états, régnez sur mes sujets ;
Je demande pour eux vos exploits, vos bienfaits ;
Régnez, et puissiez-vous reconquérir l'Asie !
J'ai trahi ses destins, j'aimais, je suis punie.
(Elle se frappe.)

SOLIMAN.

Qu'ai-je vu ?

AZÉMIRE.

Dieu puissant, Dieu de l'Asie, ou toi,
S'il est vrai qu'aujourd'hui ta main pèse sur moi,
Dieu des chrétiens, punis l'ingrat qui m'abandonne :
Qu'il entende partout... Mais non, je lui pardonne.
Pour prix de mon trépas je ne veux obtenir
Qu'un peu de son amour et de son souvenir.
Qui, moi ! le détester ! ne le crois point, Turenne ;
En prononçant ton nom je ne sens plus ma haine ;

Je meurs, et c'est pour toi. Viens, reviens en ces lieux,
Entends mes derniers cris ; je fus chère à tes yeux ;
Que ta main presse encor la main de ton amante ;
Si tu ne me hais pas, adieu, je meurs contente.

(Elle expire.)

FIN.

CHARLES IX,

OU

LA SAINT-BARTHÉLEMI;

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE,

Pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 4 novembre 1789.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Suivant l'opinion d'un grand génie de l'antiquité, la tragédie est plus philosophique et plus instructive que l'histoire même. S'il faut entendre par tragédie un roman d'environ quinze cents vers, chargé d'épisodes, écrit d'une manière lâche et boursoufflée, dont l'unique but est d'intéresser pendant deux heures par une intrigue adroitement combinée et semée de quelques situations piquantes, on ne saurait être sur ce point de l'avis d'Aristote; et ce poëme, bien loin d'avoir l'importance qu'il lui donne, n'est guère au-dessus d'un opéra comique.

Mais si, pour composer une excellente tragédie, le choix nécessaire d'un *seul* fait intéressant et vraisemblable n'est presque rien; s'il faut des caractères dessinés fortement, puisés dans la belle nature, et se faisant ressortir les uns et les autres par un contraste perpétuel; si ce grand mérite n'est rien encore; si l'on doit écrire l'ouvrage en vers; si les vers doivent être toujours travaillés,

sans que le travail se fasse sentir; toujours pleins de poésie, sans que le poète s'étale, pour ainsi dire; forts sans dureté, majestueux sans enflure, simples sans familiarité, harmonieux sans que l'harmonie coûte rien au sens; s'il faut par la magie de l'éloquence, remuer les cœurs et faire verser des larmes de pitié ou d'admiration, et tout cela, pour inculquer aux hommes des vérités importantes, pour leur inspirer la haine de la tyrannie et de la superstition, l'horreur du crime, l'amour de la vertu et de la liberté, le respect pour les lois et pour la morale, cette religion universelle : si tel est, dis-je, le but de la tragédie, si telles sont les qualités nécessaires pour approcher dans ce genre de la perfection qu'il est impossible d'atteindre; on est forcé de se ranger à l'avis d'Aristote, et d'avouer qu'un pareil poème est la production la plus philosophique et la plus imposante du génie des hommes. Aucun ouvrage n'exige un esprit aussi flexible, une aussi grande variété de talens et de connaissances.

Voilà ce qu'était la tragédie dans Athènes. Ajoutez qu'on n'y représentait que des pièces nationales. Le théâtre grec retentissait des louanges de la Grèce et de ses héros, quelquefois même des vivans. Les guerriers, qui à Salamine avaient vaincu le grand roi, entendaient célébrer leur vaillance dans la tragédie des Perses. Souvent, en faisant

parler les fameux personnages des temps passés, le poète insérait dans sa pièce des détails relatifs aux temps présens. L'OEdipe à Colonne, entre autres, est plein d'allusions à la guerre du Péloponnèse. Peut-on s'étonner, après cela, de l'enthousiasme qu'inspiraient à la nation la plus sensible de la terre ces chefs-d'œuvre d'éloquence représentés sur des théâtres magnifiques, avec un appareil digne des poètes et de l'auditoire? Les spectacles, dans la Grèce, étaient des fêtes publiques, et laissaient des traces profondes, parce qu'ils n'étaient pas trop souvent répétés.

Le poète sublime qui a créé la scène française avait tous les talens nécessaires pour l'élever à la hauteur du théâtre grec; mais des obstacles sans nombre l'en ont empêché. D'abord il était impossible de traiter dignement des sujets nationaux sous le règne absolu du cardinal de Richelieu. Les malheurs de la France, occasionnés presque toujours par la faiblesse des rois, par le despotisme des ministres, et l'esprit fanatique du clergé, auraient nécessairement rempli de véritables pièces nationales. Le gouvernement n'était point assez raisonnable pour les permettre, et les Français n'étaient pas encore capables de les sentir.

Quant aux défauts de Corneille, on a dit souvent qu'il les devait à son siècle, et rien n'est plus vrai; mais on pouvait ajouter qu'il les a rendus

très-dangereux, en leur donnant une force qui appartenait à son génie, et qui les a consacrés comme des beautés dans l'esprit de la multitude. Les romans de la Calprenède et de mademoiselle Scudéri étaient devenus en France une espèce de poétique du théâtre. De là ces intrigues sans fin, ces noms supposés, ces épisodes continuels, ces passions sans naïveté; et, pour tout dire, en un mot, cette nature factice que tant de mauvais critiques ont ridiculement préférée à l'exquise simplicité de la scène grecque. Le Cid fit pleurer toute la France; Cinna fixa notre langue; on admira dans Horace des beautés inconnues avant Corneille : mais ce génie vieillissant produisit une foule de pièces aussi monstrueuses pour les mœurs que pour la diction. Il semblait vouloir replonger le théâtre dans la barbarie dont ses chefs-d'œuvre l'avaient tiré.

Racine ne bannit pas entièrement l'afféterie qui s'était emparée du théâtre, mais il sut mettre dans ses vers le naturel le plus élégant; il rejeta cette froide métaphysique prodiguée avant lui jusqu'au sein des conjurations, du parricide et de l'inceste. On ne vit plus paraître ces sublimes princesses qui ne s'abaissaient jamais à pleurer. Cependant, par les suites d'un goût détestable, les larmes de Monime, d'Andromaque et d'Iphigénie, ne faisaient pas soupçonner au public qu'il avait admiré des

fautes énormes. Nombre de gens regrettaient encore le ton mâle et guindé de Viriate et dè Pulchérie.

On chercherait en vain dans Racine des détails politiques comparables aux beaux morceaux de Cinna; mais il y a plus de morale dans ses bons ouvrages que dans ceux de Corneille. Après avoir abandonné la scène à trente-huit ans, il conçut dans son loisir, trop long pour la gloire de notre littérature, il conçut, dis-je, qu'il pouvait surpasser Corneille et lui-même, et peut-être égaler Sophocle. Il fit Athalie, l'ouvrage le plus parfait qui ait illustré la scène française. Ce chef-d'œuvre n'est pas dirigé contre le fanatisme; on ne l'eût pas souffert à la cour : mais il est dirigé contre les flatteurs, contre les prêtres courtisans, contre la politique cruelle des ambitieux. Les leçons que donne le pontife au jeune roi qu'il vient de couronner sont d'un pathétique admirable, et d'une raison sublime. On concevra que Racine ne pouvait se permettre davantage, si l'on veut examiner avec attention le siècle brillant qui lui doit une partie de sa gloire. On verra quelle était la servitude des pensées sous le règne de Louis XIV, et l'on sentira combien il eût été dangereux de vouloir secouer ces chaînes de l'esprit. Le temps nous a permis d'oser beaucoup plus; et nos descendans oseront plus que nous. S'il eût vécu dans notre

siècle, cet homme à qui la nature avait accordé tant de facilité pour le travail et tant de patience, une raison si droite et une sensibilité si exquise, il aurait mis sans doute plus de hardiesse dans les mœurs et dans les détails de ses immortels ouvrages. Non content d'égaler l'harmonie enchanteresse des vers de Sophocle et d'Euripide, la grâce et la majesté de leur diction, la variété de leur éloquence, il les aurait encore imités dans l'art de donner un grand but au poëme tragique. Comme eux, il aurait mis sous les yeux de sa patrie ses lois, son gouvernement, ses grands hommes, les époques célèbres de son histoire; comme eux, il aurait instruit ses contemporains en retraçant les malheurs et les fautes de leurs ancêtres; et la France aurait des modèles de tragédies nationales.

Campistron, La Grange-Chancel et quelques autres perdirent le théâtre. On vit reparaître sur la scène tragique les princesses déguisées, les princes qui ne se connaissent pas eux-mêmes, les intrigues compliquées, et tous les beaux sentimens de Cassandre et de Clélie. Cependant les chefs-d'œuvre de Racine n'eurent jamais autant de succès dans leur nouveauté que les faibles ouvrages de Campistron; et Tiridate faisait les délices de Paris à peu près dans le temps où l'incomparable Athalie passait pour un mauvais ouvrage.

C'était la mode de s'ennuyer en la lisant. Cette mode ne cessa qu'au commencement de ce siècle, quand la France avait perdu Racine.

Entre la dernière tragédie de cet homme éloquent et la première de M. de Voltaire, il s'écoula un espace de près de trente années. Pendant tout ce temps la scène fut livrée à des poètes sans génie, à des écrivains dont les meilleurs étaient médiocres. On croyait la carrière fermée, lorsqu'OEdipe parut. Il est imprudent d'annoncer à la mort des hommes illustres qu'ils n'auront plus d'égaux. Je conçois qu'un tel arrêt satisfait l'amour-propre de celui qui le prononce; mais c'est prédire un fait impossible, et par conséquent, c'est une absurdité.

La révolution dans les idées, maintenant si avancée d'un bout de l'Europe à l'autre, commençait à éclorre sur la fin du règne de Louis XIV. La révocation de l'édit de Nantes, funeste aux intérêts politiques de la France, fut utile aux progrès de l'esprit général. Les protestans, chassés de France, accusèrent, dans une foule de livres, la religion qui les persécutait. Les matières religieuses furent soumises à la discussion, et la discussion chez quelques-uns produisit le scepticisme La raison humaine fit plus de pas en vingt ans qu'elle n'en avait fait depuis un siècle avant cette époque. Parmi les ouvrages nés dans ces temps

orageux, il faut distinguer ceux de notre grand dialectitien Bayle, et surtout son dictionnaire, le seul ouvrage de cette espèce où il y ait du génie, et l'un des plus beaux monumens qu'ait élevés la philosophie. Au gouvernement monacal des dernières années de Louis XIV succéda, sous la régence, une espèce de liberté de penser. Fontenelle, un moment persécuté par les jésuites, jouissait alors d'une haute réputation. Il la devait à ses éloges, et à cette histoire des oracles qui d'abord avait failli le perdre. Ce fut dans cet aurore du bon sens que parurent les premiers essais de M. de Voltaire. Il ne créa point l'esprit philosophique en France; il l'y trouva; mais il sut l'appliquer à tous les genres d'ouvrages littéraires; il le mit à la portée de toutes les classes de la société; il en fit, pour ainsi dire, la monnaie courante, et parvint à exercer sur tout son siècle l'empire le plus cher et le plus universel, celui du génie et de la raison.

C'est surtout à ses tragédies que M. de Voltaire doit son influence sur l'Europe entière. Un livre, quelque bon qu'il soit, ne saurait agir sur l'esprit public d'une manière aussi prompte, aussi vigoureuse qu'une belle pièce de théâtre. Des scènes d'un grand sens, des pensées lumineuses, des vérités de sentiment exprimées en vers harmonieux, se gravent aisément dans la tête de la plupart des

spectateurs. Les détails sont perdus pour la multitude ; le fil des raisonnemens intermédiaires lui échappe ; elle ne saisit que les résultats. Toutes nos idées viennent de nos sens : mais l'homme isolé n'est ému que médiocrement ; les hommes rassemblés reçoivent des impressions fortes et durables. Personne chez les modernes n'a si bien conçu que M. de Voltaire cette électricité du théâtre. On a critiqué ses plans, et peut-être avec raison. Il y a quelquefois plus de richesse que d'ordre dans l'économie de ses tragédies ; il n'a pas toujours observé la vraisemblance ; on peut préparer les événemens mieux que lui. Mais pour de légères fautes de composition, que de beautés de toute espèces ! quelle grandeur dans les conceptions ! c'est là sa partie dominante ; que de situations tragiques ! que de passions ! que de mouvement ! La tragédie de Manlius est beaucoup mieux conduite que Mahomet, Alzire, ou Sémiramis ; mais le cinquième acte d'Alzire vaut dix tragédies comme Manlius. Il faut une espèce d'imagination pour éveiller sans cesse la curiosité par de nouveaux incidens ; il faut donc beaucoup d'adresse pour éviter toutes les invraisemblances : mais il faut du génie pour peindre énergiquement les mœurs ; il faut du génie pour mettre la raison en sentiment ; il faut du génie pour échauffer le

cœur, pour éclairer l'esprit, et pour enchanter l'oreille.

Les nombreux succès de M. de Voltaire irritaient l'envie. Elle avait besoin d'un rival à lui opposer : elle se saisit de Crébillon. L'auteur de quelques pièces romanesques et mal écrites fut préféré, pendant quarante ans par des journalistes, à l'auteur de Mérope et d'Alzire, au plus beau génie du dix-huitième siècle. Le dernier soupir du grand homme fut fatal à la réputation de Crébillon. Le nom de ce poète incorrect et sans naturel cessa d'être prononcé avec ceux de Corneille et de Racine, et l'enhousiasme qu'il avait inspiré tomba de lui-même, par la raison que ses admirateurs ne pouvaient le lire.

M. de Voltaire a plus approfondi dans ses tragédies la morale proprement dite que la politique. Il a combattu la superstition durant soixante ans; sa plume a sans cesse retracé les usurpations du sacerdoce, rarement les prétentions arbitraires des rois et des grands. Il a fait quelques tragédies où le public français entendait au moins prononcer des noms français : mais parmi ces tragédies, d'ailleurs fondées sur des faits inventés, Zaïre est la seule qui soit admirée des connaisseurs, et les Français n'y sont qu'accessoires. Les obstacles qui ont empêché Corneille et Racine de représenter leur nation sur la scène tragique existaient encore

pour M. de Voltaire. Grace à lui-même, grace à quelques philosophes qui ne se sont pas occupés du théâtre, ces obstacles n'existent plus pour nous. Les hommes supérieurs font marcher l'esprit humain. Sans eux il resterait immobile. Les pas que ces maîtres fameux ont fait faire à notre siècle doivent exciter notre émulation. Continuons la route, s'il est possible, en partant du point où ils se sont arrêtés.

Echauffé dès mon enfance par les écrits des grands hommes, pénétré des vérités sublimes qu'ils ont exprimées avec tant d'énergie, passionné pour l'indépendance, et révolté contre toute espèce de tyrannie; mais, par une suite de ce caractère, me sentant très-incapable de parvenir à la faveur sous un gouvernement arbitraire, je m'étais livré de bonne heure à la philosophie et aux belles-lettres. J'avais compris que, dans un état où l'intrigue dispose de toutes les places, un bon livre, c'est-à-dire un livre utile, devient la seule action publique permise à un citoyen qui ne veut point descendre à des démarches humiliantes. Entraîné vers la tragédie, non-seulement par un penchant irrésistible, mais par un choix médité, par une persuasion intime que nulle espèce d'ouvrage ne peut avoir autant d'influence sur l'esprit public, j'avais conçu le projet d'introduire sur la scène française les époques célèbres de l'histoire

moderne, et particulièrement de l'histoire nationale, d'attacher à des passions, à des événemens tragiques, un grand intérêt politique, un grand but moral. J'avais cru qu'on pouvait rendre notre théâtre plus sévère encore que celui d'Athènes; j'avais cru qu'on pouvait chasser de la tragédie ce fatras d'idées mythologiques et de fables monstrueuses, toujours répétées dans les anciens poètes.

J'ai du moins saisi la seule gloire où il m'était permis d'aspirer, celle d'ouvrir la route et de composer le premier une tragédie vraiment nationale. Je dis le premier, car tout le monde doit sentir que des romans en dialogue sur des faits très-peu importans, ou traités avec l'esprit de la servitude, ne sauraient s'appeler des *tragédies nationales;* et les personnes un peu lettrées n'ignorent pas qu'on avait fait, il y a plus d'un siècle, des tentatives en ce genre. On a écrit, dans ces derniers temps, quelques tragédies sur des sujets français; mais ces pièces sont une école de préjugés, de servitude et de mauvais style. Du Belloy, calculateur d'effets du théâtre, a substitué aux grands intérêts publics des niaiseries chevaleresques et des rodomontades militaires : il a sacrifié sans cesse à la vanité de quelques maisons puissantes et à l'autorité arbitraire. Il a donc fait des tragédies *anti-nationales;* et, si les hommes d'un

goût délicat souffrent en écoutant de pareils ouvrages, ce n'est pas dans le fond, parce qu'ils ne sont point assez conformes à l'histoire, c'est parce qu'ils ne sont point du tout conformes au sens commun.

J'ai choisi pour mon coup d'essai le sujet, j'ose le dire, le plus tragique de l'histoire moderne, la Saint-Barthélemi. Nul autre ne pouvait offrir peut-être une aussi forte peinture de la tyrannie jointe au fanatisme. Que le public me permette de l'entretenir un moment des prétendus inconvéniens que quelques gens ont trouvés à la représentation de cet ouvrage. Mes lecteurs voudront bien remarquer qu'en répondant aux objections faites à ce sujet, j'aurai répondu à toutes celles qu'on pourrait faire contre les tragédies politiques et nationales. Elles demandent à être traitées avec cette liberté austère et impartiale, avec cette haine des abus, avec ce mépris des préjugés qui distingue un poète et un historien philosophe. S'il se trouve, et certainement il s'en trouvera parmi ceux qui jetteront un coup-d'œil sur cet écrit; s'il se trouve des personnes bien convaincues que ce genre d'ouvrage ne serait pas moins utile qu'il serait intéressant pour la nation; s'il se trouve, et certainement il s'en trouvera, des personnes étonnées de la puérilité des objections que je m'apprête à réfuter, je les prie d'observer que ces ob-

jections m'ont surpris plus qu'un autre; et je les prie encore de vouloir bien se joindre à moi, d'unir sur ce point leurs voix à la mienne, et d'employer, pour soutenir la raison, un peu du zèle et de l'ardeur qui n'ont cessé d'animer ceux qui font profession de la combattre.

N'est-il pas d'une extrême indécence de représenter sur le théâtre un roi de France tout à la fois homicide et parjure, un roi de France qui verse le sang de ses sujets? Voilà la première objection. Que veut-elle dire? A qui craint-on de manquer de respect? Sont-ce des courtisans de Charles IX qui parlent? L'indécence serait de calomnier un Charlemagne, un Louis IX, un Louis XII, un Henri IV. Mais quand un roi de vingt-deux ans a pu commettre le plus grand crime dont l'histoire du monde fasse mention, celui d'un roi qui conspire contre son peuple, l'indécence est, sans contredit, à penser un seul moment qu'une nation, victime de sa rage, lui doit encore des égards, et qu'un citoyen de cette nation ne peut la venger après deux siècles écoulés, en livrant sur le théâtre la mémoire de ce monstre à l'exécration publique.

N'est-il pas indécent de représenter des prêtres chrétiens sur le théâtre? n'est-ce pas un moyen sûr de nuire à la religion, surtout si l'on fait parler ceux qui ont mérité la haine publique? Tel est

la seconde objection. C'est à peu près celle que les dévôts faisaient autrefois contre la comédie de Tartuffe. Ainsi les charlatans qui trompent les peuples font toujours semblant de confondre la cause des hommes et la cause de Dieu. Mais leur fausse dialectique ne séduit plus personne. Non, sans doute, un ouvrage où le fanatisme est peint des couleurs les plus noires, c'est-à-dire, de ses véritables couleurs; non, sans doute, un ouvrage où la tolérance est prêchée sans cesse, ne saurait nuire à la religion, à moins que la religion ne soit essentiellement fanatique et prodigue du sang des hommes. Si cela était, ceux qui voudraient l'abolir seraient les bienfaiteurs de l'humanité; mais cela n'est pas. Les jours sont venus où la religion s'épure et s'identifie, pour ainsi dire, avec la morale. On sait qu'il ne faut point accuser Dieu des fautes de ses ministres; et l'on sait qu'un ministre de Dieu peut être coupable. Le prêtre convaincu d'un crime est puni comme un autre homme; et les priviléges de l'église doivent être anéantis au théâtre comme ailleurs, par la raison, maintenant connue, qu'un privilége est une chose absurde.

On m'a fait une troisième objection, qui me serait bien plus sensible, si elle n'était parfaitement ridicule, et peut-être indigne de la réponse sérieuse que j'y vais faire. « Vous voulez composer » des tragédies nationales, et, pour coup d'essai,

» vous choisissez dans l'Histoire de France un fait » qui est l'opprobre de la nation ; vous voulez re- » tracer à vos concitoyens une époque flétrissante » pour eux, et qui devrait être à jamais effacée du » souvenir des hommes. » Courtisans patriotes, vous croyez donc que le massacre de la Saint-Barthélemi est l'opprobre de la nation? J'admets pour un moment cette proposition, que je vais bientôt vous nier. Vous ne pensez pas du moins qu'un crime exécuté en 1572 puisse flétrir la nation française en 1789. Quand les Danois, assemblés par représentans, en 1660, déférèrent à leur roi l'autorité la plus illimitée, certainement ils se couvrirent d'opprobre aux yeux de tous les peuples qui avaient alors quelque idée du droit politique; mais si les Danois aujourd'hui se rappelaient qu'ils sont des hommes, et qu'il ne convient pas à des hommes d'obéir au caprice d'un seul, vous ne pensez pas que l'ignominie de leurs ancêtres peserait encore sur eux. L'opprobre n'est pas plus héréditaire que la gloire : l'un et l'autre ne sont pas plus héréditaires chez les nations que chez les individus; et la honte des Danois en 1660 ne subsisterait plus pour leur postérité devenue libre, comme le contrat des Danois en 1660 ne saurait lier leur postérité.

Il en est ainsi des Français. En supposant que le massacre de la Saint-Barthélemi soit le crime de la

la nation, les Français de ce temps-là sont flétris, mais non ceux d'aujourd'hui, qui n'étaient pas nés encore. En vous accordant (ce qui n'est point mon avis) qu'un écrivain philosophe doit quelquefois dissimuler sa pensée par respect pour sa nation, vous conviendrez du moins qu'il doit ce respect seulement à la génération qui existe, et qu'il ne doit que la vérité aux générations qui ne sont plus. Cet esprit de fanatisme et d'intolérance qui a causé nos guerres civiles du seizième siècle s'est beaucoup affaibli parmi nous : mais quand il subsisterait dans toute sa force, quand il serait encore l'esprit général, quand les partisans effrénés du dogme auraient conservé cette influence qu'ils ont perdue, serait-ce en effet respecter la nation que de la tromper? serait-ce lui manquer de respect que de l'éclairer? Quel homme aurait le mieux mérité de ses concitoyens, celui qui dans des écrits timides caresserait leurs préjugés, ou celui qui risquerait de leur déplaire en disant tout haut des vérités énergiques? Un bon citoyen ne doit-il pas traiter sa nation comme un véritable ami traite son ami? N'est-ce pas servir son ami que le désabuser d'une erreur funeste? et ne vaut-il pas mieux servir son ami que de le flatter?

Vous voyez donc bien qu'en retraçant un événement du seizième siècle je n'ai fait que ce que fait un historien; vous voyez bien que j'ai tout au

plus accusé la nation française du seizième siècle, et non pas la nation française actuelle, à qui seule je dois obéissance et respect; vous voyez encore que, si j'avais attaqué les erreurs de la nation française actuelle, bien loin de lui manquer de respect, j'aurais fait le devoir d'un bon citoyen : par conséquent, il est démontré que votre objection est absurde à tous égards. Mais, par surabondance de droit, je vous nie maintenant ce que j'ai pu vous accorder tout-à-l'heure. Le massacre de la Saint-Barthélemi n'est point le crime de la nation ; c'est le crime d'un de vos rois; et il ne faut point confondre vos rois avec la patrie, malgré les maximes d'esclave qu'on vous débite à vos théâtres, dans vos prétendues pièces nationales; c'est le crime de Charles IX, de sa mère, du duc de Guise, du cardinal de Lorraine; c'est le crime de la cour; c'est le crime du gouvernement, comme la révocation de l'édit de Nantes, les massacres des Cévennes; et, pour ne pas faire une énumération trop longue, comme tous les malheurs qui ont affligé durant quatorze siècles cette grande et superbe nation, écrasée de règne en règne, et de ministre en ministre, mais qui est fatiguée de la servitude, et qui sent enfin sa dignité.

On me reproche surtout avec amertume d'avoir fait bénir par le cardinal de Lorraine les armes des catholiques qui vont égorger les protestans. Je

sais que ce cardinal était à Rome à l'instant du massacre de la Saint-Barthélemi; mais il serait absurde d'exiger du poète qui compose une tragédie nationale la scrupuleuse exactitude d'un historien. Dans une tragédie, il suffit de ne faire agir ses personnages que d'une manière conforme à leur caractère connu. Je serais blâmable, par exemple, si j'avais peint le chancelier de l'Hôpital comme un homme intolérant et sanguinaire, ou le cardinal de Lorraine comme un prélat vertueux. On n'ignore pas que ce prêtre ambitieux et superbe, qui avait obtenu des gardes pour l'accompagner, qui avait accumulé sur sa tête tant d'évêchés et tant d'abbayes, maître de l'esprit de Médicis, et par elle de l'esprit de ses enfans, fut le principal auteur des désastres qui ont souillé les règnes de François II et de Charles IX. On n'ignore pas qu'il voulut établir en France le tribunal de l'inquisition. On n'ignore pas qu'il conduisit l'abominable projet de la Saint-Barthélemi; et ce fait fut démontré par les lettres que le cardinal de Pellevé lui adressait à Rome, lettres que les huguenots interceptèrent. Qui n'a pas entendu parler de l'édit des gibets, en 1559? Qui n'a pas entendu parler de cette bulle de 1543, où le pape Clément VII lui accordait pour lui, et pour douze personnes à son choix, l'absolution des plus grands crimes, tels que l'homicide, l'inceste, le sacrilége, deux

fois pour lui, et une fois pour chacune des personnes choisies? Et, s'il faut en croire quelques esprits timides, je n'aurais pas dû représenter le cardinal de Lorraine bénissant les exécuteurs des meurtres qu'il avait conseillés! Ah! tous les amis de la vertu, tous les ennemis du crime, doivent me rendre grace, j'ose le dire, d'avoir mis son fanatisme en action de la manière la plus énergique, et d'avoir livré ce prêtre infâme à l'exécration de la postérité.

Il n'est pas vrai que les événemens désastreux doivent être effacés du souvenir des hommes; cette pensée fausse n'est digne que d'un rhéteur pusillanime : ils doivent y vivre à jamais, au contraire, pour leur en inspirer sans cesse une nouvelle horreur, pour armer le genre humain contre des fléaux dont le germe est toujours subsistant, quoique souvent il soit caché. Les fanatiques assurent qu'il n'y a plus de fanatisme, les tyrans qu'il n'y a plus de tyrannie, et la foule des gens à préjugés ne cesse de crier que les préjugés n'existent plus. Quand tous ces mensonges seraient autant de vérités, les tragédies d'un peuple libre, d'un peuple éclairé, devraient toujours avoir un but moral et politique; et les principes de la morale et de la politique ne sauraient changer. Il faudrait toujours, à ne considérer même que la perfection de l'art, représenter sur la scène ces grands événemens tra-

giques, ces grandes époques de l'histoire, qui intéressent tous les citoyens; et non plus ces intrigues amoureuses, qui n'intéressent que des femmes; non plus ces passions si fades, éternel aliment de cent tragédies, qui se répètent sans cesse, et qui se ressemblent toutes par la mollesse et l'absence d'idées. Poètes tragiques français, lisez, relisez Sophocle et Tacite; connaissez bien le siècle où le sort vous a placés; songez, en observant le peuple nouveau qui vous environne, qu'il est temps d'écrire pour des hommes, et que les enfans ne sont plus.

O Racine, poète sublime et naïf dans Athalie, austère dans Britannicus, partout sensible et touchant, partout correct, élégant, harmonieux, loin de moi l'esprit des barbares qui méconnaissent tes admirables beautés! Certes, malgré tes défauts, qui sont ceux de ton siècle, et que tes grands talens peut-être ont rendus plus contagieux, je vois et je révère en toi le génie le plus parfait qui ait illustré les arts de l'Europe. Mais fallait-il abaisser ce génie au rôle de complaisant de cour? fallait-il ambitionner des succès aux petits appartemens de Versailles, ou dans le couvent de Saint-Cyr? fallait-il enfin perdre tes veilles à composer des tragédies allégoriques, à retracer en vers excellens, mais peu tragiques, et encore moins philosophiques, les amours du jeune Louis XIV et de la fille de

Charles Ier, ou les amours du vieux Louis XIV et de la veuve Scarron? Homme fait pour éclairer la France, qu'importaient à la France Esther et Bérénice? Ah! si au lieu d'écrire cette longue élégie royale, tu avais traité le grand sujet que j'ai tenté; si tu avais employé ton temps et ton éloquence à donner à tes concitoyens d'énergiques leçons de tolérance et de liberté, tu aurais servi ta nation, qui avait alors plus d'éclat que de bonheur, et plus de talens que de lumières. Peut-être le conseil de Louis XIV n'aurait pas été animé du même esprit que le conseil de Charles IX; peut-être l'industrie des Français n'aurait pas enrichi l'étranger de notre ruine; et peut-être le sang des Français n'aurait pas coulé sur les échafauds du Languedoc pour des opinions théologiques.

Afin de créer parmi nous la tragédie nationale, j'ai choisi le sujet le plus tragique de l'histoire moderne. J'ai banni de ma pièce ces confidens froids et parasites qui n'entrent jamais dans l'action, et qui ne semblent admis sur la scène que pour écouter tout ce qu'on veut dire, et pour approuver tout ce qu'on veut faire. Les sept personnages les plus illustres de la France à la fin du seizième siècle servent à nouer et à dénouer mon intrigue importante. Voici comme j'ai conçu leurs caractères.

Catherine de Médicis n'a d'autre passion que de tromper et de commander. Toujours calme, tou-

jours inébranlable dans ses desseins, les moyens lui sont indifférens, pourvu qu'elle réussisse. Artificieuse par caractère et par système, elle sait justifier sa conduite d'après les principes du machiavélisme, principes affreux, qu'elle développe de manière à séduire aisément un esprit faible; principes d'ailleurs presque universellement adoptés dans ces temps où la véritable politique était encore inconnue. Catherine de Médicis gouverne son fils; mais à son tour elle est gouvernée par les Guises.

On doit remarquer dans le duc de Guise et dans le cardinal de Lorraine son oncle un même esprit d'orgueil et d'audace, mais diversement modifié selon la différence de leur âge et de leur état. Le duc de Guise a toute l'énergie d'un jeune ambitieux: on sent qu'il a de la peine à tromper; et, tandis qu'il parle au nom de la France et du bien public, souvent il laisse entrevoir son desir de vengeance et ses vues particulières. Il insulte lui-même Coligni. Le cardinal, au contraire, désigné par Coligni d'une manière outrageante, fait semblant de lui pardonner. Le cardinal, plus mûr et plus politique que son neveu, en alléguant les intérêts du ciel, s'oublie toujours lui-même en apparence. Il est aisé de comprendre que son zèle pour la religion n'est qu'un zèle hypocrite. Il abuse de l'Ecriture-Sainte et des usages les plus respectés de la reli-

gion catholique. Sa conduite est un sacrilége perpétuel.

Charles IX, assiégé, flatté, corrompu sans cesse et par sa mère et par les Guises, flotte dans une irrésolution perpétuelle. Il est très-faible, et par conséquent très-facile à émouvoir. On voit cependant que tous ses penchans sont vicieux. Il est jaloux de son frère le duc d'Anjou; le sang ne l'épouvante pas, le parjure encore moins. Ce n'est pas un roi faiblement vertueux; c'est un méchant sans énergie.

L'amiral a ce caractère sombre et méfiant que forme la longue expérience du malheur. Sa haine contre les Guises est égale à leur haine contre lui; mais son cœur magnanime ne peut soupçonner son roi. Dans les projets qu'il communique à Charles IX, projets qu'il avait en effet conçus, on doit voir un génie actif, étendu, véritablement patriotique, mais que des circonstances malheureuses ont rendu funeste à la France.

Le chancelier de l'Hôpital est éminemment vertueux. Il dit hardiment la vérité. Ami des bons, ennemi des méchans, mais lent à les soupçonner, il voudrait concilier tous les partis. Il tient en quelque sorte la place du chœur des Grecs. Sa vertu, son génie, sa vieillesse, donnent un grand poids à son autorité. Dans ses discours, quelquefois pleins de véhémence, et toujours pleins de sagesse, il

rappelle à ceux qui l'écoutent l'histoire des temps passés. Il a les mœurs d'un vieillard homme d'état et homme de lettres.

La candeur, la confiance et la bonté sont les qualités qui distinguent le jeune roi de Navarre, depuis Henri IV. L'âge de ce prince et la nature du sujet ne me permettaient pas de lui donner dans cette tragédie un rôle très-important; mais il est respecté même par ses ennemis; il est annoncé comme devant être quelque jour un grand homme; et le chancelier de l'Hôpital, en quittant une cour perfide, présage le bonheur des Français s'il parvient à régner sur eux. Enfin le roi de Navarre devance le cri de la nation entière, dans son imprécation contre Charles IX.

Les personnages de cette pièce se nomment mutuellement *sire*, *madame*, ou *monsieur*. Le mot *seigneur*, qui serait absurde dans les tragédies nationales, ne peut-être à sa place que dans les pièces où l'on peint les mœurs espagnoles et italiennes; il est déraisonnable lorsqu'on fait parler les anciens Romains ou les Grecs. Le mot qui répond en grec au mot *seigneur* n'est jamais employé dans Sophocle et dans les autres tragiques d'Athènes. La grande connaissance que Racine avait de la littérature ancienne ne permet de lui faire qu'un reproche, c'est d'avoir cédé trop facilement, en ce point comme en quelques autres, à l'usage établi

sur la scène française. Les hommes tels que lui sont faits pour mener leur siècle, et non pour le suivre. Leurs moindres omissions tirent à conséquence. La multitude, qui ne raisonne pas, se prévaut de leur exemple, quelquefois involontaire; et leur autorité triomphe long-temps de la raison la plus évidente.

Il me reste à faire une réflexion générale et relative aux mœurs publiques. Qu'on s'avise de faire des tragédies en prose; qu'on nous exhorte à laisser là Sophocle et Racine pour imiter les dégoûtantes absurdités du théâtre anglais, et les niaiseries burlesques du théâtre allemand; ces sottises sans conséquence sont plus divertissantes que dangereuses: tout cela passe, et va bientôt du ridicule à l'oubli. L'ennemi constant, le fléau le plus redoutable, je ne dis pas seulement de notre théâtre, mais des arts et des mœurs chez les nations modernes, c'est cet esprit de galanterie, fruit de l'ignorance de nos ancêtres, esprit contraire au vrai but de la société, esprit humiliant pour le sexe qui est convenu d'être trompé, et plus encore pour celui qui trompe. Je n'en chercherai point l'origine, je n'en suivrai point les progrès; cette question intéressante, et que je pourrai traiter ailleurs me menerait ici beaucoup trop loin. Qu'il me suffise d'établir, de manière à n'être point désavoué par les gens capables de réflexions, qu'il me suffise de faire sentir que cet esprit déraisonnable a ralenti singulièrement la

marche des nations modernes dans les arts et dans la morale : il a pour ainsi dire mutilé nos passions. Mais les vertus et les talens viennent des passions; mais les seules passions font concevoir et exécuter de grandes choses.

Si toute l'Europe est dominée de cette chimère puérile, la nation française en est plus atteinte que toute autre, non par un caractère particulier, mais par une foule de circonstances qu'il serait trop long d'expliquer ici. Entrez dans l'attelier de nos peintres, de nos sculpteurs, courrez à nos théâtres, ouvrez nos poètes, nos orateurs, nos historiens même, parcourez nos livres de morale, et jusqu'à nos livres de physique, vous trouverez partout des traces de cet incurable préjugé. Et qu'on ne dise pas que c'est une suite nécessaire de la civilisation; la galanterie diminue, au contraire, à mesure que les peuples sont plus civilisés. Je prends à témoin l'expérience. Je ne parlerai point ici des Romains et des Grecs, qui n'ont jamais connu ces mœurs ridicules. Je veux m'en tenir aux modernes. Comparez le dix-huitième siècle au temps de la chevalerie.

Femmes, sexe timide et sensible, fait pour être la consolation d'un sexe qui fait votre appui, ne craignez point cette austère et tragique peinture des forfaits politiques. Le théâtre est d'une influence incalculable sur les mœurs générales. Il

faut en faire une école de vertu et de liberté. Les hommes n'y recevront plus de ces molles impressions qui les dénaturent. Ils deviendront meilleurs et plus dignes de votre amour : ils redeviendront des hommes. Les mœurs des villes ne se modèleront plus sur les mœurs dépravées de la cour. On ne verra plus en France hommes et femmes sans pudeur et même sans passions, troquer de sexe, pour ainsi dire, et se déshonorer mutuellement par cet échange monstrueux.

Pères de famille, laissez fréquenter à vos enfans ces spectacles sévères. Avec le respect des lois et de la morale, ils y puiseront le goût de notre histoire, étrangement négligé dans les colléges. Et vous enfans, nation future, espérance de la patrie et d'un siècle qui n'est pas encore, vous ne serez point les hommes des anciens préjugés et de l'ancien esclavage ; vous serez les hommes de la liberté nouvelle. C'est à vous surtout que mes écrits conviennent. Je sais qu'un philosophe, un poète, un écrivain, ne doit attendre de justice complète que lorsqu'il n'en peut plus jouir, et qu'il est enseveli dans la poussière du tombeau. Mais ceux qui commencent la vie sont peu jaloux de ceux qui approchent du terme; et si j'existe encore dans trente années, au milieu des clameurs calomnieuses qui m'auront assailli dès ma jeunesse, vos suffrages consoleront sans doute la vieillesse du poète national.

Il est nécessaire qu'un auteur tragique se roidisse contre le torrent des modes fugitives. La tragédie doit peindre les passions humaines, dans leur plus grande énergie. La différence des époques et des contrées exige quelques légères différences dans les formes; mais le fond doit être le même. L'esprit change; le cœur humain ne saurait changer. Cependant, s'il faut peindre la nature, où la trouver autour de nous? elle est si fardée, si voilée, si chargée de vêtemens étrangers, qu'elle n'est plus reconnaissable. Jetons au loin ces prétendus ornemens qui la couvrent et la déguisent, nous retrouverons la pureté des formes antiques. Les Grecs l'ont représentée nue dans leurs poëmes comme dans leurs statues. Les mœurs, les institutions, les lois, les usages, tout les conduisait à la vérité; tout nous pousse en sens contraire. Ils ne connaissaient pas les préjugés gothiques, et l'hydre des conventions qui nous assiége. Suivons le conseil d'Horace; lisons-les jour et nuit. Il ne s'agit plus de les traduire; remplissons-nous de leur esprit, et créons comme eux.

Des hommes qui n'ont rien à dire s'écrient sans cesse qu'on a tout dit. Ces mots n'ont point de sens, et jamais on ne peut tout dire. L'art suivra le destin de son modèle; il s'épuisera quand la nature deviendra stérile. Mais la nature, qui n'entre pas dans les passions des petits critiques, produira tou-

jours des objets variés entre eux, malgré leur ressemblance apparente, et toujours des hommes supérieurs, en très-petit nombre, il est vrai, qui sauront apercevoir et peindre cette extrême variété. Le zèle des prophètes de malheur, prêts dans tous les temps à désespérer de leur siècle, est dicté par la vanité jointe à l'impuissance, et nullement par la saine raison. Le génie même ne peut deviner les bornes du génie. Je vais plus loin; l'individu doué de cette faculté précieuse qu'on nomme génie ne peut deviner ses propres forces. Il ne saurait prévoir à quel degré des circonstances, quelquefois prochaines, pourront exalter son ame.

Je sais qu'on imprime encore, à la fin du dix-huitième siècle, que la philosophie est une invention pernicieuse, et que tout sera bouleversé, si elle vient à triompher dans l'esprit des hommes: c'est dire en d'autres paroles que tout sera bouleversé quand les hommes auront du bon sens. Si c'est une vérité, il faut convenir du moins qu'elle n'est pas évidente. On peut d'ailleurs prédire aux ennemis de la philosophie que tous leurs efforts seront inutiles. Permis à eux de retourner de la lumière aux ténèbres; mais qu'ils ne se flattent pas d'y ramener l'Europe. Elle s'avance à grands pas des ténèbres à la lumière. C'est la marche nécessaire de l'esprit humain, qui ne peut rétrograder depuis l'invention de l'imprimerie.

Puissé-je dans mes ouvrages, et surtout dans mes tragédies politiques et nationales, ne pas rester inutile au progrès de cette philosophie bienfaisante et courageuse! Puisse l'étude et l'expérience mûrir mon faible talent! Puissé-je élever un jour quelques monumens qui ne déshonorent point la langue française, et qui ne soient pas tout-à-fait indignes d'une nation éclairée depuis près de deux siècles par le génie des grands écrivains!

22 août 1788.

PERSONNAGES.

CHARLES IX, roi de France.
CATHERINE DE MÉDICIS, mère de Charles IX.
HENRI DE BOURBON, roi de Navarre.
Le cardinal DE LORRAINE.
Le duc DE GUISE.
L'amiral DE COLIGNI.
Le chancelier DE L'HOPITAL.
Membres du conseil.
Protestans de la suite de Coligni.
Courtisans.
Pages.
Gardes.

La scène est dans Paris, au château du Louvre.

CHARLES IX,

OU

LA SAINT-BARTHÉLEMI,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLIGNI, HENRI.

COLIGNI.

Oui, j'ai quitté pour vous les bords de la Charente,
Ainsi le desira votre mère expirante;
Ses desirs sont mes lois; ses ordres sont suivis :
Par zèle et par devoir je m'attache à son fils.
Parmi les courtisans je viens sans confiance;
De leur génie affreux j'ai trop l'expérience;

Je crains que l'avenir ne ressemble au passé :
Par un assassinat la paix a commencé.
N'importe : Coligni, défiant, mais sincère,
Va signer aujourd'hui cette paix nécessaire :
J'oublirai mes périls pour vos félicités.
Mais vous, qui, sur ces bords si long-temps attristés,
Ramenez les plaisirs et la douce allégresse,
Vous, mon héros.... mon fils, dont l'heureuse jeunesse
N'a point acquis le droit de craindre les humains,
Lorsqu'un hymen brillant sourit à vos destins,
Lorsque vous paraissez, dans la pompe des fêtes,
Un astre bienfaisant qui calme les tempêtes,
Quel chagrin, de vos jeux interrompant le cours,
Vient obscursir l'éclat répandu sur vos jours?

HENRI.

Il est de ces instans où l'ame anéantie,
D'un sinistre avenir paraît être avertie;
Et souvent en effet ces secrètes terreurs,
Des désastres prochains sont les avant-coureurs.
Je goûte des plaisirs empoisonnés d'alarmes;
Au milieu de ces jeux dont vous vantez les charmes,
Dans l'épaisseur des nuits, aux momens du repos,
Dans le lit nuptial, je me peins des complots,
Le poison terminant les jours de votre frère,
Et peut-être au tombeau précipitant ma mère;
Des crimes, des malheurs, et les champs odieux
Où Condé, ce grand homme, expira sous nos yeux,
D'un carnage éternel nos régions fumantes,
Et des princes lorrains les intrigues sanglantes;
Vos amis et les miens, victimes des traités,

Au milieu de la paix proscrits, persécutés,
Dans les murs de Vassy massacrés sans défense,
Accusant leur trépas inutile à la France.
Le dirai-je? un prodige augmente mon effroi :
Hier nous commencions, d'Alençon, Guise, et moi,
Ces jeux qui sembleraient réservés à l'enfance,
Où, toujours agité par l'avide espérance,
Un oisif courtisan, consumant son loisir,
Perd ses biens et le temps, sans trouver le plaisir,
Trois fois j'ai repoussé le trouble qui me presse :
Apprenez, dussiez-vous condamner ma faiblesse,
Ce que j'ai vu, sans doute, ou ce que j'ai cru voir,
Ce que moi-même enfin je ne puis concevoir,
Ce qui s'offre sans cesse à mon ame éperdue;
Trois fois les dés sanglans ont effrayé ma vue.

COLIGNI.

Sire, l'aspect d'un Guise a fasciné vos yeux :
Les Guises ont toujours ensanglanté ces lieux;
Et, sans vous alarmer d'un sang imaginaire,
Maurevel a commis un crime mercenaire :
A des piéges mortels ils ont déjà recours,
Au sein du Louvre même ils achètent mes jours.
Ils règnent. Vous savez si je dois les connaître.
Croyez-moi cependant; Bourbon ne doit pas être
Un de ces rois sujets des superstitions,
Enfans qui du sommeil gardent les passions,
Et qui, sur les projets qu'un songe leur inspire,
Risquent, à leur réveil, le destin d'un empire.
D'ailleurs, auprès du roi vos amis et les miens
Ont, même avant ce jour, trouvé quelques soutiens :

Du prudent l'Hôpital souvent la voix propice
Fit au sein des combats respecter la justice;
De l'orgueilleux Lorraine il est vrai que le choix
L'a proclamé jadis ministre de nos lois:
Ce choix fut commandé par l'estime publique:
Mais des Guises bientôt lorsque la politique
Souillait de sang français un glaive ambitieux,
L'Hôpital opposait aux cris séditieux
Des desseins toujours purs, des conseils toujours sages;
Et ce reste imposant des vertus des vieux âges
S'élevait, au milieu des courtisans surpris,
Comme un grand monument planant sur des débris.
Si Médicis, fidèle aux mœurs de ses ancêtres,
Rassemble auprès du roi des flatteurs et des prêtres,
Si d'une cour perfide il est environné,
Si de nos ennemis le souffle empoisonné
Voulut dès le berceau corrompre son enfance,
Je crois, j'aime à penser que, pour notre défense,
Son cœur mieux averti lui parlera toujours.
Du moins quand Maurevel attenta sur mes jours,
Charles vint s'affliger sous mon toit solitaire;
Ainsi, que vous, mon fils, il me nomma son père;
Sa pitié consolante adoucit mes douleurs,
Et mes cheveux blanchis sont mouillés de ses pleurs.
Peut-être je n'ai point fléchi ma destinée.
L'ame de Coligni n'en est pas étonnée;
Mon courage est à moi; le reste est au hasard.
Je ne puis opposer à la fraude, au poignard,
Qu'un cœur inébranlable et quelque renommée:
Ce Louvre me verra tel que m'a vu l'armée,
Bravant les assassins jusqu'à mon dernier jour,

Et servant la patrie en méprisant la cour.

HENRI.

Que les lieux où jadis s'écoulait mon enfance
Avec un tel séjour ont peu de ressemblance,
Et combien je rends grâce aux généreux humains
Qui des mâles vertus m'ont ouvert les chemins!
Je ne ressemblais point à ces princes vulgaires,
Confiés en naissant à des mains mercenaires,
Enivrés de respects, d'hommages séducteurs,
Livrés aux courtisans, condamnés aux flatteurs,
A l'art des souverains façonnés par des prêtres,
Et sans cesse bercés du nom de leurs ancêtres.
Au lieu de serviteurs à mes ordres soumis,
Je voyais près de moi des égaux, des amis:
Au travail, au courage, à la franchise altière,
On exerçait alors notre élite guerrière:
Là, bravant du midi les brûlantes ardeurs,
Ou des hivers glacés supportant les rigueurs,
Là gravissant les monts, et les rochers arides,
Nous formions notre enfance à des jeux intrépides.
De vous et de Condé suivant bientôt les pas,
Je remplaçai mon père au milieu des combats.
Enfin je suis entré dans une autre carrière.
A mes yeux tout à-coup quelle image étrangère!
Des guerriers sans pudeur, de mollesse énervés,
Perdus par un vain luxe, avec art dépravés;
Des femmes gouvernant des princes trop faciles;
Aux passions d'un roi des courtisans dociles,
Que le seul intérêt fait agir et parler,
Sachant tout contrefaire et tout dissimuler.

En voyant leurs plaisirs, et leur fausse allégresse,
Et leurs vices polis, voilés avec adresse,
J'ai regretté cent fois nos grossières vertus,
Nos monts et nos rochers de frimas revêtus,
Les pénibles travaux, le tumulte des armes,
Et mes premiers succès, pour moi si pleins de charmes,
Et ces camps généreux où parmi des guerriers
Votre élève croissait à l'ombre des lauriers.

SCÈNE II.

COLIGNI, HENRI, L'HOPITAL.

L'HÔPITAL.

Sire, et vous, Coligni, c'est Charles qui m'envoie.
Ouvrez tous deux vos cœurs à la publique joie:
Lorraine à l'instant même arrive en ce palais,
Et selon vos desirs il a réglé la paix.
Tout le peuple à grands cris bénit cette journée:
C'est peu que d'un saint nœud la pompe fortunée,
Faisant cesser la haine entre deux jeunes rois,
Mêle au sang des Bourbons le sang de nos Valois;
Cette douce union doit être cimentée
Par les liens communs d'une paix respectée.
On respire; un jour pur se lève enfin sur nous;
Le bonheur des Français sera signé par vous;
Les arts consolateurs vont embellir nos villes;
Ils feront oublier ces discordes civiles
Où le fer, sans pudeur brisant tous les liens,

Verse des deux côtés le sang des citoyens.
A remplir cet espoir le jeune roi s'empresse :
Sa mère en a versé des larmes d'allégresse ;
Tous deux avec la cour vont se rendre en ces lieux :
Pour moi, dont cette cour a fatigué les yeux,
Moi, témoin trop tardif de quelques jours prospères,
Si proche du cercueil où m'attendent mes pères,
J'aurai vu le bonheur de la France et de vous,
Et mes derniers soupirs m'en paraîtront plus doux.

COLIGNI.

O vertueux vieillard dont la gloire est chérie,
Vivez long-temps pour nous ; vivez pour la patrie ;
Soyez toujours l'oracle et l'appui des Français :
C'est à vous, l'Hôpital, que nous devons la paix ;
Sans vous nous périssions ; votre prudence active
Aux maux des deux partis fut sans cesse attentive.
Hélas! bien loin de vous, dans les jours du malheur,
Votre nom prononcé calmait notre douleur :
Votre image aux soldats était toujours présente ;
Lorsqu'on leur annonçait une loi bienfaisante,
Ils disaient : L'Hôpital a dicté cette loi ;
Mais quand ils apprenaient par le public effroi
Quelque édit révoltant, quelque grande injustice,
Ils disaient : L'Hôpital n'en est point le complice.

SCÈNE III.

CHARLES, CATHERINE, HENRI, COLIGNI, L'HOPITAL, LORRAINE, GUISE; PROTESTANS DE LA SUITE DE COLIGNI, COURTISANS, PAGES, GARDES.

CATHERINE, bas à Lorraine.

Flattons nos ennemis; ne nous trahissons pas :
Ce jour verra la paix, cette nuit leur trépas.

CHARLES.

Vous tous qui m'écoutez, soutiens de mon empire,
Dont le cœur généreux pour la France respire,
Un grand événemement doit signaler ce jour,
L'olive dans la main, la paix est de retour.
Fixons-la désormais par un traité durable.
Je signe le premier cet acte vénérable
Qui par tous les partis fut long-temps desiré :
Gage de nos sermens, qu'il soit toujours sacré;
A nos champs dévastés qu'il rende l'abondance;
Et qu'entre les enfans son heureuse influence
Fasse renaître encore, en ce jour précieux,
L'amitié qui jadis unissait leurs aïeux.

L'HÔPITAL.

Sire, d'un vieux Français laissez couler les larmes.
Hélas! quand vos édits répandaient tant d'alarmes,
Contraint de les signer, j'ai maudit mon emploi :

Il m'est cher aujourd'hui; je signe, après mon roi,
Une paix que mes vœux sollicitaient sans cesse.
Heureux de voir ce jour, je bénis ma vieillesse.
Après dix ans de guerre, ô France, ô mon pays,
J'ai vu finir tes maux; mes destins sont remplis.

CATHERINE.

En signant cette paix j'achève mon ouvrage.
Bourbon, jeune héros dont le noble courage
Presque dès le berceau promit de grands destins,
Avec soin j'écoutai ces présages certains;
Mon cœur vous désigna pour l'époux de ma fille.
Et vous, digne héritier d'une illustre famille,
Vous qui, des Châtillons, surpassant les exploits,
Défendîtes long-temps le trône des Valois,
Soyez encor l'appui, non l'effroi de vos maîtres.
Le rang, les dignités, les biens de vos ancêtres,
Tout vous est aujourd'hui rendu par ce traité :
Rendez-nous votre cœur, votre bras indompté.
L'étranger, nourrissant nos guerres intestines,
A grossi son pouvoir fondé sur nos ruines :
Que ses lâches complots soient promptement punis,
Et que Philippe tremble en nous voyant unis.

LORRAINE.

Je signe avec transport. Coligni, daignez lire
Cet important traité qui doit sauver l'empire.
Les articles d'avance étaient réglés par vous :
J'ai respecté vos vœux, je les ai suivis tous.
Nos débats éternels affligeaient le ministre;
Ils offraient au prélat un aspect plus sinistre;

D'un scandale trop long mes yeux étaient lassés.
Que Dieu cesse de voir ses enfans dispersés
Perpétuer entre eux le crime de la guerre ;
Que leur douce union console enfin la terre :
Français, chrétiens, pour nous la paix est un devoir.

GUISE.

La paix! à ce nom seul tout se livre à l'espoir.
Je n'examine point si mon cœur la desire;
Elle est le vœu du roi, c'est à moi d'y souscrire.
Marguerite, en passant sous les lois d'un époux,
Aurait pu m'inspirer des sentimens jaloux;
Seul peut-être aujourd'hui j'aurais droit de me plaindre :
Mais c'est la paix; je signe, et, sachant me contraindre,
Pour l'intérêt public laissant mes intérêts,
Oubliant, dévorant mes déplaisirs secrets,
C'est au bien de l'état que je me sacrifie.

HENRI.

J'obéis au desir d'une mère chérie.
Son fils, la paix prochaine, et des nœuds éclatans,
Adoucissaient l'horreur de ses derniers instans.
Ma main n'a pu fermer ses mourantes paupières.
C'est au feu pâlissant des torches funéraires
Que j'ai de mon hymen allumé le flambeau,
Et l'autel m'attendait auprès de son tombeau.
Mais Coligni me reste; et du moins elle laisse
Un guide à ma vaillance, un père à ma jeunesse.
Coligni m'a comblé de ses soins assidus ;
Avec ses intérêts les miens sont confondus.
De son cœur généreux si l'attente est remplie,

Je signe aveuglément, et sans peine j'oublie
Ces jours, ces temps affreux, où nos calamités
Croissaient à chaque instant, même par des traités.

COLIGNI.

Laissons ces souvenirs; Coligni les déteste.
Ombres des Châtillons, c'est vous que j'en atteste,
Héros dont la franchise égalait la valeur,
Et qui m'avez frayé les routes de l'honneur;
Vrais chevaliers français, mes aïeux, mes modèles,
Dont les lèvres du cœur interprètes fidèles,
Ont fait au sein des cours parler la vérité;
Vous, grands dans le bonheur, grands dans l'adversité :
C'est par vous, devant vous, que je jure à la France
De remplir de mon roi la sublime espérance.
Dans nos derniers combats plus d'un laurier cueilli
Avait long-temps orné mon front énorgueilli :
J'en rougis maintenant. Vous voyez cette épée;
Sire, le sang français l'a trop souvent trempée :
Que ce sang précieux s'efface avec mes pleurs.
J'ai bravé vos édits, mes dangers, mes malheurs :
En vain sur tout l'état votre trône s'élève;
Nul pouvoir de mes mains n'eût arraché ce glaive;
Il tombe : Coligni, vaincu par vos bienfaits,
Le dépose à vos pieds, et signe enfin la paix.

CHARLES.

Acceptez cette épée : à l'étranger fatale,
Elle a de mon aïeul armé la main royale;
Les soutiens de l'Autriche ont éprouvé ses coups;
Pure de sang français, elle est digne de vous :

Aux mains de Coligni qu'elle reste invincible :
Mon aïeul la portait dans ce combat terrible
Qui sous le long effort de nos preux chevaliers
Des monts helvétiens vit tomber les guerriers.
Quittons ces lieux, madame, et préparons des fêtes,
Non telles qu'on en voit au moment des conquêtes,
Dans ces malheurs brillans qu'on nomme des succès,
Non ces jeux sans plaisir, ennemis de la paix,
Que célèbre l'orgueil, et non pas l'allégresse,
Mais des jeux embellis par la publique ivresse;
Et d'un peuple enchanté que l'innocente voix
Calme le noir souci qui veille au cœur des rois!

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, CATHERINE.

CATHERINE.

Mon fils, ce coup d'état nous est trop nécessaire.

CHARLES.

Mais le jour de la paix!

CATHERINE.

La croyez-vous sincère?

CHARLES.

Immoler tout un peuple!

CATHERINE.

Il s'agit de régner.

CHARLES.

Cet effroyable coup peut du moins s'éloigner.

CATHERINE.

Frappons cette nuit même.

CHARLES.

Ah! ma pitié l'emporte.

CATHERINE.

Vous aviez consenti.

CHARLES.

Je le sais, mais n'importe.
Ce n'était point, madame, à l'instant de frapper;
Je m'essayais moi-même, et j'osais me tromper;
Je m'abusais, vous dis-je : il n'est plus temps de feindre.
Je me croyais plus fort. Mais qu'avons-nous à craindre?
Ne précipitons rien : je veux que les esprits,
Égarés tant de fois, soient toujours plus aigris,
Que la paix soit encore, ou vaine ou peu durable,
Que des chefs protestans l'ambition coupable
De la France à mes yeux prétende disposer :
Mais n'avons-nous enfin rien à leur opposer?
Si dans le fond du cœur ils sont encor rebelles,
Ceux qui m'ont défendu, ceux qui me sont fidèles,
Mes amis...

CATHERINE.

Il faut bien vous éclairer, mon fils :
Vous ignorez encor qu'un roi n'a point d'amis.
Je vous donne, il est vrai, des lumières fatales :
Mais de vingt nations parcourez les annales;
Vous trouverez partout d'infidèles sujets,
Rampant et frémissant sous le joug des bienfaits,
Ardens à trafiquer de la honte et du crime,

Prêts à vendre l'état et leur roi légitime,
A changer de devoir sitôt qu'un autre roi
Marchande imprudemment ce qu'on nomme leur foi.
L'intérêt fait lui seul les amis et les traîtres.
Prenez du moins, prenez leçon de vos ancêtres.
Sans remonter bien loin, le roi François premier
Fut un généreux prince, un noble chevalier,
Il enrichit Bourbon et le combla de gloire.
Bourbon devait sans doute en garder la mémoire :
Mais ce chef renommé, funeste à l'empereur,
Et qui dans ses cités répandait la terreur,
Flétrissant tout-à-coup le nom de connétable,
Devint pour l'empereur un appui redoutable,
Et contre les Français guidant leurs ennemis,
Eut l'exécrable honneur de vaincre son pays.
Ils se ressemblent tous : connaissez leur faiblesse,
Et sachez les dompter à force de souplesse.
Tous ceux qui maintenant ont soin de vous venger,
Ceux-là même oseront un jour vous outrager.
Surtout, vous êtes jeune et sans expérience,
Craignez des protestans traités, paix, alliance.
Ils ne vous aiment pas, vous devez y compter :
Ils respirent, le mal ne peut plus s'augmenter :
Vous régnez.

CHARLES.

J'aurais dû, si le mal est extrême,
Commander mon armée et les punir moi-même.
Deux fois le duc d'Anjou, confondant leurs desseins,
Dans un sang criminel a pu tremper ses mains.
A tous les jeux obscurs d'une oisive mollesse

Vous avez cependant condamné ma jeunesse.
Vous n'aimez que mon frère, et je passe mes jours
A l'entendre louer, à l'admirer toujours.
Il règne, et c'est lui seul que tout mon peuple adore;
Dans les dangers publics c'est lui seul qu'on implore;
Il ne me reste plus qu'à recevoir ses lois.
Français comme mon frère, et du sang des Valois,
A leur gloire immortelle il me fallait atteindre :
Mais l'avez-vous permis?

CATHERINE.

Et vous osez vous plaindre!
J'aurais pu pardonner des sentimens jaloux
Au jeune infortuné qui régnait avant vous.
Hélas! ce prince aveugle, à lui-même contraire,
Repoussait les conseils et le cœur de sa mère.
Vous ne me voyez pas vous confondre avec lui.
Que dans les champs guerriers d'Anjou soit votre appui;
Un tel honneur convient à la seconde place.
Je sais que votre cœur plein d'une noble audace,
A pour les grands exploits un penchant glorieux;
Je sais que trop souvent on a vu vos aïeux,
Entourés au combat de sang et de poussière,
Dans leur propre péril jeter la France entière :
Pour moi, je les condamne, et le chef de l'état
Ne doit pas affecter les vertus d'un soldat.
Il est d'autres honneurs, il est une autre gloire,
Et l'art de gouverner vaut mieux qu'une victoire.
Nièce du grand Léon, fille des Médicis,
Dans ce chemin glissant je puis guider mon fils :

L'esprit qui les forma fut aussi mon partage;
Et j'ai su, les Français m'en rendront témoignage,
Punir ou caresser, suivant nos intérêts,
L'orgueil séditieux de vos premicrs sujets,
Feindre de voir en eux tout l'appui de la France,
Des honneurs les plus grands enfler leur espérance,
Renverser tout-à-coup cette gloire d'un jour,
Les flatter, les gagner, les tromper tour à tour,
Et contre eux tous enfin, m'armant de leur faiblesse,
Régner par la discorde et diviser sans cesse.
Quand, durant votre cnfance, on vit les protestans
S'unir contre la cour aux princes mécontens,
De Guise et de son frère élevant la puissance,
Je voulus arrêter le mal en sa naissance;
Mais devenus tous deux trop grands par mes bienfaits,
Ils régnaient dans ce Louvre, et je conclus la paix.
Je me fis des amis dans le parti contraire.
L'ambitieux Condé, s'éloignant de son frère,
Bon sujet un moment, mais afin d'être roi,
Crut m'acheter lui-même, et se vendit à moi.
Avec Montmorenci je vis enfin s'éteindre
Le nom des triumvirs qui n'était plus à craindre.
Ce vieux soldat, toujours contre moi déclaré,
Rejoignit dans la tombe et Guise et Saint-André.
Il existait encor des ligues insolentes:
Contraints de recourir à des trèves sanglantes,
Nous avons trop connu les différens partis;
Long-temps de leur pouvoir ils nous ont avertis,
Mon fils, et si bientôt vous n'agissez, peut-être
Ce Coligni bientôt deviendra notre maître.

CHARLES.

Qui? lui!

CATHERINE.

J'ai dit le mot: c'est à vous de penser
Si vous avez encor le temps de balancer.
Devant vous à l'instant ne viens-je pas d'entendre
Ses discours, ses conseils, ce qu'il ose prétendre?
Et n'avez-vous pas vu que son esprit jaloux
Veut m'écarter moi-même et dominer sur vous?
Le nom de la patrie est toujours dans sa bouche;
Mais de ses vains discours l'austérité farouche,
Trompant quelques esprits, ne peut m'en imposer:
Ses avis sont d'un maître; et j'ai dû supposer,
D'après tous ces combats où sans cesse il aspire,
Qu'il veut accoutumer le peuple à son empire.

CHARLES.

Je l'ai souvent pensé, je le sens, je le croi.

SCÈNE II.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE.

CATHERINE.

Ministre des autels, venez vous joindre à moi.
Vous savez que le jour où la paix fut conclue,
La mort des protestans fut aussi résolue:
Et ce coup nécessaire au salut de l'état,
Punissant des mutins l'éternel attentat,
Des rives de la Seine aux bords de la Durance

Devait purifier les cités de la France.
Notre espoir est trahi, nos vœux sont superflus :
Mon fils craint de régner, il veut et n'ose plus.
Ramenez, s'il se peut, sa jeunesse imprudente.

LORRAINE.

Quoi! sire, est-il bien vrai? quoi! votre ame flottante
Refuse d'obéir au vœux de l'Éternel!

CHARLES.

Si telle est en effet la volonté du ciel,
Celui de qui je tiens mon rang et ma puissance
Me trouvera toujours prêt à l'obéissance.
Cependant je ne puis concevoir aisément
Comment le roi des rois, le Dieu juste et clément,
Devenant tout à coup sanguinaire et perfide,
Peut ainsi commander la fraude et l'homicide;
Comment il peut vouloir qu'à l'ombre de la paix
Un roi verse à longs flots le sang de ses sujets.
Pontife du Très-Haut, c'est à vous de m'instruire.

LORRAINE.

Écoutez donc son ordre, et laissez-vous conduire.

CHARLES.

J'attends avec respect cet ordre redouté.

LORRAINE.

Le Dieu que nous servons est un Dieu de bonté;
Mais dans les livres saints s'il prêche l'indulgence,
Il commande souvent la guerre et la vengeance.
Sur le mont Sinaï, l'avez-vous oublié?

Étouffant les clameurs d'une indigne pitié,
Les enfans de Lévi, ministres sanguinaires,
Pour plaire au Dieu jaloux ont immolé leurs frères;
Et la faveur du ciel, appaisé désormais,
Sur les fils de leurs fils descendit à jamais.
S'il a tonné, ce Dieu, par la voix de Moïse,
Il emprunte aujourd'hui la voix de son église.
Pensez-vous qu'un monarque ait droit d'examiner
Ce que veut l'Éternel, ce qu'il peut ordonner?
Mais vous, roi très-chrétien, vous de qui la jeunesse
Semble avoir obtenu le don de la sagesse,
Vous de tant de saints rois noble postérité,
De leur zèle héroïque avez-vous hérité?
Fils aîné de l'église, en vous l'église espère :
Éveillez-vous, frappez : et vengez votre mère.
Frappez, n'attendez pas que son sein déchiré
Accuse votre nom vainement imploré.
Craignez, jeune imprudent, de recevoir des maîtres;
Tremblez que, vous ôtant le rang de vos ancêtres,
Dieu ne vous fasse encor répondre de nos pleurs,
Et des maux de l'église et de tous vos malheurs.

CHARLES.

Arrêtez, loin de moi cet avenir horrible!
Arrêtez. De mon Dieu j'entends la voix terrible;
Il m'échauffe, il me presse, il accable mes sens :
Eh bien! j'obéirai, c'en est fait, j'y consens;
Je répandrai le sang de ce peuple perfide :
Après tout, ce n'est pas le sang qui m'intimide :
Je voudrais me venger; mais ce grand coup porté,
Ma couronne et mes jours seront-ils en sûreté?

CATHERINE.

Ils y seront alors.

CHARLES.

Vous avez ma promesse :
Mais, je dois l'avouer, soit prudence ou faiblesse,
J'aurais voulu choisir un parti moins affreux.
De mes prédécesseurs les ordres rigoureux
Ont souvent, je le sais, sous des peines mortelles
Interdit aux Français ces croyances nouvelles.
Je comptais rétablir les antiques édits;
Je voulais au conseil en proposer l'avis.

LORRAINE.

Il faut les rétablir, mais après la vengeance.
Des esprits toutefois gagnons la confiance;
Proposez votre avis. Vous allez effrayer
La moitié du conseil, surtout le chancelier.
Mais tout dissimuler serait une imprudence;
On peut se méfier d'un excès de clémence.
Proposez votre avis. Un si vaste projet
Veut de l'art, veut des soins, veut un profond secret.
Que l'amiral trompé...

CHARLES.

Je le jure, et sans peine.
Je pourrai le tromper; je le sens à ma haine.
Il doit, vous le savez, me parler en ces lieux.

CATHERINE.

Oui, de projets, dit-il, importans, glorieux.

LORRAINE.

Quels que soient ces projets il faut vous y soumettre.

CATHERINE.

Ne voulant rien tenir, vous devez tout promettre.

LORRAINE.

Enivrez-le d'espoir; qu'il ne puisse un instant
Ou voir ou deviner le piége qui l'attend.

CATHERINE.

Il vient. Retirons-nous.

SCÈNE III.

CHARLES, COLIGNI.

CHARLES.

Assez long-temps peut-être
Vous avez, Coligni, méconnu votre maître.
Vous recouvrez enfin, dans ce jour de pardon,
Le crédit, les honneurs dûs à votre maison;
D'un frère fugitif je vous rends l'héritage,
Et toujours mes bienfaits seront votre partage.
Approchez-vous, mon père.

COLIGNI.

O mon maître! ô mon roi!

CHARLES.

D'écouter vos conseils je me fais une loi.

Oui ; mon cœur les attend avec impatience.

COLIGNI.

Si j'ai repris mes droits à votre confiance ;
Si ce glaive royal est remis à mon bras,
Je veux le mériter par de justes combats ;
J'augmenterai sa gloire en vengeant nos misères :
Philippe et ses sujets sont nos vrais adversaires :
De l'Univers entier Philippe détesté,
Vit heureux et paisible, et presque respecté.
Je ne chercherai point à vous compter ses crimes ;
Jusque dans sa famille il a pris des victimes ;
Carlos, avant le temps, au tombeau descendu,
Jette un cri douloureux qui n'est pas entendu.
Le sang de votre sœur réclame la vengeance.
Maintenant savez-vous quelle est son espérance ?
Déjà dans sa pensée il combat les Français.
Sur nos divisions il bâtit ses succès :
Le cruel dissimule ; il observe, il épie
S'il pourra dans nos champs porter le glaive impie ;
Si les jours sont venus où de perfides mains
Oseront jusqu'à vous lui frayer des chemins.
Quelques momens encor... et nous pourrions l'attendre ;
A guider vos soldats si j'ose encor prétendre,
Oui, j'y prétends, surtout afin de le punir ;
Dans ses affreux desseins je cours le prévenir.
Mais il faut travailler au bien de la patrie.
Sire, n'employez pas, c'est moi qui vous en prie,
Retz, et Guise, et Tavane, et tous ces courtisans
Des malheurs de la France odieux artisans :
Recherchez un guerrier... faut-il que je le nomme ?

Qui porte dans ses yeux le vœu d'être un grand homme.
Aux champs de la Belgique envoyez des soldats ;
Henri sera leur chef, et d'autres sur mes pas,
S'avançant aussitôt le long des Pyrénées,
Prendront du Biscayen les villes consternées.
Là jusques à l'hiver je bornerai mes coups ;
Je veux m'y retrancher : et, si l'on vient à nous,
Ensevelir aux champs d'une autre Cérisolles
Ces restes si vantés des bandes espagnoles ;
Puis au sein de Madrid, cherchant un furieux,
Venger de votre aïeul les fers injurieux,
Le trépas de Carlos, Isabelle immolée,
Et par un oppresseur l'Espagne dépeuplée.

CHARLES.

Cette guerre est utile, et je n'en puis douter,
Mais avant d'entreprendre il faut se consulter.
Les armes des Français pourront-elles suffire
A combattre l'Espagne et le chef de l'Empire ?
Ou bien de mes États ce dangereux voisin
Va-t-il contre Philippe épouser mon destin ?
Pensez-vous qu'il oublie, en faveur de la France,
Et leurs communs aïeux et leur double alliance ?

COLIGNI.

Philippe, croyez-moi, loin d'avoir son appui,
Malgré tant de liens, est étranger pour lui.
On sait depuis long-temps leur mésintelligence ;
Et nous devons sans doute en fixer la naissance,
Aux temps où Charles-Quint, lassé de sa grandeur,
Nommant son fils monarque et son frère empereur,

Aux mains de ses neveux fit tomber en partage
La plus noble moitié de son vaste héritage.
Plaignez, plaignez Philippe, il n'a que des soldats;
L'amour de ses sujets ne le défendra pas;
Le Vatican sera son unique réfuge..
Voulez-vous prendre aussi le Vatican pour juge?
Ah! si Rome oubliait qu'un roi de votre nom
Réduisit Alexandre à demander pardon,
Quand le Tibre et le Pô, fiers de notre vaillance,
Coulaient avec orgueil sous les lois de la France,
Il ne vous faudrait pas, imitant vos aïeux,
Perdre chez les Toscans des jours victorieux;
Et ces temps ne sont plus où l'Europe avilie
Craignait les vains décrets du prêtre d'Italie.

CHARLES.

Tant de sagesse est rare en des projets si grands;
Vous avez tous prévu; c'est assez, je me rends.
Courrez venger l'État, l'honneur de mes ancêtres,
Et le sang de Carlos, et le sang de vos maîtres:
Montrez aux Castillans un nouveau Duguesclin;
Éteignez leur splendeur déjà sur son déclin;
Aux drapeaux des Français enchaînant la victoire,
De vos heureux desseins éternisez la gloire:
Par l'époux de ma sœur ils seront secondés;
C'est votre digne élève, et vous m'en répondez.

COLIGNI.

Sire, votre indulgence encourage mon zèle:
Oui, combattons l'Espagne et réglons-nous sur elle.
Dans ses hardis projets il faut lui ressembler,

Pour l'effacer un jour il la faut égaler.
Sachons, il en est temps, tout oser tout connaître,
Et qu'à la voix d'un roi, vraiment digne de l'être,
Le commerce et les arts, trop long-temps négligés,
Par mes concitoyens ne soient plus outragés.
De ces fiers Castillans surpassons les conquêtes :
Les chemins sont frayés et les palmes sont prêtes.
Ce vaste continent qu'environnent les mers
Va tout-à-coup changer l'Europe et l'Univers.
Il s'élève pour nous aux champs de l'Amérique
De nouveaux intérêts, une autre politique.
Je vois de tous les ports s'élancer des vaisseaux;
Tout s'émeut, tout s'apprête à conquérir les eaux.
L'océan réglera le destin de la terre :
Le paisible commerce enfantera la guerre;
Mais, ramenant les rois à leurs vrais intérêts,
Le besoin du commerce enfantera la paix,
Et cent peuples rivaux de gloire et d'industrie,
Unis et rapprochés n'auront qu'une patrie.
Le plaisir, instruisant par la voix des beaux arts,
Embellira la vie au sein de nos remparts.
Ah! de cet heureux jour qui ne luit pas encore
Du Tibre à la Tamise on entrevoit l'aurore.
L'art de multiplier, d'éterniser l'esprit,
D'offrir à tous les yeux tout ce qui fut écrit,
Renouvelle le monde, et dans l'Europe entière
Déjà de tous côtés disperse la lumière;
L'audace enfin succède à la timidité,
Le desir de connaître à la crédulité :
Ce qui fut décidé maintenant s'examine,
Et vers nous, pas à pas, la raison s'achemine.

La voix du préjugé se fait moins écouter;
L'esprit humain s'éclaire; il commence à douter :
C'est aux siècles futurs de consommer l'ouvrage.
Quelque jour nos Français, si grands par le courage,
Exempts du fanatisme et des dissentions,
Pourront servir en tout d'exemple aux nations.

CHARLES.

Si tels sont, Coligni, vos desirs magnanimes,
Si ces nobles projets, ces sentimens sublimes
Soutenaient votre espoir au milieu des combats,
Quel ascendant funeste a retenu vos pas
Sous des drapeaux français qui combattaient la France?
Ah! souvent j'ai maudit jusqu'à votre vaillance.
Votre nom tous les jours arrivait jusqu'à moi,
Prononcé par la haine et le public effroi.
Les pleurs de mes sujets empoisonnaient ma vie :
Fatigué de grandeurs, tel inspire l'envie,
Dont les secrets ennuis méritent la pitié.
Qu'importe le pouvoir sans la douce amitié?
Coligni, si mon cœur avait su vous connaître,
Ce cœur infortuné le sentirait peut-être;
Près de vos cheveux blancs elle aurait pu remplir
Mes inutiles jours perdus à vous haïr.
Que n'avez-vous franchi la barrière importune
Qui du sort d'un héros séparait ma fortune!
Qu'aisément mon courroux eût été désarmé!

COLIGNI.

Ce palais, votre cœur, tout nous était fermé.
Excusez ma franchise à la cour étrangère;

Vous n'en redoutez point le langage sévère.
Eh bien, souffrez encor un avis généreux :
De tous ceux que m'inspire en ce moment heureux,
A vous, à votre État, mon dévouement sincère,
Ce sera le dernier, mais le plus nécessaire.
Sire, on vous a trompé ; vos édits inconstans,
Scellés presque toujours du sang des protestans,
Ont annoncé chez vous un cœur faible et mobile,
Dont pourrait abuser quelque imposteur habile.
Évitez les malheurs des rois trop complaisans ;
Ne laissez point sans cesse au gré des courtisans
Errer de main en main l'autorité suprême ;
Ne croyez que votre ame, et régnez par vous-même ;
Et si de vos sujets vous desirez l'amour,
Soyez roi de la France et non de votre cour.
Que sous de justes lois le peuple enfin respire :
Il fait par ses travaux l'éclat de votre empire,
Il cultive nos champs, il défend nos remparts ;
Mais un voile ennemi vous cache à ses regards ;
Mais, tandis qu'il se plaint, son monarque sommeille,
Et ses cris rarement vont jusqu'à votre oreille.

CHARLES.

Croyez que désormais ils seront écoutés :
Je saurai mettre un terme à nos calamités.
Allez ; à vos amis portez-en la nouvelle.
Gardez cette franchise et ce vertueux zèle.
Régner par vos avis est mon vœu le plus doux.

COLIGNI.

Le mien est de mourir pour le peuple et pour vous.

SCÈNE IV.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE,
COURTISANS, GARDES, PAGES.

CATHERINE.

N'éprouvez point, mon fils, d'effroi pusillanime,
Vous voyez devant vous les ennemis du crime :
Oubliez auprès d'eux les discours d'un pervers.

CHARLES.

De l'État déchiré finir les longs revers,
Me servir, me défendre, est sa seule espérance.

CATHERINE.

Ou son prétexte au moins.

CHARLES.

Il semble aimer la France;
Il a ce ton brûlant, ce ton de vérité
Qui par les imposteurs n'est jamais imité.
Et cependant j'éprouve un pouvoir invincible
Qui rend à ses discours mon cœur inaccessible;
Je sens que près de lui ce cœur intimidé
Est convaincu souvent, mais non persuadé.
L'habitude fait tout : je le hais dès l'enfance;
Son zèle m'est suspect, il me pèse, il m'offense;
Soit que la vérité, pour éclairer les rois,
D'un ami qui leur plaît doive emprunter la voix,
Soit que de vos conseils l'autorité m'entraîne,

Soit plutôt que du ciel la bonté souveraine,
Au moment du péril me daignant avertir,
D'un perfide ennemi cherche à me garantir.

CATHERINE.

Oui, c'est la voix du ciel; c'est la voix de la gloire :
Si vous voulez régner, c'est à vous de les croire.
Du coup qu'on va frapper au milieu de la nuit,
Vos regards, dès demain, recueilleront le fruit;
Et vous verrez ce peuple, inquiet, indocile,
Se réveiller soumis, respectueux, tranquille,
Rentrer par la frayeur sous les lois du devoir,
Et d'un roi qui se venge adorer le pouvoir.
Mais les momens sont chers; le jour fuit, le temps presse.
Amis, nous n'exigeons ni serment ni promesse :
Votre haine suffit.

LORRAINE.

Dieu parle; c'est assez.

GUISE.

Désignez les proscrits.

CATHERINE.

Ah! vous les connaissez.

LORRAINE.

Coligni.

GUISE.

Cette main punira le rebelle.

LORRAINE.

Téligni.

CATHERINE.

C'est son gendre et son appui fidèle.

GUISE.

Le Navarrais.

CHARLES.

Jamais. Vous m'en répondez tous.

CATHERINE.

Non, Guise.

CHARLES.

De ma sœur songez qu'il est l'époux.

CATHERINE.

Attenter à ses jours, c'est immoler ma fille.

CHARLES.

De saint Louis du moins épargnez la famille.

LORRAINE.

Sire, aucun n'agira contre vos volontés.

GUISE.

Meurent les protestans, les princes exceptés.

CATHERINE.

Des gardes toutefois veilleront sur les princes.

GUISE.

Les ordres souverains pour toutes les provinces...

CATHERINE.

Sont prêts et vont partir.

GUISE.

Où nous rassemblons-nous?

CATHERINE.

Dans le Louvre, en ce lieu.

LORRAINE.

L'heure du rendez-vous?

CATHERINE.

Minuit.

GUISE, à voix haute.

Minuit.

LORRAINE.

Les chefs?

CATHERINE.

Guise, vous, et les prêtres.

LORRAINE.

Le signal?

CATHERINE.

Un tocsin sonnant la mort des traîtres.

GUISE.

Les mots de ralliement?

CATHERINE.

Dieu, Charles, Médicis.

GUISE.

Aurons-nous quelque signe empreint sur nos habits?

CATHERINE.

La croix, couleur de sang.

CHARLES, dans le plus grand trouble.

Sortons.

CATHERINE, aux conjurés.

Zèle et silence.

Retirez-vous; le roi chérit votre vaillance.

(A Charles.)

Ne calmerez-vous point cette secrète horreur?

CHARLES.

Ah! si j'étais proscrit, j'aurais moins de terreur.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORRAINE, L'HOPITAL.

LORRAINE.

Le conseil en ce lieu va bientôt s'assembler;
Au nom du bien public je voudrais vous parler :
Un discours libre et franc n'aura rien qui vous blesse,
Qui dit la vérité l'écoute sans faiblesse.
J'aime votre vertu; mais vous devez savoir
Qu'on peut, sans s'abaisser, respecter le pouvoir.
Le sort, vous opposant une injuste barrière,
Semblait des dignités vous fermer la carrière :
Vos talents par mon zèle ont été bien servis.

L'HÔPITAL.

Puisque le bien public vous dicte ces avis,
Vous n'entendrez de moi ni reproche ni plainte,
Je veux même y répondre et m'expliquer sans feinte,
Quels ministres placés auprès d'un potentat

L'aideront à porter le fardeau de l'état?...
Des sujets vertueux, éclairés, équitables,
Ou ces grands, au monarque, au peuple redoutables,
D'une auguste famille enfans dégénérés,
Flétrissant les aïeux qui les ont illustrés,
Le sort m'a refusé, je ne veux point le taire,
D'un long amas d'aïeux l'éclat héréditaire;
Et l'on ne me voit point, de leur nom revêtu,
Par dix siècles d'honneurs dispensé de vertu :
Mais je sais mépriser ces vains droits de noblesse
Que la force autrefois conquit sur la faiblesse.
Ah! Suger, Olivier, de qui les noms vantés,
Seront de siècle en siècle à jamais répétés,
Aux postes les plus hauts s'ils ont osé prétendre,
Fût-ce par leur naissance? et dois-je vous apprendre,
Que, s'élevant d'eux-même à ce rang glorieux,
Ils comptaient des vertus et non pas des aïeux?
Je ne me place point parmi ces grands modèles;
Mais s'il est dans l'état des citoyens fidèles,
Parmi les plus zélés, j'ose au moins le penser,
Et la France et vous-même avez dû me placer.

LORRAINE.

Il est vrai : je l'ai dit, je le redis encore,
Votre vertu m'est chère, et la France l'honore.
On pourrait toutefois... pardonnez cet aveu;
Vos ennemis pourraient la soupçonner un peu :
Vos amis, qui comptaient sur votre expérience,
Osent vous accuser de quelque imprévoyance.
Depuis qu'en un tournoi l'ardent Mongommeri
Blessa d'un coup mortel l'infortuné Henri,

Nous voyons le torrent des guerres intestines
Semer les champs français de meurtre et de ruines,
La paix a de nos maux trois fois rompu le cours,
Et toujours étouffés ils renaissent toujours.
Il faut détruire enfin ces germes homicides,
Mais vous ne donnez, vous, que des conseils timides :
Complaire tour-à-tour aux partis opposés,
Voilà dans tous les temps ce que vous proposez.
Unissons, dites-vous, protestant, catholique;
Et vous ne songez pas que votre politique
Fomente autour de nous des troubles éternels,
Qu'elle offense l'état, qu'elle insulte aux autels!
Ce projet trouverait un obstacle invincible :
On n'exécute rien quand on veut l'impossible.
Je ne demande point la guerre ni les combats,
Ils n'ont que trop duré; mais dans tous les états
Il faut, et c'est à vous, monsieur, que j'en appelle,
Une religion constante, universelle,
Solide, et craignant peu le vain emportement
D'un peuple qui toujours se plut au changement.
Choisissons désormais. Ces deux cultes contraires
Enfanteraient encor des malheurs nécessaires;
Un seul doit réunir nos peuples et nos rois,
Et tous les protestans sont ennemis des lois.

L'HÔPITAL

Ministre des autels, quelle est votre espérance?
Et quoi! prétendez-vous renouveler en France
Les sanglans tribunaux à Madrid révérés?
N'enchaînez point les cœurs par des liens sacrés.
La vertu des humains n'est point dans leur croyance;

Elle est dans la justice et dans la bienfaisance.
De quel droit des mortels, parlant au nom des cieux,
Nous imposeraient-ils un joug religieux?
Comment déterminer la borne des pensées?
N'allez pas recourir à des lois insensées
Qu'une ignorante haine a pu seule établir :
Loin de les réclamer, on doit les abolir.

LORRAINE.

Ce n'est pas là du moins ce que le roi veut faire;
Il a mieux profité des leçons de sa mère :
Tous deux sont fatigués de nos dissentions,
Et je crois être sûr de leurs intentions.
Le roi peut ce qu'il veut.

L'HÔPITAL.

Quelle horrible maxime!
C'est ainsi qu'un monarque est traîné dans l'abîme.
Si Charles vous croyait.... Juste ciel! j'en frémis!
Quoi! de leur liberté lâchement ennemis,
Je verrai les Français, martyrs du fanatisme,
Entre les mains des rois placer le despotisme!
Non, non; connaissez mieux leur puissance et nos droits:
Nous sommes leurs sujets, ils sont sujets des lois.
Il est, il est, monsieur, de ces princes sinistres,
Destructeurs d'un pouvoir dont ils sont les ministres :
Mais lorsque tout à coup dissipant leurs flatteurs,
Faisant évanouir les songes corrupteurs,
Le jour est arrivé, le jour de la vengeance
Qui sous la main de Dieu va mettre leur puissance,
Un éternel affront les attend au cercueil;

L'horrible solitude accompagne le deuil ;
Et souvent en secret, sous de lugubres marques,
Les peuples ont béni le trépas des monarques.
Ne cachez point au roi que parmi ses ayeux
Il est des noms sacrés et des noms odieux.
Louis neuf à jamais laisse un modèle auguste ;
Il fut brave et pieux, et surtout il fut juste,
Ses fautes sont du temps, ses vertus sont de lui :
La voix du monde entier le révère aujourd'hui.
Le fils de Charles sept n'aima que les supplices :
Il redoutait son peuple et jusqu'à ses complices ;
Fils et sujet rebelle, et roi dénaturé,
Il vécut, de flatteurs, de bourreaux entouré ;
Sa sombre tyrannie entassait les victimes,
Et des prisons d'état il peuplait les abymes.
Il fut craint ; mais l'histoire a dans tout l'avenir
De haine et de mépris chargé son souvenir.

LORRAINE.

Oui, ce discours, sans doute, est un élan sublime :
On reconnait toujours l'esprit qui vous anime,
Cet orgueil de sagesse et ce langage outré
D'un fougueux magistrat par le zèle égaré,
Qui, résistant au fils et jugeant les ancêtres,
Ose usurper le droit de condamner ses maîtres.
Finissons : mais je veux ne vous déguiser rien ;
Le crédit qui vous reste est peut être le mien ;
Enfin vous me devez votre fortune entière ;
Et lorsque Médicis, exauçant ma prière,
Remit sous le feu roi les sceaux entre vos mains,
Je suis, disais-je alors, garant de ses desseins ;

Du seul bien de l'état son ame est occupée.
Elle m'a cru, monsieur.

L'HÔPITAL.

Et vous l'avez trompée?

LORRAINE.

Peut-être, puisqu'enfin vous osez aujourd'hui
Vous armer contre nous et braver notre appui.

L'HÔPITAL.

Non, vous ne croyez pas qu'en effet je vous brave.
Mais j'étais un ami; vous vouliez un esclave.
Si le rang que j'occupe est un de vos bienfaits,
Si je vous dois beaucoup, je dois plus aux Français.
Il fallait enchaîner les discordes civiles,
Fixer des droits rivaux les bornes difficiles,
Et quand tous les partis ont méconnu les lois,
Faire entendre partout leur inflexible voix.
Pour appui dès long-temps n'ayant que mon courage,
Partout, jusqu'à ce jour, j'ai fait tête à l'orage;
J'ai tâché d'accomplir ou de montrer le bien,
D'être sujet, monsieur, mais d'être citoyen;
D'éclairer le monarque, et non pas de lui plaire.

LORRAINE.

Le roi vient. (à part). Je crains peu cette vertu sévère.

SCÈNE II.

CHARLES, CATHERINE, L'HOPITAL, LORRAINE, GUISE, AUTRES MEMBRES DU CONSEIL.

(Les gardes et les pages accompagnent le roi au conseil, et se retirent).

CHARLES.

Prenez place, messieurs; parlez, éclairez-moi :
Écouter ses sujets est le devoir d'un roi;
Aidez de vos conseils un prince qui vous aime;
Songez à mon empire et non pas à moi-même.
Dix ans déjà passés, un édit important
Permit dans mes états le culte protestant.
Je veux qu'un tel édit fût alors nécessaire,
Mais il n'a pu donner qu'un calme imaginaire :
Vous le savez, madame; et de nos deux traités
Nous avons recueilli des fruits ensanglantés.
Un troisième est conclu : qu'il nous soit moins funeste!
On se repent; je veux oublier tout le reste.
Au destin de ma sœur Bourbon vient d'être uni;
De gloire et de bienfaits j'ai comblé Coligni :
Je voix l'homme d'état et non plus le rebelle;
Je lui rends une estime, une amitié nouvelle :
Condé me sera cher, et tous mes vrais amis
Ne se compteront plus parmi leurs ennemis.
Ne vous alarmez pas; mes bontés, je l'espère,
Vont les rendre aujourd'hui plus soigneux de me plaire.
Mais du moins il est temps de cimenter la paix;

Il est temps qu'un édit prescrive à mes sujets
De rentrer dans le sein de l'église éternelle.
A cette auguste loi s'il est quelque infidelle,
Par son juste trépas c'est à moi de venger
Rome, et ce Dieu puissant que l'on ose outrager.

CATHERINE.

Rendez, rendez, mon fils, au trône, à la patrie,
A la religion, sa majesté chérie.
Le temps calmera tout. Ne croyez pas pourtant
Être approuvé d'abord de ce peuple inconstant :
Non, jusques aux bienfaits, tout lui paraît à craindre;
Il ne voit que des maux, et veut toujours se plaindre.
Ses cris vous parviendront; c'est à vous d'achever :
Sachez le mépriser, mon fils, et le sauver.

LORRAINE.

Sire, du cœur des rois c'est le ciel qui dispose;
C'est lui qui vous inspire, et vous vengez sa cause :
Il bénira vos jours. Tel est mon sentiment.

GUISE.

Si l'on peut en effet s'expliquer librement,
Sire, après nos malheurs renouvelés sans cesse,
J'oserais demander pourquoi tant de faiblesse,
Pourquoi tous ces traités que je ne conçois pas.
Un poison dangereux infecte vos états;
L'amour de la discorde et des choses nouvelles
Enhardit contre vous un amas de rebelles.
Ah! si l'on eût daigné leur imposer des lois!
Votre frère à mes yeux les a vaincus deux fois :
Sire, je lui connais des rivaux en courage;

Mais vous ne voulez pas consommer votre ouvrage.
Peut-être aurez-vous lieu de vous en repentir :
Il faudrait les dompter, et non les convertir.

LORRAINE.

Il faut des saintes lois implorer la puissance,
Punir, épouvanter la désobéissance,
Et non tenter encor le hasard incertain
D'une éternelle guerre où le sang coule en vain.
Sire, un mal violent veut un remède extrême :
L'état trop divisé s'est affaibli lui-même ;
Et si l'on veut guérir sa funeste langueur,
Dix combats feront moins qu'un instant de rigueur.
Soyez semblable au Dieu que le monde révère ;
Montrez-vous à la fois indulgent et sévère,
Avec le châtiment présentez le pardon :
Dans vos devoirs sacrés le zèle et l'abandon,
Les soins reconnaissans, la piété soumise,
Sauront vous acquitter des bienfaits de l'église.
Écoutez, chérissez les ministres du ciel ;
Tout le pouvoir du trône est fondé sur l'autel.
De Pepin jusqu'à vous Rome et les rois de France
Conservèrent toujours une étroite alliance ;
Ainsi de jour en jour votre puissant état
A vu par le saint Siège augmenter son éclat.
Il est temps de calmer sa longue inquiétude :
Dieu jusques dans les rois punit l'ingratitude.

CHARLES, au chancelier.

Vous vous taisez, monsieur.

L'HÔPITAL.

Sire, permettez-moi...

CHARLES.

Ainsi vous refusez d'éclairer votre roi!

L'HÔPITAL.

Eh bien! vous le voulez, je romprai le silence.
On parle du saint Siège et de reconnaissance.
Est-il d'ingratitude où le bienfait n'est pas?
Je pourrais vous citer des pontifes ingrats:
L'Europe a vu cent rois armés pour leur défense,
Et le sang des héros cimenta leur puissance.
Ces pontifes, cachés à l'ombre de l'autel,
Long-temps n'avaient ouvert que les portes du ciel:
Ils n'étaient que sujets. Qui les a rendus maîtres?
Ils doivent leurs états à l'un de vos ancêtres.
Quel usage ont-ils fait de ces droits contestés?
Accumulant les biens, vendant les dignités,
Ils osent commander en monarques suprêmes,
Et d'un pied dédaigneux fouler vingt diadèmes.
Un prêtre audacieux fait et défait les rois:
Vos aïeux l'ont souffert; mais voyez à sa voix
Jean-Sans-Terre quittant, reprenant la couronne;
Sept empereurs chassés de l'église et du trône,
Forcés de conquérir la foi de leurs sujets,
Et dans Rome à genoux courant subir la paix.
Voyez Charles d'Anjou, le fils des rois de France,
Remplir du Vatican l'odieuse espérance:
Il vole, il sacrifie à d'injustes fureurs
Le reste infortuné du sang des empereurs;

Et son ambition, cruellement docile,
Prépare à nos Français les vêpres de Sicile.
Un enfant, seul espoir de Naples et des Germains,
Conradin, vers le ciel levant ses jeunes mains,
Périt sur l'échafaud en demandant son crime,
Convaincu du forfait d'être un roi légitime.
A ce vertige affreux trois siècles sont livrés :
Toujours du sang, toujours des attentats sacrés,
Investitures, exil, meurtres et parricides,
Et l'anneau du pêcheur scellant les régicides.
Faut-il nous étonner si les peuples lassés,
Sous l'inflexible joug tant de fois terrassés,
Par les décrets de Rome assassinés sans cesse,
Dès qu'on osa contre elle appuyer leur faiblesse,
Bientôt dans la réforme ardens à se jeter,
D'un pontife oppresseur ont voulu s'écarter?
C'est ainsi qu'au milieu des bûchers de Constance
Le schisme d'un moment puisa quelque importance;
Ainsi que des prélats l'indiscrète fureur
Conquit trente ans de guerre et la publique horreur;
C'est ainsi que Luther, au Vatican rebelle,
Établit aisément sa doctrine nouvelle;
Après lui c'est ainsi que l'austère Calvin
Dans Genève eut encore un plus brillant destin.
Il n'est qu'une raison de tant de frénésie,
Les crimes du saint Siége ont produit l'hérésie :
L'Évangile, a-t-il dit, « Prêtres, écoutez-moi,
» Soyez intéressés, soyez cruels, sans foi,
» Soyez ambitieux, soyez rois sur la terre?
» Prêtres d'un dieu de paix, ne prêchez que la guerre;
» Armez et divisez, pour vos opinions,

» Les pères, les enfans, les rois, les nations? »
Voilà ce qu'ils ont fait.

LORRAINE.

Osez-vous, téméraire.....

CHARLES.

Ne l'interrompez pas; continuez, mon père.

L'HÔPITAL.

Si Genève s'abuse, il la faut excuser :
Les yeux fixés sur Rome, on pouvait s'abuser :
Genève, récusant ce tribunal suprême,
Aura cru que le code inspiré par Dieu même,
Toujours cité dans Rome et si mal pratiqué,
Peut-être aussi dans Rome était mal expliqué.
Dussions-nous de Calvin condamner l'insolence,
Entre les deux partis l'Europe est en balance ;
Et parmi vos sujets le poison répandu,
Jusques dans votre cour déjà s'est étendu.
Ah! quoique vos sujets, si vous devez les plaindre,
Sire, vous n'avez pas le droit de les contraindre;
Le dernier des mortels est maître de son cœur.
Le temps amène tout, et ce n'est qu'une erreur;
Et si quelques instans elle a pu les séduire,
L'avenir est chargé du soin de la détruire :
Mais affecter un droit qu'on ne peut qu'usurper!
Commander aux esprits de ne pas se tromper!
Non, non, c'est réveiller les antiques alarmes.
En lisant votre édit, tout va courir aux armes;
Et vous verrez encor dans vos champs désolés

Par la main des Français des Français immolés;
Après tant de traités les Français implacables,
Et contraints par vous-même à devenir coupables.
Citoyen de la France, et sujet sous cinq rois,
Sous votre frère et vous, ministre de ses lois,
J'ai voulu raffermir ses grandes destinées;
Elle est chère à mon cœur depuis soixante années.
Sire, écoutez les lois, l'honneur, la vérité;
Sire, au nom de la France, au nom de l'équité,
Par cette ame encor jeune et qui n'est point flétrie,
Au nom de votre peuple, au nom de la patrie;
Dirai-je au nom des pleurs que vous voyez couler?
Que tant de maux sacrés cessent de l'accabler:
Rendez-lui sa splendeur qui dut être immortelle;
Votre vieux chancelier vous implore pour elle:
Ou bien, si ma douleur ne peut rien obtenir,
Je ne prévois que trop un sinistre avenir;
Mais sachez que mon cœur n'en sera point complice.
Avant les protestans qu'on me mène au supplice.
Je condamne à vos pieds ce dangereux édit;
Je ne puis le sceller; punissez-moi: j'ai dit.

CHARLES.

Moi, je punirais! Non, non, des traits de flamme
Tandis que vous parliez ont pénétré mon ame.
Chancelier, je vous crois, et je pleurs avec vous;
Oui, je veux adopter des sentimens plus doux;
Oui, c'est la vérité; je dois la reconnaître.
Oui, j'ai pu me tromper; on m'égarait peut-être.

CATHERINE.

Vous croyez...

CHARLES

Tout, madame. Écoutez, chancelier.

(Il lui parle à l'oreille.)

LORRAINE, bas à Catherine.

L'ouvrage de mes mains commence à m'effrayer.
D'un zèle ambitieux vous voyez le prestige.

CATHERINE, bas.

Ne craignez rien.

GUISE, bas.

Le roi....

CATHERINE, bas.

Ne craignez rien, vous dis-je.

CHARLES.

Adieu, madame; et vous, chancelier, suivez-moi:
Le passé, l'avenir, tout me remplit d'effroi.
J'ai besoin d'un ami dont l'austère sagesse
Sur le penchant du crime arrête ma jeunesse,
Et, fixant mon esprit trop souvent combattu,
Par son exemple au moins me force à la vertu.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, PAGES, GARDES, dans l'enfoncement.

Ou rester vertueux, ou devenir coupable!
Il est temps de choisir. C'est un choix redoutable :
Vertueux, c'est risquer et mon trône et mes jours ;
Coupable un seul moment, je le serai toujours.
Moi coupable! quel mot! L'humanité me touche :
Auprès du chancelier j'ai senti de ma bouche
Voler l'aveu fatal d'un mystère d'horreur ;
Mais le secret terrible est rentré dans mon cœur.
Que me conseille-t-on? d'exterminer les traîtres.
Je balance? A-t-on vu balancer mes ancêtres?
N'entends-je pas encore vanter avec éclat
Leurs forfaits illustrés du nom de coups d'état?
Mon trône est cimenté du sang de leurs victimes;
Avec ce bel empire ils m'ont légué des crimes,
Et mon œil voit partout leurs attentats écrits
Sur l'or ensanglanté qui couvre ces lambris.

On m'apprit avec soin leurs vengeances utiles,
Mais on ne m'apprit pas s'ils vécurent tranquilles;
Et mon cœur me répond, par un cri douloureux,
Ils étaient criminels, ils furent malheureux.
Oui, je prends à témoin tout ce qui m'environne :
Le crime et le malheur sont assis sur le trône.
Coupable, c'est souffrir, souffrir plus que la mort;
Même avant le forfait on connaît le remord!
Et que souffriras-tu lorsque ta main fumante
Vers le ciel indigné se lèvera sanglante?
Ah! je verrai le sang me poursuivre en tout lieu;
N'osant plus contempler ni les hommes, ni Dieu,
Je verrai l'avenir, vengeur des parricides,
L'avenir, soulevé contre les rois perfides,
Prononçant tous les jours son arrêt souverain,
Graver mon nom flétri sur des tables d'airain.
Non, point de repentir! c'est un poids qui m'accable;
Je ne porterai point l'affreux nom de coupable :
Laissons mon intérêt, résistons aux avis
D'une mère aux abois qui tremble pour son fils.
Je sens que la justice est un besoin de l'ame;
La défense est de droit, la vengeance est infâme;
On ne fait point la paix un poignard à la main,
Et l'intérêt d'un homme est toujours d'être humain.

(Il s'assied, et tombe dans une profonde rêverie.)

SCÈNE II.

CHARLES, CATHERINE, PAGES, GARDES.

CATHERINE.

(A part.) (Haut.)
Il est préoccupé... Sire...

CHARLES.

C'est vous, madame!
Par le doux nom de fils que toujours je réclame,
Écoutez-moi.

CATHERINE.

Quel trouble agite votre cœur?

CHARLES.

J'ai prescrit, je le sais, des actes de rigueur :
Je révoque aujourd'hui l'ordre de la vengeance.
Avant d'ensanglanter les cités de la France
Avec plus de loisir je veux me consulter.

CATHERINE.

Les ordres sont partis, et vont s'exécuter.

CHARLES.

Qui les a fait partir? Quel est le téméraire...

CATHERINE.

Moi. J'ai tout commandé : punissez votre mère.

CHARLES.

Les ordres sont partis! O ciel! qu'ai-je entendu?

CATHERINE.

Il fallait vous sauver.

CHARLES.

Ah! vous m'avez perdu.
J'ai soumis à vos vœux ma volonté facile :
Vous abusez enfin d'un respect trop docile.
Las d'imposer silence à mes sens indignés,
J'ose vous demander si c'est vous qui régnez.

CATHERINE.

Non; mais si je régnais je punirais les traîtres;
Dans ma cour, au conseil, je n'aurais point de maîtres;
Je voudrais inspirer, non ressentir l'effroi;
Et la rébellion se tairait devant moi.

CHARLES.

J'en croirai l'Hôpital; son ascendant m'entraîne.
Gardes, de tous côtés cherchez Guise et Lorraine;
Dites-leur qu'en ces lieux c'est moi qui les attends.
Courez.

CATHERINE.

Le ciel vous laisse encor quelques instans :
Coligni vous menace; il va frapper... N'importe.
Pour moi je fuis des lieux où son pouvoir l'emporte;
Vous n'y gouvernez plus, ils me sont odieux.

CHARLES.

Expliquez-vous.

CATHERINE.

Je pars. Recevez mes adieux.

CHARLES.

Vos adieux ?

CATHERINE.

J'eus des droits à votre confiance ;
Ces droits sont oubliés ; vous craignez ma présence ;
Je dois vous épargner d'inutiles avis :
Je respecte mon roi, je vais pleurer mon fils.

CHARLES.

Vos adieux, dites-vous ?

CATHERINE.

Tandis que l'on conspire,
Séduit par un vieillard, vous exposez l'empire.
Le péril vous entoure.

CHARLES.

Et vous m'abandonnez !

CATHERINE.

Je veux le prévenir, et vous me soupçonnez !

CHARLES.

Demeurez dans ma cour.

CATHERINE.

J'y deviens étrangère ;
Le fils le plus chéri craint aujourd'hui sa mère.
L'ambition souvent égare des sujets :
Si je veux vous tromper, où tendent mes projets ?

De votre chancelier je connais la prudence;
Mais ce faste imposant de sa vaine éloquence
Ne peut-il attirer quelque soupçon sur lui?
On a moins de chaleur en parlant pour autrui.
Vous ne concevez pas quel intérêt l'anime?
La France, dont jadis il mérita l'estime,
Le croit de l'hérésie un défenseur zélé,
Et son penchant secret nous est trop révélé.

CHARLES.

Restez auprès de moi, soyez toujours mon guide.

CATHERINE.

Mon fils, votre inconstance autrement en décide.

CHARLES.

Non, je garde pour vous les mêmes sentimens.

CATHERINE.

Les Guises vont se rendre à vos commandemens.

CHARLES.

Eh bien!

CATHERINE.

Des protestans servirez-vous la rage?

CHARLES.

Ma mère!

CATHERINE.

Laissez-moi consommer mon ouvrage.

CHARLES.

Ah! que demandez-vous à mon cœur tourmenté?

CATHERINE.

Un peu de confiance, un peu de fermeté.
N'êtes-vous pas instruit par des sujets fidèles?
Avez-vous oublié que le chef des rebelles,
Pour d'utiles forfaits renonçant aux combats,
De vous, de votre mère a juré le trépas?
Il a dans Orléans fait son apprentissage;
Sur le père de Guise il essaya sa rage.
Imprudent! vous marchez parmi les assassins.

CHARLES.

Quand j'aurai prévu leurs perfides desseins,
Si la publique voix contre moi se déclare,
Si les pleurs des Français me nomment roi barbare,
Au peuple accusateur répondrez-vous alors?

CATHERINE.

Oui, je prends tout sur moi; tout, jusqu'à vos remords:
Oui, j'accepte sa haine, et vous laisse la gloire.

CHARLES.

Vous remportez encore cet horrible victoire.
Ah! puisqu'il est ainsi, puisque dans tous les temps
Vous rendez l'équilibre à mes esprits flottans,
Donnez-moi donc cette ame immuable, intrépide,
Qui veut avec puissance, et que rien n'intimide.
Quand je suis loin de vous j'appartiens à l'effroi;
Les noirs pressentimens s'assemblent près de moi:
Je crains le sort affreux d'un tyran d'Assyrie;
Israël égorgé tombait sous sa furie;
Mais le ciel abrégea son empire inhumain:

Comme lui je crois voir une céleste main
Graver sur ces lambris ma sentence éternelle.

CATHERINE.

Si le ciel proscrivit sa tête criminelle,
Il s'armait contre Dieu; vous vous armez pour lui :
Il méprisait ses lois; vous en êtes l'appui.
Qu'importe le destin des tyrans infidèles?
Charlemagne et Louis, voilà vos seuls modèles :
De leurs palmes un jour vous serez couronné;
Et, lorsqu'après un règne et long et fortuné,
Vous rejoindrez ces rois vainqueurs de l'hérésie,
Vous direz : Comme vous j'ai terrassé l'impie;
Comme vous j'ai vengé l'église et les Français :
Les ennemis du ciel n'étaient plus mes sujets.

SCÈNE III.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE, PAGES, GARDES.

LORRAINE.

Sire, qu'ordonnez-vous?

CATHERINE.

Le jour fait place à l'ombre,
La douzième heure approche, et la nuit sera sombre.
Le roi vous a remis ses plus chers intérêts :
Peut-il compter sur vous? vos amis sont-ils prêts?

GUISE.

Tous. La nuit est tardive à leur impatience.

CATHERINE.

Entouré de sa cour notre ennemi s'avance.

CHARLES.

Je ne veux point le voir.

LORRAINE.

Calmez vos sens troublés.

CATHERINE.

Songez à la vengeance. Il vient : dissimulez.

SCÈNE IV.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE, COLIGNI, HENRI, L'HOPITAL; PROTESTANS DE LA SUITE DE COLIGNI, PAGES, GARDES.

COLIGNI.

On a signé la paix sans déposer les armes,
Sire; et des protestans écoutant les alarmes,
Je réclame pour eux le serment solemnel
Prêté par vous, par nous aux yeux de l'Éternel.
Ce prince généreux, devenu votre frère,
L'Hôpital, de nos lois le ministre sévère,
Et ceux qui m'ont jadis suivi dans les combats,
Ont voulu près de vous accompagner mes pas.
Au destin d'un ami leur grand cœur s'intéresse;

Ils ont tous entendu votre auguste promesse.
Mais un piége nouveau vient de m'être annoncé;
D'homicides clameurs m'ont déjà menacé :
On invente à plaisir un crime imaginaire;
Au sein de votre cour une main sanguinaire
Déjà, dit-on, s'apprête au plus lâche attentat,
Et veut par un seul coup renverser tout l'état.
Il s'agit de frapper...

CHARLES.

Qui donc?

COLIGNI.

Votre personne.

CHARLES.

Quel est le criminel?

COLIGNI.

C'est moi que l'on soupçonne.
D'habiles courtisans ont répandu ces bruits;
Ils veulent par ma mort en recueillir les fruits :
Je sais quels ennemis pensent ternir ma gloire,
Et je frémis... pour vous, si vous daignez les croire.

CHARLES.

Moi! je les croirais!

COLIGNI.

Non; j'ose au moins l'espérer.
Devant vous cependant je dois leur déclarer
Que, depuis trop long-temps en butte à leur furie,
Je défendrai contre eux et ma gloire et ma vie.
Je n'ai pas prétendu céder par un traité
Le droit de m'égorger avec impunité.

CATHERINE.

Un monarque, un ami veille à votre défense :
Il s'attendait peut-être à plus de confiance.

COLIGNI.

Vous le voyez assez ; mon cœur se fie au sien,
Puisque je viens, madame, implorer son soutien.

HENRI.

Paris, ce Louvre même est-il un sûr asile?
On poursuit Coligni, Maurevel est tranquille.
Ne peut-on découvrir cette puissante main
Qui sous les yeux du roi protége un asssasin?
Ponrquoi les tribunaux, fermés à la justice,
Tendent-ils au coupable une égide propice?
Aurait-on commandé le silence des lois?
Quand j'ai lié mon sort à celui des Valois,
Mon ame à tant d'horreurs n'était point résignée.
Quoi! c'est dans le jour même où la paix est signée
Qu'on entend retentir des cris séditieux!
Et moi, de nos bourreaux complice officieux,
Contre un nœud que semblait commander la patrie,
De mes fiers compagnons j'échangerais la vie!
Ah! plutôt de l'hymen éteignons les flambeaux.
Si la haine conspire et rouvre les tombeaux,
Si l'on n'a prononcé qu'un serment sacrilége,
Si la paix est un jeu, si l'hymen est un piége,
Imposez donc silence à ces chants criminels;
Laissez-là ces apprêts, ces festins solemnels;
Abjurez vos traités, la guerre est moins funeste.
Nous, d'un sang généreux vendons cher ce qui reste;

Proscrits dans ce palais, sachons nous secourir :
Ce n'est qu'aux champs d'honneur que nous devons mourir.

GUISE.

Est-ce à vous qu'aujourd'hui conviendraient les reproches?
D'un crime près d'éclore où voit-on les approches?
Qui fonde vos soupçons? de vains cris, un faux bruit?
Quels sont les accusés?

COLIGNI.

Je vous crois mieux instruit.
Sur la foi du passé peut-être l'on s'abuse;
Mais d'un complot sinistre on soupçonne, on accuse
Guise, le plus cruel de tous nos ennemis,
Lorraine, et... je m'arrête.

CATHERINE.

Achevez.

COLIGNI.

Médicis.

CATHERINE.

Coligni, ce discours a droit de me confondre.
Dans la cour de mon fils on m'oblige à répondre!
Eh bien je répondrai : j'ai conseillé la paix,
J'ai de tous les partis réglé les intérêts,
Sans vouloir cependant qu'aucun d'eux nous opprime;
J'aimai la France et vous, et voilà tout mon crime.
Mais, parmi les faux bruits qui vous ont alarmé,
Des sentimens du roi l'Hôpital informé
Pouvait tenter au moins de rassurer votre ame;
Il le devait peut-être.

L'HÔPITAL.

Et je l'ai fait, madame.

COLIGNI.

C'est au roi de parler. Sire, au nom de l'état
Daignez vous expliquer avec un vieux soldat.

CHARLES.

A mon trône ébranlé vous êtes nécessaire.
Celui qui fut long-temps mon plus grand adversaire,
Coligni, désormais brille entre mes soutiens.
Si vos drapeaux souvent ont combattu les miens,
C'est des troubles civils la suite accoutumée;
Des Français à la France opposaient une armée:
Ces fautes sont du sort, je les veux excuser;
C'est le malheur des temps qu'il faut en accuser.
Quand je ne me plains pas, nul n'a droit de se plaindre.

COLIGNI.

Envers nos oppresseurs cessez de vous contraindre.
Sire, à vos courtisans puis-je opposer mon roi?

CHARLES.

Vous le pouvez, sans doute, et j'en donne ma foi.

COLIGNI.

Eh bien! je foule aux pieds leurs trames criminelles.

GUISE.

Nous verrons donc finir ces craintes éternelles!

COLIGNI.

Je puis craindre à la cour, mais non pas aux combats;

J'étais déjà fameux quand vous n'existiez pas.

GUISE.

Le soupçon ne convient qu'à des ames timides.

COLIGNI.

Il faut bien malgré soi soupçonner des perfides.

GUISE.

Quant à moi, je ne vois qu'un traître dans ces lieux.

COLIGNI.

Il en est deux pourtant qui s'offrent à mes yeux :
Ce coup n'a point rempli leur cruelle espérance.

GUISE.

Celui qui l'a porté voulut venger la France.

CHARLES.

Guise!

COLIGNI.

Ah! du meurtrier l'on a conduit la main.

GUISE.

Qui?

COLIGNI.

Vous pourriez le dire.

GUISE.

Expliquez-vous enfin.

COLIGNI.

Vous.

GUISE.

Ce fer à l'instant...

HENRI.

Cruel! qu'osez-vous faire?

COLIGNI.

Je t'attends.

GUISE.

Coligni, je vengerai mon père.

CHARLES.

Calmez-vous, amiral; vous, Guise, respectez
Un vieillard, ma présence, et la foi des traités.

COLIGNI.

Vous ne punirez pas cet excès d'insolence?

CATHERINE.

Demain l'ambitieux gardera le silence:
Vous n'aurez point formé des souhaits superflus,
Et de vos ennemis vous ne vous plaindrez plus.

COLIGNI.

Adieu, sire. Excusez ma sombre défiance,
Ce fruit amer de l'âge et de l'expérience.
Que votre cœur m'écoute : il semble que ma voix
Se fait entendre à vous pour la dernière fois.
Le trône où vous régnez est entouré de piéges,
De guerriers assassins, de prêtres sacriléges.
Songez qu'ils réclamaient pour soumettre les cœurs
Le secours des bourreaux et des inquisiteurs;
Songez qu'à tous leurs pas la trahison préside :
Ces discours menaçans... ce silence homicide,
Sont le gage assuré du malheur des Français :

Les cruels ont deux fois ensanglanté la paix.
Pour moi, j'ai desiré de sauver votre empire;
Mais à le renverser je vois que tout conspire.
Sur une cour barbare ouvrez enfin les yeux,
Et craignez, craignez tout de ce sang odieux.
Voilà vos ennemis, voilà ceux de la France:
Si vous ne les chassez loin de votre présence,
Si vous ne les chargez de tout votre courroux,
Les Guises, croyez-moi, perdront l'état et vous.

SCÈNE V.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE;
COURTISANS, GARDES, PAGES.

CATHERINE.

Il sort. Je vois entrer nos vaillantes cohortes.

GUISE.

Rangez-vous près du roi.

LORRAINE.

Fermez toutes les portes.

CHARLES.

Où donc est l'amiral?

CATHERINE.

Illustres conjurés,
Des vengeances du ciel ministres révérés,
Que la rébellion, que le crime s'expie!
Le trône est attaqué par une secte impie.

Accusant chaque jour le trop lent avenir,
Vos cris semblaient hâter l'instant de la punir :
Votre juste fureur, trop long-temps retenue,
Peut éclater enfin ; la nuit, l'heure est venue :
Faites votre devoir ; et, comblant nos souhaits,
Sachez de votre roi mériter les bienfaits.

GUISE.

Sitôt que le signal se sera fait entendre,
Vous verrez qu'à ce prix nous pouvons tous prétendre.
Nous partirons, madame, aux accens de l'airain
Qui va sonner pour nous dans le temple prochain.
Ma main, je l'avouerai, dans une nuit si belle,
Voudrait seule immoler tout le parti rebelle ;
Mon cœur même conçoit un déplaisir secret,
Et, plein d'un tel honneur, le partage à regret.
Mes compagnons du moins sont dignes de me suivre,
De cueillir les lauriers que le destin nous livre,
Et, contre les proscrits dès long-temps animés,
De l'ardeur qui me brûle ils sont tous enflammés.

CHARLES.

Vous m'aimez, je le crois ; vous servez votre maître :
Mais long-temps mon esprit, trop timide peut-être,
Conçut avec frayeur un si hardi dessein ;
D'une amertume affreuse il remplissait mon sein ;
Jusque dans mon sommeil la redoutable idée
S'offrait... Ne craignez rien, mon ame est décidée.
Puisque le ciel vengeur ordonne leur trépas,
Puisqu'au fond de l'abîme il entraîne leurs pas,
Puisqu'il faut opposer le parjure au parjure,

Puisqu'il s'agit enfin de la commune injure,
Du salut de mon peuple et de ma sûreté,
Je ne balance plus, le sort en est jeté :

La cloche sonne trois fois, lentement.

Versez le sang, frappez. Ciel! qu'entends-je? Ah madame!

GUISE.

Reine, c'est à vos soins de raffermir son ame.
Pour nous, le glaive en main, nous jurons à genoux
De venger Dieu, l'état, le roi, l'église, et nous.
Roi, chassez maintenant ces stériles alarmes :
Exhortez-nous, pontife, et bénissez nos armes.

La cloche sonne trois fois, lentement.

Guise et tous les autres courtisans mettent un genou en terre, en croisant leurs épées. Ils restent dans cette position pendant le discours de Lorraine.

LORRAINE.

De l'église outragée humble et docile enfant,
Et créé par ses mains prêtre du Dieu vivant,
Je puis interpréter les volontés sacrées.
Si d'un zèle brûlant vos ames pénétrées
Se livrent sans réserve à l'intérêt des cieux,
Si vous portez au meurtre un cœur religieux,
Vous allez consommer un important ouvrage
Que les siècles futurs envieront à notre âge.
Courez, et servez bien le Dieu des nations :
Je répands sur vous tous ses bénédictions.
Sa justice ici bas vous livre vos victimes;
Sachez qu'il rompt au ciel la chaîne de vos crimes;
Par celui qui m'inspire ils vous sont tous remis,
Et son glaive est tiré contre ses ennemis.

L'église, en m'imprimant un signe ineffaçable,
Défendit à mes mains le sang le plus coupable :
Mais je suivrai vos pas, je serai près de vous,

(Montrant et agitant un crucifix.)

Et Dieu même à la main je conduirai vos coups.
O tribu de Lévi, tribu sainte, immortelle,
Une seconde fois le Dieu jaloux t'appelle.
Il est temps de remplir ses décrets éternels :
Couvrez-vous saintement du sang des criminels.
Si dans ce grand projet quelqu'un de vous expire,
Dieu promet à son front les palmes du martyre.

Le tocsin sonne jusqu'à la fin de l'acte.

CHARLES.

D'une héroïque ardeur mon cœur se sent brûler.
Acceptez, ô mon Dieu, le sang prêt à couler !

CATHERINE.

Il vous entend, mon fils, il reçoit votre hommage ;
Venez, et de ces lieux présidez au carnage.

GUISE.

Et vous, suivez-moi tous. Amis, guerriers, soldats,
Au toit de Coligni courons porter nos pas.

LORRAINE.

C'est l'ennemi du trône et l'artisan du crime.

GUISE.

Qu'il soit de cette nuit la première victime.

LORRAINE.

Que tous les protestans, à la fois accablés,

Dans les murs, hors des murs, soient en foule immolés !

GUISE.

Périsse et leur croyance et le nom d'hérétique !

LORRAINE.

Et que demain la France, heureuse et catholique,
D'un roi chéri du ciel bénisse les destins,
Et l'ordre salutaire accompli par nos mains !

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, seul.

Quel signal effrayant tout à coup me réveille!
De sinistres clameurs ont frappé mon oreille,
Et de l'airain surtout les lugubres accens
D'une subite horreur ont glacé tous mes sens.
J'entends encore des cris. Ah! Coligni peut-être
Succombe en ce moment sous le glaive d'un traître!
De ses persécuteurs l'implacable courroux,
Peut-être en ce moment...

SCÈNE II.

HENRI, L'HOPITAL.

HENRI.

L'Hôpital, est-ce vous?

L'HÔPITAL.

Sire...

HENRI.

Eh bien...

L'HÔPITAL.

Apprenez...

HENRI.

Que me faut-il apprendre?

Et d'où viennent les pleurs que je vous vois répandre?

L'HÔPITAL.

Les protestans...

HENRI.

Parlez...

L'HÔPITAL.

Ils sont trahis, vendus.

HENRI.

Coligni...

L'HÔPITAL.

C'en est fait, Coligni ne vit plus.

HENRI.

Il ne vit plus! comment? quel bras inexorable...

L'HÔPITAL.

Cent bras ont massacré ce vieillard vénérable.

HENRI.

Ah! courons le venger.

L'HÔPITAL.

Vous ne le pouvez pas;

Que dis-je? au sein du Louvre on observe vos pas;
Vous êtes prisonnier dans ce palais terrible.

HENRI.

Je n'attendais pas moins. O rage, ô nuit horrible!
Pressentimens affreux, vous voilà donc remplis!
Grand Dieu! laisseras-tu nos bourreaux impunis?

L'HÔPITAL.

Déjà la douzième heure assemblait les ténèbres;
L'astre des nuits, perçant des nuages funèbres,
Dispensant à regret une morne clarté,
Roulait au haut des cieux son disque ensanglanté;
Tout dormait: vos amis, bercés par l'espérance,
Et commençant à croire au bonheur de la France,
Bénissoient le sommeil, et la paix de retour;
Mais le crime veillait au milieu de la cour.
Aux accens de l'airain sonnant les homicides,
Vomis par ce palais, des courtisans perfides,
Un poignard à la main, promènent le trépas,
Et scellent les traités par des assassinats.
On entend retentir ces clameurs fanatiques:
« Obéissez au roi; frappez les hérétiques. »
A ce signal d'horreur on voit les conjurés,
Respirant la vengeance et de sang altérés,
Courir en foule au crime où Guise les entraîne:
Les prêtres, plus cruels, sur les pas de Lorraine,
Tenant le bois sacré dans leurs profanes mains,
Encouragent au meurtre un peuple d'assassins:
Charles goûte à longs traits un plaisir sanguinaire,
Et cherche son devoir dans les yeux de sa mère.

C'est ici, près de nous, que le roi des Français
Sous le plomb destructeur fait tomber ses sujets :
Médicis, le front calme, applaudit à ses crimes,
Exalte son adresse, et compte ses victimes.
Au milieu des poignards, des flambeaux, des débris,
Des membres dispersés, des feux, du sang, des cris,
Vous eussiez vu tomber ces fils de la patrie
Dont trente ans de combats ont respecté la vie;
Malgré ses cheveux blancs le vieillard immolé;
Après de longs efforts le jeune homme accablé,
Qui de son corps mourant protége encore un père.
L'enfant même égorgé sur le sein de sa mère :
Les uns percés de coups au moment du réveil;
Les autres, plus heureux, frappés dans leur sommeil;
Les époux massacrés dans les bras de leurs femmes;
Auprès de leurs enfans ceux-ci livrés aux flammes;
Du haut des toits en feu ceux-là précipités;
D'autres, en se sauvant, par le glaive arrêtés;
D'autres fuyant la mort dans les flots de la Seine,
Et retrouvant la mort sur la rive prochaine.
Mais déjà l'on pénètre au réduit sans éclat
Où Coligni pesait les destins de l'état.
Sur les sanglans degrés ses serviteurs périssent;
Les soupirs des mourans jusqu'à lui retentissent;
Il reconnaît la voix du jeune Téligni
Criant : « Je meurs, sauvez les jours de Coligni. »
Il se lève : en tous lieux les farouches cohortes
Le cherchaient. Le héros ouvre toutes les portes;
Au-devant des poignards il s'avance à grands pas,
Sans armes, mais plus fier qu'au milieu des combats,
Seul, mais environné de soixante ans de gloire.

A l'aspect de ce front ridé par la victoire,
Rempli d'un saint respect, les assassins tremblans
Se prosternent en pleurs devant ses cheveux blancs;
Ils jettent leurs poignards dégoûtans de carnage.
Bême arrive, et du crime il leur rend le courage;
Il les force à rougir d'un moment de vertu:
Sous tant de meurtriers le grand homme abattu
Expire en invoquant Charles qui les envoie.
Ce meurtre est annoncé par de longs cris de joie:
On part; un peuple impie et de rage énivré,
Traîne dans les chemins son corps défiguré;
Au bout d'un fer sanglant Bême expose sa tête;
Il porte à Médicis cette horrible conquête.
Ce sang, ces cheveux blancs, ce front pâle, ces yeux
Lévés pour implorer le tribunal des cieux,
Ces lèvres qui s'ouvraient pour demander vengeance,
Des bourreaux triomphans prononçaient la sentence.
Nos fils, et que le ciel, trop long-temps en courroux,
Daigne les rendre, hélas! moins barbares que nous!
Nos fils détesteront des trames infernales,
Liront en pâlissant nos sanglantes annales,
Avec un long effroi comtempleront ces lieux,
Et maudiront les jours où vivaient leurs aïeux.
Pour moi, j'ai trop vécu: las de vertus stériles,
Je vais rendre au tombeau quelques jours inutiles
Qu'à de vils assassins je ne dois plus offrir:
Le crime est sur le trône; il est temps de mourir.

. . .
.

SCÈNE III.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE, COURTISANS, GARDES, PAGES avec des flambeaux.

CATHERINE.

Venez, vengeurs du ciel, soutiens de votre maître.

LORRAINE.

Le ciel est satisfait. Coligni fut un traître.

HENRI.

Lui? Coligni!

GUISE.

Lui-même, et son cœur dès long-temps
Méditait...

HENRI.

Il est mort: n'êtes-vous pas contens?
Vous l'égorgez, cruels! et votre bouche impie
Ose encore attenter à l'éclat de sa vie!
Vous lui rendez justice; un nom si glorieux
A mérité l'honneur de vous être odieux.
Voilà donc les héros, les soutiens de la France!
Quelle exécrable joie! ou quelle indifférence!
Quoi! je fais dans ce Louvre éclater mes douleurs
Sans trouver un Français qui réponde à mes pleurs!

CATHERINE.

D'un indigne regret si votre ame est atteinte,
Du moins...

HENRI.

N'attendez plus de servile contrainte :
Cet art, à nos Français si long-temps étranger,
De flatter sa victime avant de l'égorger.
Que ne le laissiez-vous au fond de l'Italie,
Cruelle ! ainsi par vous la France est avilie !
Ainsi vous flétrissez le nom de Médicis !
Vous renversez nos lois ! vous perdez votre fils !
Et vous, de vos sujets destructeur inflexible,
Roi d'un peuple vaillant, bon, généreux, sensible,
Vous vous rendez l'effroi de ce peuple indigné,
Et, sur le trône assis, vous n'avez point régné.
D'un forfait sans exemple infortuné complice,
Vous n'éviterez pas votre juste supplice :
Il commence ; et je vois dans vos yeux égarés
Le désespoir des cœurs en secret déchirés.
Eh bien, vous n'avez fait que la moitié du crime :
Je respire ; il vous reste encore une victime ;
Prenez-la. Mais bientôt le ciel va vous punir ;
A vos sujets proscrits le ciel va vous unir ;
Votre front est marqué du sceau de sa colère ;
Un repentir tardif vous parle et vous éclaire.
Ce sentiment affreux, précipitant vos jours,
Au sein des voluptés en corrompra le cours :
Vous craindrez et la France, et vous-même, et la vie ;
A Coligni mourant vous porterez envie :
Le sommeil, ce seul bien qui reste aux malheureux,
N'interrompra jamais vos ennuis douloureux ;
Pour de nouveaux tourmens vous veillerez sans cesse ;
Et, quand la mort viendra frapper votre jeunesse,

Vous chercherez partout des yeux consolateurs;
Et vous verrez, non plus vos indignes flatteurs,
Mais de vos attentats l'épouvantable image,
Mais votre lit de mort entouré de carnage,
Et votre nom royal à l'opprobre livré,
Et l'éternel supplice aux méchans préparé.
Vous répandrez alors des larmes impuissantes;
Vous gémirez : du fond des tombes menaçantes
Un cri s'élèvera vers le ciel offensé;
Et vous rendrez le sang que vous avez versé.

SCÈNE IV.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE, COURTISANS, GARDES, PAGES avec des flambeaux.

CATHERINE.

Je ne prévoyais pas un tel excès d'audace :
A la mort échappé, l'imprudent vous menace!
Vous gémir! vous, mon fils! C'est à lui de trembler;
La main qui l'a sauvé peut encor l'accabler.

CHARLES.

Il a dit vrai.

CATHERINE.

Comment?

CHARLES.

J'ai commis un grand crime.

LORRAINE.

Un roi doit se venger du parti qui l'opprime.

CHARLES.

Je ne suis plus un roi ; je suis un assassin.

CATHERINE.

Ah ! tout vous inspirait cet important dessein :
Votre intérêt ;

LORRAINE.

Le ciel ;

GUISE.

L'éclat de votre empire.

CHARLES.

A me tromper encor leur perfidie aspire !
Les attentats des rois ne sont pas impunis !
Cruels ! à mes tourmens soyez du moins unis.
C'est vous qui me coûtez des larmes éternelles.
Mes mains, vous le savez, n'étaient point criminelles ;
Sans crainte et sans remords je contemplais les cieux :
Tout est changé pour moi ; le jour m'est odieux.
Où fuir ? où me cacher dans l'horreur des ténèbres ?
O nuit, couvre-moi bien de tes voiles funèbres ?

CATHERINE.

Mon cher fils...

CHARLES.

En ces lieux qui vous a rassemblés ?
Attendez un moment ; ne marchez pas ; tremblez.
Pour qui ces glaives nus ? quels sont vos adversaires ?
Vous courez immoler, qui ? vos amis ! vos frères !

Arrêtez ; je défends... Mais que vois-je, inhumains ?
Quel meurtre abominable ensanglante vos mains !
Moi-même.... Ah ! qu'ai-je fait ? Cruel, ingrat, perfide,
Parjure à mes sermens, sacrilége, homicide,
J'ai des plus vils tyrans réuni les forfaits,
Et je suis tout couvert du sang de mes sujets ;
Ces lieux en sont baignés ; sous ces portiques sombres
Des malheureux proscrits je vois errer les ombres :
Une invisible main s'appesantit sur moi.
Dieu ! quel spectre hideux redouble mon effroi !
C'est lui ; j'entends sa voix terrible et menaçante :
Coligni... Voyez-vous cette tête sanglante ?
Loin de moi cette tête et ces flancs entr'ouverts !
Il me suit, il me presse, il m'entraîne aux enfers.
Pardon, Dieu tout-puissant, Dieu qui venges les crimes !
Toi, Coligni, vous tous, vous, trop chères victimes,
Pardon ! si vous étiez témoins de mes douleurs,
A votre meurtrier vous donneriez des pleurs.
Des cruels ont instruit ma bouche à l'imposture ;
Leur voix a dans mon ame étouffé la nature ;
J'ai trahi la patrie, et l'honneur, et les lois :
Le ciel en me frappant donne un exemple aux rois.

FIN.

NOTES

SUR

LA TRAGÉDIE DE CHARLES IX.

ACTE PREMIER.

Ce palais retentit des chants de l'hyménée.

Le mariage du jeune roi de Navarre, alors âgé de 19 ans, avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, fut célébré au Louvre fort peu de temps avant le massacre de la Saint-Barthélemi.

Maurevel a commis un crime mercenaire.

Personne n'ignore que l'amiral de Coligni fut blessé d'un coup d'arquebuse deux ou trois jours avant le massacre : le meurtrier se nommait Maurevel ou Maurevert : il était attaché aux Guises; et la part qu'ils avaient à cet assassinat ne peut raisonnablement être mise en doute. Trois heures après l'exécution du crime de Maurevel, Charles IX alla voir l'amiral de Coligni, et lui promit de rechercher et

de faire punir les auteurs du complot. C'était le 22 août 1572; il le fit égorger deux jours après.

> Le poison terminant les jours de votre frère,
> Et peut-être au cercueil précipitant ma mère.

Le parti catholique fit empoisonner, dit-on, par un valet de chambre, le cardinal de Châtillon, frère de Coligni : ce prélat s'était réfugié à Londres; il mourut en 1571.

Jeanne d'Albret, reine de Navarre, et mère de Henri IV, mourut à Paris le 9 juin 1572. Les protestans assuraient qu'elle avait été empoisonnée par un parfumeur florentin, nommé René. Le poison fut, dit-on, communiqué à des gants de senteur; et le crime était ordonné par Catherine de Médicis. Au reste, ce fait n'est pas prouvé, et les historiens varient beaucoup sur le degré de croyance qu'il mérite.

Il faut observer qu'à cette époque, comme il arrive chez tous les peuples durant les temps de trouble, les partis opposés se reprochaient mutuellement des crimes, sans en apporter la moindre preuve. En 1566, Simon le Mai, accompagné de plusieurs assassins, voulut attenter à la vie de Charles IX, de Catherine de Médicis et du duc d'Anjou : les meurtriers tentèrent ces assassinats sous l'hôtel-de-ville, un soir que la famille royale, après souper, retournait du Louvre à Saint-Maur, maison de plaisance de Charles IX. La faction des Guises prétendit que l'amiral de Coligni était le premier auteur de ce crime. Déjà elle l'avait accusé, en 1563, d'avoir déterminé Poltrot à tuer le duc François de Guise.

> Nos succès, nos revers, et les champs odieux
> Où Condé, ce grand homme, expira sous nos yeux.

Le prince de Condé, oncle de Henri IV, fut tué en 1569

à la bataille de Jarnac, par Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou.

Que les lieux où jadis s'écoulait mon enfance,
Avec un tel séjour ont peu de ressemblance!

L'éducation fait les hommes presque autant que la nature. Henri IV, élevé au château de Coarasse en Béarn, parmi des rochers et des montagnes, devint un grand prince, parce qu'il ne fut point gâté à plaisir; il ne connut point dès son enfance la mollesse et la flatterie. S'il eût été accoutumé à vivre *en fils de roi*, il n'eût pas été si digne de régner. Lisez dans Péréfixe des détails sur son éducation agreste et vigoureuse. Les talens d'un instituteur, quelque grands qu'ils soient, ne peuvent lutter avantageusement contre des habitudes corruptrices. Qu'importent les leçons des Fénélon et des Condillac, s'ils sont obligés de parler à leur élève avec un profond respect, si l'instituteur, homme fait, homme éclairé, doit s'humilier devant le prince dans l'âge de la faiblesse et de l'ignorance? Tant que vous traiterez les enfans des rois comme s'ils étaient au-dessus des hommes, n'espérez pas qu'ils s'élèvent au niveau des hommes: ils vivront et mourront enfans.

ACTE II.

Flétrissant tout-à-coup le nom de connétable.

Le connétable de Bourbon, persécuté par la duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, se vit contraint de chercher un asile à la cour de Charles-Quint dont il commanda les armées. La haine qui anima contre lui la duchesse d'An-

goulême ne venait, disent quelques historiens, que d'un amour dédaigné. Le connétable de Bourbon quitta la France en 1523 : il gagna l'année suivante, contre l'amiral de Bonnivet, la bataille de Rébec, où Bayard fut tué; et, en 1625, la célèbre bataille de Pavie où l'amiral Bonnivet fut tué, et François I fait prisonnier. Il mourut, en 1527, au siége de Rome.

Deux fois le duc d'Anjou, confondant leurs desseins,
Dans un sang criminel a pu tremper ses mains.

Le duc d'Anjou, depuis Henri III, avait gagné deux batailles contre le parti calviniste : celle de Jarnac et celle de Moncontour.

Vous n'aimez que mon frère; et je passe mes jours
A l'entendre louer, à l'admirer toujours.

Des quatre fils de Catherine de Médicis, Henri III fut celui qu'elle aima le plus. Charles IX était jaloux de cette préférence, et de la gloire qu'il avait acquise avant de régner.

Hélas! ce prince aveugle, à lui-même contraire,
Repoussait les conseils et le cœur de sa mère.

François II, dans l'espace très-court de son règne, fut gouverné uniquement par le duc de Guise et son frère le cardinal de Lorraine.

Nièce du grand Léon, fille des Médicis;

c'est-à-dire, petite-nièce de Léon X, fille de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, neveu de ce pontife célèbre.

Avec Montmorenci je vis enfin s'éteindre
Le nom des Triumvirs qui n'était plus à craindre.

Le triumvirat était formé du duc de Guise, du connétable

de Montmorenci et du maréchal de Saint-André. Ce dernier mourut, en 1562, à la bataille de Dreux; le duc de Guise fut assassiné l'année suivante au siége d'Orléans; le connétable de Montmorenci fut tué, en 1567, à la bataille de Saint-Denys : il ne savait ni lire ni écrire. La mort de ces trois hommes renforça beaucoup le parti protestant, déjà très-fort depuis le massacre de Vassi, premier signal des guerres civiles. Les grandes injustices révoltent. Ceux qu'on voulait opprimer deviennent plus grands. Après le massacre de Vassi les calvinistes furent en état de livrer des batailles. La Saint-Barthélemi produisit la Ligue. Les protestans ne furent point détruits; et ceux même qui avaient conseillé le crime pour relever, disaient-ils, l'autorité royale prête à tomber en France, profitèrent de l'horreur universelle pour anéantir cette autorité. L'assassinat du duc de Guise aux états de Blois fit égorger Henri III et son illustre successeur.

Philippe et ses sujets sont nos vrais adversaires.

Philippe II, roi d'Espagne, fut lié toute sa vie avec la faction des Guises: il fut l'ame et le soutien de la Ligue. L'amiral de Coligni, persuadé qu'on devait à ce monarque hypocrite et cruel une grande partie des malheurs de la France, ne négligea rien pour engager Charles IX à porter la guerre en Espagne et en Flandres. Outre les raisons de vengeance, Coligni donnait des raisons politiques pour déterminer cette entreprise : il croyait qu'une guerre étrangère pourrait seule faire cesser la guerre civile en France.

Carlos, avant le temps au tombeau descendu,
Jette un cri douloureux qui n'est pas entendu :
Le sang de votre sœur demande aussi vengeance.

Isabelle de Valois, sœur de Charles IX, épousa Philippe II, roi d'Espagne. Elle avait été promise à don Carlos, et périt

empoisonnée, dit-on, pour s'être montrée trop sensible à l'amour de ce jeune prince. Ils moururent tous les deux en 1568.

> Pensez-vous qu'il oublie, en faveur de la France,
> Et leurs communs aïeux et leur double alliance?

L'empereur Maximilien II et le roi d'Espagne Philippe II étaient cousins germains. Maximilien avait épousé Marie d'Autriche, sœur de Philippe; et Philippe, Marguerite d'Autriche, sœur de Maximilien.

> Au temps où Charles-Quint, lassé de sa grandeur,
> Nommant son fils monarque, et son frère empereur.

En 1555, Charles-Quint abdiqua la couronne d'Espagne en faveur de Philippe II son fils, et trois ans après, la couronne impériale en faveur de son frère Ferdinand I, père de Maximilien II. Cette division de l'héritage de Charles-Quint changea l'équilibre de l'Europe. C'est par cet événement que la France parvint, un demi-siècle après, à prendre son rang de puissance dominante.

> Ah! si Rome oubliait qu'un roi... de votre nom
> Réduisit Alexandre à demander pardon!

Il est ici question de Charles VIII et d'Alexandre VI. L'entrée triomphante de Charles VIII dans la ville de Rome est de 1495. Après avoir conquis presque toute l'Italie, il revint en France, épuisé d'hommes et d'argent. L'exemple de ce prince ne désabusa point Louis XII et François I, ses successeurs, de cette chimérique conquête de l'Italie. Leurs succès ruinèrent la France, malgré l'économie de Louis XII, et la vénalité des charges établie sous François I. Les finances de

France, écrasées de jour en jour depuis la mort de Louis XI, ne se relevèrent que sous le ministère de Sully.

> Il s'élève pour nous aux champs de l'Amérique
> De nouveaux intérêts, une autre politique.

L'amiral de Coligni fut le premier qui envoya une colonie française dans le nord de l'Amérique. La découverte de ce continent, et la découverte bien plus importante de l'imprimerie, ont changé la face de l'Univers. La communication des idées est devenue si rapide, qu'on peut prédire sans témérité que la puissance héréditaire et la superstition seront exilées du monde dans quelques siècles, et de l'Europe entière avant cent années. La perfectibilité indéfinie du genre humain était une idée chère à Condorcet. Elle dicta le dernier ouvrage de ce grand homme, dans le temps même où il périssait victime d'une opinion corrompue, et de quelques bourreaux ambitieux qui mettaient toute leur gloire à dégrader l'espèce humaine.

ACTE III.

> Et que votre naissance
> Semblait d'un si haut rang vous ôter l'espérance.

Le père du chancelier de l'Hôpital était médecin du connétable de Bourbon, et petit-fils d'un juif d'Avignon, si l'on en croit Varillas.

> Ah! Suger, Olivier, de qui les noms vantés
> Seront de siècle en siècle à jamais répétés.

Suger fut ministre ou sénéchal sous Louis VII; Olivier fut

chancelier de France sous Henri II. La vertu du chancelier Olivier est vantée souvent dans les épîtres latines du chancelier de l'Hôpital qui lui succéda immédiatement.

La paix a de nos maux trois fois rompu le cours;
Et toujours étouffés ils renaissent toujours.

La première paix entre les protestans et les catholiques fut conclue en 1563, très-peu de temps après l'assassinat du duc François de Guise; la seconde fut conclue en 1568: elle est connue sous le nom de paix de Longjumeau. La troisième fut conclue en 1570 à Saint-Germain. Cette troisième paix ne fut proposée, de la part de Catherine de Médicis, que pour attirer à Paris les chefs du parti protestant.

Comment déterminer les bornes des pensées?

Des philosophes ont réclamé long-temps la tolérance religieuse: mais ce mot de tolérance est très-déplacé quand il s'agit d'opinions métaphysiques. Dans un pays libre, on doit avoir la liberté la plus illimitée de manifester ses opinions, sauf à être puni d'après la loi, si les opinions manifestées ont pu nuire à la société: mais en fait d'opinion, la calomnie seule est nuisible, la calomnie seule est punissable: tout le reste doit être indifférent.

La liberté religieuse n'est encore établie sur la terre que dans la république française et dans quelques provinces de l'Amérique septentrionale; et ces contrées sont les seules, jusqu'à ce jour, où les hommes aient joui d'une véritable liberté.

Dix ans déjà passés, un édit important
Permit dans mes états le culte protestant.

Cet édit est de 1562.

Ils doivent leurs états à l'un de vos ancêtres.

Pepin, fils de Charles Martel, étant devenu roi des Français, donna l'exarchat de Ravenne au pape Étienne III, pour en jouir à perpétuité lui et ses successeurs. Son fils Charlemagne confirma cette donation sous le pontificat d'Adrien I. Les papes étaient alors vassaux des rois de France. Telle est l'origine de ces longues guerres de l'Empire et du Sacerdoce, qui ont désolé si long-temps l'Italie et l'Allemagne. De là vinrent tous les malheurs de la célèbre maison de Souabe, qui descendait de Charlemagne.

Jean-Sans-Terre quittant, reprenant la couronne.

Jean-Sans-Terre fut excommunié par le pape Innocent III. Ce pontife accorda l'investiture du royaume d'Angleterre au dauphin Louis, fils de Philippe-Auguste; mais le faible Jean-Sans-Terre ayant mis son empire sous la protection du pape, et s'étant déclaré vassal du saint siége, le pontife *équitable* retira son excommunication. Le roi de France fut excommunié à son tour, aussi bien que son fils qui, malgré les défenses de Rome, avait passé la mer pour se mettre en possession du royaume d'Angleterre. L'infortuné Jean mourut bientôt consumé de chagrins : son fils Henri III lui succéda. Le dauphin repassa en France après avoir été roi d'Angleterre durant une année. A son retour, il fut contraint de se soumettre à la pénitence qui lui fut imposée par le souverain pontife : ses chapelains allèrent à Rome demander pardon pour lui; et ce pardon lui fut accordé à condition qu'il donnerait deux ans de suite au saint siége la dîme de ses revenus.

Sept empereurs chassés de l'église et du trône.

Les sept empereurs dont il s'agit sont, Henri IV, Henri V, Frédéric I, surnommé *Barberousse*, Philippe *le régent*, Othon IV, Frédéric II, Conrad IV. Les lecteurs seront bien aises peut-être de jeter un coup d'œil rapide sur cette foule d'attentats des souverains pontifes.

L'empereur Henri IV est excommunié par Grégoire VII, par Victor III, par Urbain II, principal auteur des croisades, et par Pascal II. Soutenu et conseillé par la cour de Rome, le fils de ce grand et malheureux empereur se fait élire à la place de son père vivant : Henri IV demande grace à ce fils coupable, et meurt à Liége en le dévouant aux vengeances du ciel. Henri V fit déterrer le corps de son père qui était mort rebelle au saint siége, et chargé des excommunications de quatre souverains pontifes.

Henri V, une fois affermi sur le trône impérial, change de dispositions envers la cour de Rome. Il est excommunié par Pascal II, par Gélase II, et par Calixte II.

Le duc de Saxe, Lothaire, élu empereur après la mort de Henri V, conserve la paix avec la cour de Rome à force de complaisances, ou plutôt de bassesses. Il fut, dit-on, le premier empereur qui baisa les pieds du pape. Le Vatican érigea dès-lors en usage inviolable cette humiliante cérémonie. Pour s'y soustraire, Conrad III, son successeur, n'alla point se faire couronner en Italie.

Frédéric I, successeur et neveu de Conrad III, et si célèbre sous le nom de Frédéric Barberousse, baise les pieds d'Adrien IV, et conduit sa mule dans Rome : il est excommunié par Alexandre III ; il crée deux anti-papes ; et, après vingt ans de victoire, il finit par faire la paix avec ce même Alexandre III. Cette paix fut conclue à Venise : Frédéric

baisa les pieds de son ennemi, et conduisit sa mule dans la place Saint-Marc.

Henri VI, étant devenu empereur après la mort de Frédéric I, son père, ménage constamment les souverains pontifes pour opprimer le reste de l'Italie sans obstacle. Il fut injuste, avide et cruel; mais il ne fut point excommunié.

Philippe I est excommunié par Innocent III pour s'être dit empereur sans la permission du pape : Innocent III lui propose de lever l'excommunication, s'il veut donner sa sœur en mariage au neveu du souverain pontife : Innocent III demande aussi, pour la dot de cette princesse, plusieurs provinces de l'Italie. La proposition n'est pas acceptée.

Le même Innocent III excommunie Othon IV qu'il avait long-temps soutenu sous le règne de Philippe I.

Grégoire IX, frère d'Innocent III, excommunie Frédéric II, successeur d'Othon IV, et petit-fils de Barberousse, qu'il égalait par le courage et par l'ambition. Durant toute sa vie, Frédéric II ne cessa de combattre et de négocier pour établir en Italie le siége de l'empire : aussi nul empereur ne fut plus odieux au Vatican. Célestin IV et Innocent IV l'excommunièrent comme avait fait Grégoire IX. La cour de Rome attribua le livre *de Tribus Impostoribus* à son chancelier Desvignes.

Conrad IV hérita de l'excommunication lancée contre son père, de la haine du saint siége, et des malheurs qui poursuivaient sa maison depuis plus de deux siècles. Les factions guelfes et gibelines déchirèrent l'Italie pendant son règne comme durant les règnes de ses prédécesseurs. Il mourut empoisonné, dit-on, par Mainfroi, bâtard de Frédéric II, et chef d'un parti considérable qui lui donna le trône de Naples et de Sicile.

Voyez Charles d'Anjou, le fils des rois de France.

Ce fougueux pape, Innocent IV, après avoir déposé Frédéric II dans le concile de Lyon, après avoir prêché une croisade contre Conrad IV, et une autre contre Mainfroi, proposa le royaume de Naples au comte d'Anjou, frère de Louis IX, roi de France. Trois successeurs d'Innocent IV firent les mêmes offres au comte d'Anjou qui résolut enfin de les accepter. Il se rendit maître de Naples et de la Sicile ; le jeune Conradin fut défait en bataille rangée : Charles d'Anjou eut la barbarie de lui faire trancher la tête, ainsi qu'à son cousin le duc d'Autriche : il eut la barbarie plus grande de revêtir cet assassinat des formes de la justice. Ces deux jeunes princes furent condamnés par un jugement juridique : ce jugement fut exécuté en 1268. Quinze ans après, les Vêpres siciliennes vengèrent la mort de ces innocentes victimes.

C'est ainsi qu'au milieu des bûchers de Constance
Le schisme d'un moment puisa quelque importance.

Le concile de Constance fut convoqué en 1414 par le pape Jean XXIII : on y condamna les opinions de Wiclef et de Jean Hus. L'année suivante, le concile fut terminé par le supplice de Jean Hus et de son disciple Jérôme de Prague. Jean Hus avait un sauf-conduit de l'empereur Sigismond. Ces deux hérésiarques furent brûlés avec beaucoup de cérémonie, en présence du pape, de l'empereur, et des pères du concile, pour l'édification des fidèles. Ces meurtres occasionèrent en Allemagne une guerre longue et cruelle, vulgairement appelée *guerre des Hussites.* Martin Luther, dans le même siècle, renouvela, avec un succès prodigieux, les opinions de Wiclef et de Jean Hus.

Citoyen de la France, et sujet sous cinq rois,
Sous votre frère et vous, ministre de ses lois.

L'Hôpital était né en 1505 : par conséquent, il avait vu Louis XII, François I, Henri II, François II, et Charles IX. Le cardinal de Lorraine, qui fut long-temps son protecteur, le fit nommer chancelier sous François II.

ACTE IV.

La France, dont jadis il mérita l'estime,
Le croit de l'hérésie un défenseur zélé;
Et son penchant secret nous est trop révélé.

Le chancelier de l'Hôpital défendit la cause des protestans au colloque de Poissy, en 1561, et l'année suivante à l'assemblée de Saint-Germain. Le discours qu'il prononça au colloque de Poissy fut censuré par la Sorbonne. Cette chaleur qu'il mit à défendre un tiers des Français fut attribué par la multitude à son penchant pour les opinions nouvelles : de là le proverbe populaire, *Gardons-nous de la messe du chancelier.*

De l'église outragée humble et docile enfant,
Et créé par ses mains prêtre du Dieu vivant,
Je puis interpréter les volontés sacrées.

Le cardinal de Lorraine avait neuf évêchés ou archevêchés, et autant d'abbayes. Au concile de Trente, il s'opposa fortement à l'établissement du divorce en France ; mais, en récompense, il proposa pour ce royaume l'établissement de l'inquisition. Dès ce moment, il avait conçu le dessein de

perdre l'amiral et tous les chefs des protestans. Écoutons Pasquier, cité par Bayle, article du cardinal de Lorraine. « Parce que les ministres, dit-il, gagnaient auparavant le » peuple par prêches et exhortations, aussi M. le cardinal » de Lorraine a voulu faire le semblable entre nous. Il a » premièrement prêché en l'église Notre-Dame, ouï d'une » incrédibile affluence d'auditeurs; et depuis en l'église » Saint-Germain-l'Auxerrois, toutes les féries et octaves de » la Fête-Dieu, par entre-suites de journées, lui prêchant » un jour, et le lendemain le minime dont je vous ai ci- » dessus écrit; admonestant sur toute chose le peuple qu'il » fallait plutôt mourir et se laisser épuiser jusqu'à la der- » nière goutte de son sang, que de permettre, contre l'hon- » neur de Dieu et de son église, qu'autre religion eût cours » en France que celle que nos ancêtres avaient si étroite- » ment et si religieusement observée. Ce m'a été chose aussi » nouvelle de voir prêcher un cardinal, comme peu aupa- » ravant un ministre. Il a excité grandement le peuple aux » armes. » Bayle termine cet article par une invective éloquente contre le cardinal de Lorraine dont les mœurs étaient aussi peu évangéliques que le caractère. Cette énergique sortie trouvera sa place ici; et peut-être l'autorité de Bayle en imposera à quelques gens qui, ne connaissant pas mieux l'histoire que la poésie dramatique, m'ont reproché d'avoir représenté ce cardinal bénissant à Paris le glaive des assassins. Il était à Rome sans doute; mais de Rome il dirigeait les meurtres qu'il avait conseillés; mais il donna mille écus d'or au courrier qui lui apporta la nouvelle du massacre. « C'était un grand cardinal qui ne s'ex- » posait à rien en allumant par tous les coins du royaume » la guerre civile : il était assuré de suivre toujours la cour, » à l'abri de tout danger et de toute peine, et que, pendant » que les provinces seraient un théâtre de carnage, il con-

» tinuerait à *se vautrer* dans les voluptés; que son luxe, sa » pompe, sa bonne chère, ses amourettes, ne souffriraient » point d'interruption. C'est là un sujet de scandale qui » doit augmenter prodigieusement l'horreur que fait aux » ames vraiment chrétiennes un prédicateur boute-feu, cor- » net de guerre, et de supplices et de tueries; homme qui, » à proprement parler, n'est point de la religion de Jésus- » Christ, mais de celle de Saturne, et qui, dans le fond, » pratique ce que les prêtres de Carthage pratiquaient an- » ciennement en l'honneur de ce faux dieu; ils lui immo- » laient des hommes, et s'imaginaient que sa religion de- » mandait de telles victimes.

ACTE V.

Sous tant de meurtriers le grand homme abattu
Expire en invoquant Charles qui les envoie.

L'auteur de la vie latine de Coligni, imprimée par les Elzévirs, raconte la mort de cet homme illustre avec beaucoup d'intérêt et de naïveté. Je me sers ici de la traduction française publiée à peu près dans le même temps et par les mêmes imprimeurs.

« Téligni s'étoit sur la minnict retiré avec sa femme en » son logis, joignant celuy de l'admiral. Il y avait toutefois » cinq Suisses de garde en la cour, que le roi de Navarre y » avoit envoyés des siens. Or, un peu devant le jour, ayant » été dict à la Bonne qu'il y avait quelqu'un à la porte qui » demandoit à parler à l'admiral de la part du roi; il part » soudain avec les clefs; et ne l'eut pas plutôt ouverte que » Cosseins ne le poignardast, entrant avec ses arquebusiers

» dans la maison, et tuant tous ceux qu'il rencontroit ou » fuyans ou estonnés, et remplissant tout de bruict et de tu- » multe; et après avoir enfoncé l'autre porte qui fermoit » la montée, et tué un Suisse d'un coup de bale, toutefois » quelques coffres, qui furent jettez sur les degrez, luy em- » peschoient le passage. L'admiral et ceux qui estoient avec » lui resveillés au bruict des arquebusades, et ne doutans » plus de l'effort des ennemis, soudain jettez par terre, com- » mencerent à prier Dieu qu'il luy pleust s'appaiser, et les » regarder en ses compassions. L'admiral s'étant levé, et » ayant pris sa robe de chambre, commande à son ministre » Merlin de faire la prière; et suivant ses paroles avec de » véhémens soupirs, et invoquant Jésus-Christ, se résolut » de recommander à Dieu et remettre entre ses mains l'es- » prit qu'il avoit reçu de luy en usufruit. Et, comme le tes- » moin oculaire de ces choses fut entré en sa chambre, et » que le chirurgien luy eut demandé que signifiait cette ru- » meur, se tournant vers l'admiral, il luy dict : C'est Dieu » qui nous appelle à luy; la maison est forcée, et n'y a » point de moyens de résister. Il y a long-temps, respondit » l'admiral, que je me suis préparé à la mort : pensez vous » autres à vous sauver, s'il est possible; car en vain vous » efforceriez-vous de pourveoir à ma vie. Je recommande » mon ame à la miséricorde de Dieu. Et fut remarqué de » ceux qui rendent ce tesmoignage, que son visage ne parut » non plus troublé que si rien ne fut arrivé de nouveau. » Ainsi chacun, hormis un, nommé Nicolas de la Mouche, » son interprète de la langue allemande et serviteur domes- » tique très-fidèle, ayans monté au hault du logis, et » trouvé une fenêtre aux tuiles, il y en eut quelques-uns » qui, à la faveur de la nuit, se sauvèrent. Cependant Cos- » seins, après avoir fait destourner les coffres et autres em- » barras, fit premierement entrer quelques Suisses, vestus

» de verd, blanc et noir, couleurs du duc d'Anjou ; qui » n'offenserent pas un des quatre autres de leurs compa» triotes, qu'ilz rencontrèrent sur les degrés : mais Cosseins, » ayant la cuirasse, la rondache, et l'espée nue en la main, » aussitost qu'il les eut apperçus, fit tirer le plus proche de » ses arquebusiers sur eux ; dont l'un tomba mort du coup : » puis un allemand nommé Besme, natif du duché de Wir» temberg, et fils, comme l'on dict, d'un qui avoit eu la » charge de l'artillerie, fut le premier qui entra dans la » chambre ; et ayant demandé à l'admiral qu'il vit assis, » s'il n'estoit pas l'admiral, il lui répondit : Je le suis ; mais » toi, jeune homme, respecte mes cheveux gris et ma vieil» lesse. Lors Besme, sans autre repartie de paroles, lui » donna un coup d'espée sur la tête, et fut le premier qui » s'ensanglanta du sang de l'admiral ; que Cosseins, Atteins, » et aultres que suivirent, acheverent. Et ayant fait jetter le » corps par les fenêtres dans la cour (où le duc de Guise le » frappa du pied), il demeura exposé à toute sorte d'igno» minie, partie de ses membres coupés, traisné par les » boues, et enfin trois jours après pendu par les pieds à » Montfaucon, où il demeura quelques jours, pour trophée » et marque de la cruauté et rage que le peuple de Paris » exerça, non-seulement sur lui estant en vie, mais aussi sur » son corps mort. Ce que la postérité ne mettra pas en ou» bly, et que plusieurs de grand jugement présagent devoir » estre fatal au principal auteur de sa mort. »

(*Vie de Gaspard de Coligni*, à Leyde, chez Bonaventure et Abraham Elzévier, in-12, 1643.)

FIN DES NOTES.

HENRI VIII,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

HENRI VIII, roi d'Angleterre.
ANNE DE BOULEN, épouse de Henri VIII.
JEANNE SEIMOUR.
CRANMER, archevêque de Cantorbéry.
LE DUC DE NORFOLK.
NORRIS.
ÉLISABETH, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen.
UNE FEMME de la suite d'Élisabeth.
COURTISANS.
PAGES.
GARDES.

La scène est à Londres. Le quatrième acte se passe dans la Tour; les autres dans un portique du palais des rois d'Angleterre.

HENRI VIII,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEIMOUR, CRANMER.

CRANMER.

Je puis donc sans témoins vous parler en ces lieux
Que javais si long-temps interdits à mes yeux!
Au récit imprévu du malheur de la reine,
Madame, un saint devoir à Londres me ramène;
Et du pied des autels, au pied du trône admis,
J'oserai m'opposer à ses vils ennemis.
La voix des courtisans, voix trompeuse et funeste,
Lui reproche à grands cris l'adultère et l'inceste :
Parmi ses détracteurs je ne puis vous compter;

Je vois le rang superbe où vous devez monter :
Un trône vous attend ; la route en est ouverte :
La reine vit encore, mais le roi veut sa perte.
Je connais son dépit et son nouvel amour,
Et je connais aussi les vertus de Seimour.
Votre cœur me prévient, et se plait à m'entendre :
Ah ! ne repoussez pas un intérêt si tendre ;
Et, si contre Boulen tout s'unit aujourd'hui,
Que sa rivale au moins devienne son appui.
Assez d'autres sans moi, pleins d'un servile zèle,
Flatteront désormais votre grandeur nouvelle :
Je dois à l'innocence apporter mon secours.
Ma bouche connaît peu le langage des cours ;
Je n'entre point ici pour approuver les crimes,
Et des prêtres flatteurs j'abhorre les maximes.
Je ne veux point, madame, unir à l'encensoir,
Les soins du ministère et l'abus du pouvoir ;
Loin de moi ce desir impie et sacrilège !
Je prétends réclamer le plus saint privilége.
Par nous la vérité doit aller jusqu'aux rois ;
Près de mon souverain j'exercerai mes droits.
Puisse un Dieu qui toujours a prêché l'indulgence,
L'éclairer par ma bouche, et fléchir sa vengeance !

SEIMOUR.

Pontife respecté, vos desirs sont les miens :
Servons tous deux la reine, et soyons ses soutiens.
Soumise à son empire, élevée auprès d'elle,
Je garde à ses bienfaits un souvenir fidèle.
D'un rang trop périlleux si j'aimais la splendeur,
Voudrais-je par un crime acheter ma grandeur ?

Non; je hais cet orgueil qui rend l'ame insensible,
Et je veux moins d'éclat, mais un cœur plus paisible.

CRANMER.

Gardez ces sentimens, ils sont dignes de vous.

SEIMOUR.

Puisse la reine encor désarmer son époux!

CRANMER.

D'un si prompt changement quel est donc le mystère!

SEIMOUR.

Hélas! vous en voyez la cause involontaire.
Heureuses toutes deux, tranquilles, si toujours
Loin d'elle et loin du roi j'avais passé mes jours!
Il m'aime.. On connaît trop ses orgueilleux caprices;
L'amour en tous les tems causa ses injustices.
De liens importuns soigneux de s'affranchir,
Sous un devoir pénible il ne sait point fléchir.
Des princes d'Arragon la fille infortunée,
Pour un nouvel hymen jadis abandonnée,
Vit d'un injuste arrêt son hymen outragé;
De cet empire entier le culte fut changé;
Et de l'heureux Volsei la disgrace éclatante
Marqua, vous le savez, cette époque importante.
C'est le jour de la reine; il devait arriver:
Elle éprouve un malheur qu'elle a fait éprouver:
L'amour la couronna; c'est l'amour qui l'opprime.
Captive, elle gémit dans le séjour du crime;
Et son frère, et Norris, long-temps aimé du roi,
Lui qu'auprès de la reine attachait son emploi,

Lui qui, par son crédit, ses vertus, son courage,
Des Anglais, jeune encore, a mérité l'hommage;
Quelques autres sujets qui, dans un rang plus bas,
Servaient aussi la reine et suivaient ses pas,
Victimes du pouvoir et de la calomnie,
Partagent de ses fers l'illustre ignominie.
C'est peu qu'en la voyant réduite à l'abandon,
Aucun n'ose aujourd'hui demander son pardon;
Des amis du pouvoir que devait-elle attendre!
Mais, hélas! sans frémir vous ne pourrez l'entendre,
Celui de qui la voix préside au jugement,
Son flatteur autrefois, Norfolk en ce moment
Brisant le nœud sacré qui l'unit à la reine,
Du monarque inflexible irrite encor la haine;
Et, de son propre sang criminel oppresseur,
Ose insulter lui-même aux enfans de sa sœur.
Lorsque ma voix timide, et toujours impuissante,
Rappelle à son époux cette épouse innocente,
Il m'écoute avec peine; et, loin d'être touché,
Il me jure un amour que je n'ai point cherché.
O vous à qui le ciel accorde ses lumières,
Boulen n'a plus d'espoir qu'en vos seules prières;
Pour elle au cœur du roi sachez vous adresser;
Et, si mon sort enfin peut vous intéresser,
Cranmer, en la sauvant d'une injuste disgrâce,
Sauvez-moi du malheur de régner à sa place.

CRANMER.

Ainsi vous dédaignez une orgueilleuse erreur.
Hélas! plus imprudente elle aima son malheur.
Mais si tous deux enfin, regrettant sa puissance,

Nous lui sommes liés par la reconnaissance,
Quel autre à son destin peut rester étranger !
Sous le joug des bienfaits elle a su tout ranger.
Accueillant la misère aux heureux importune,
Ses dons encourageaient la timide infortune;
Par ses royales mains l'indigent secouru
N'était plus indigent quand elle avait paru.

SEIMOUR.

Je m'en souviens, pontife, et je répands des larmes.
Puisqu'à la vérité vous prêtez tant de charmes,
Une lueur d'espoir flatte encor mes souhaits.
On ouvre : c'est le roi qui descend du palais.
Vous voyez tous ces grands vendus à la puissance,
Dont la bouche homicide égorge l'innocence,
Et qui, se disputant la faveur d'un coup-d'œil,
A ramper sans pudeur ont placé leur orgueil.

SCÈNE II.

SEIMOUR, HENRI, CRANMER, COURTISANS, PAGES, GARDES, au fond du palais.

HENRI.

C'est vous, madame! vous! des ennuis les plus sombres
Que votre aspect chéri vienne éclaircir les ombres :
Embellissez, charmez par vos soins généreux
Mes jours pleins d'amertume, et plus brillans qu'heureux.
Vous, que j'aime à revoir, pontife respectable,

Vous savez le destin d'une épouse coupable :
Oubliez son nom même.

CRANMER.

Il fut long-tems sacré,
Ce nom, sire, autrefois vous l'avez adoré.
Le peuple anglais balance; il estimait la reine.
Aurait-elle en effet mérité votre haine?
Un injuste soupçon peut tromper votre cœur,
Et l'humaine prudence est sujette à l'erreur.
Malheur au souverain que la vérité blesse!
Heureux le sage roi qui connaît sa faiblesse,
Et qui, laissant fléchir sa douce autorité,
Cherche, accueille, encourage, entend la vérité!
Soyez digne aujourd'hui du trône et de vous-même;
Écoutez les conseils d'un peuple qui vous aime :
« Sous vingt tyrans, dit-il, ces murs ensanglantés
» N'ont vu que des forfaits et des calamités.
» Henri doit aux Anglais un règne moins sinistre.
» Au lieu de tous ces rois, esclaves d'un ministre,
» Nous voyons sur le trône un monarque chéri,
» Ministre de son peuple, et roi sans favori :
» Protecteur de la foi, zélé pour sa défense,
» Mais des tyrans sacrés combattant la puissance,
» Il a d'un grand exemple étonné l'Univers;
» Londres du Vatican ne porte plus les fers.
» Henri se répent-il de sa première gloire?
» Faut-il que l'avenir reproche à sa mémoire
» Tous ces piéges sanglans, ces vengeances des rois,
» Ces attentats commis par le glaive des lois? »
Sire, de votre peuple ainsi la voix s'explique.

J'ose unir mes accens à cette voix publique.
Des Anglais et du ciel remplissez le desir :
Punir est un tourment, pardonner un plaisir;
C'est de la royauté le droit le plus auguste,
Un devoir aussi saint que celui d'être juste :
Il faut plaindre le sort du prince infortuné
Dont le cœur endurci n'a jamais pardonné.

HENRI.

J'ai lieu d'être surpris d'entendre ce langage.
Ce n'est point, je le crois, pour me faire un outrage,
Qu'un pontife m'apporte au sein de mon palais
Ce qu'il ose appeler les vœux du peuple anglais.
Mais je connois ce peuple et l'esprit qui l'anime,
Il brave un souverain faible et pusillanime;
Sous un maître inflexible il ne sait que ramper;
Dix rois l'ont asservi sans daigner le tromper.
Jean, que déshonoroient les succès de la France,
Vit avec son bonheur décroître sa puissance;
Mais dans les derniers temps de ces Plantagenets,
Les rois faisaient la guerre à leurs propres sujets;
Le poison, les bourreaux, s'unissant à l'épée,
Ne faisaient qu'affermir la couronne usurpée;
Et le peuple, écrasé sous un joug oppresseur,
Adorait ses tyrans et vantait leur douceur.
Les Anglais, dans le cours d'un règne plus prospère,
En ses moindres desirs ont prévenu mon père :
Moi-même, il faut parler avec sincérité,
Moi-même je suis las de leur facilité.
De l'empire avec vous j'ai changé la croyance;
Un seul mot a vaincu leur faible résistance :

Avec vous maintenant c'est la publique voix
Qui parle de conseils, qui les prend pour des lois !
Réprimez les transports de votre zèle austère ;
Allez, vos cheveux blancs, votre saint ministère,
Vos vertus jusqu'ici m'ont fait tout excuser :
De mes bontés enfin vous pourriez abuser.

CRANMER, à Seimour.

Elle n'a plus que vous.

SCÈNE III.

SEIMOUR, HENRI, COURTISANS, PAGES, GARDES, au fond du palais.

SEIMOUR.

Dois-je aussi m'interdire
Cet intérêt touchant que le malheur inspire ?
Le besoin de calmer un injuste courroux,
Le droit de la pitié, me le défendez-vous ?
Je le réclame encor, dussé-je vous déplaire ;
Non, vous n'oublierez pas celle qui vous fut chère ;
Elle répand des pleurs que vous faites couler ;
Mais, sire, un mot de vous pourrait la consoler.

HENRI.

Soutiendrez-vous toujours une épouse infidèle ?
Je vous vois, je vous aime, et vous me parlez d'elle !
J'ai cherché le bonheur par cent chemins divers ;
Des camps et de la paix ignorant les revers,
Étendant chaque jour les droits du diadème,

Prince, législateur, et pontife suprême,
Fameux par le savoir, puissant par les écrits,
J'ai d'un peuple féroce enchaîné les esprits.
Du rêve des grandeurs ma jeunesse bercée
Au vain nom de la gloire attachait ma pensée;
Crédule, j'ai goûté tous les plaisirs d'un roi,
Sans trouver ce bonheur qui fuyait devant moi.
Il est auprès de vous dans l'air que je respire;
Sujette encor de nom, vous possédez l'empire;
Le diadème est prêt; et les autels parés
Bientôt des feux d'hymen se verront éclairés.

SEIMOUR.

Ah! que me parlez-vous d'hymen, de diadème?
Pardonnez; mais enfin ce rang, ce trône même,
Tout vient me rappeler un cuisant souvenir.
L'éclat dont votre bouche embellit l'avenir
Laisse une nuit profonde en mon ame effrayée.
Catherine à vos jours était encor liée,
Quand, fière d'un encens qu'elle obtenait de vous,
Boulen vous vit porter le nom de son époux;
Boulen qui, maintenant captive et solitaire,
Gémit d'avoir régné sur vous, sur l'Angleterre.
Deux reines sous mes yeux ont rempli tour à tour
Le trône où vous voulez me placer en ce jour;
Sous mes yeux cependant tour à tour opprimées.
Vous m'aimez aujourd'hui; vous les avez aimées.

HENRI.

Ainsi vous avez cru de frivoles discours!
Catherine, unissant ses destins à mes jours,

Ne trouva qu'un époux qui l'évitait sans cesse,
Et jamais d'un soupir n'accueillit sa tendresse :
Je fus dans tous les temps contraint de l'estimer ;
Faible prix des vertus que l'on voudrait aimer !
Jeune encor, sans pouvoir, et sujet de mon père,
Vendu par des traités comme un prince vulgaire,
D'un lien politique enchaîné malgré moi,
Sitôt que je l'ai pu j'ai dégagé ma foi.
J'aimai long-temps Boulen ; cet aveu m'humilie :
Mais j'ai dû mépriser une épouse avilie.
Sa coupable conduite appelait ma rigueur :
Elle a voulu se perdre et se fermer mon cœur.
Eh quoi ! n'est-il pas temps qu'à la fin je respire ?
D'un objet criminel j'ai rejeté l'empire :
C'est quand on vous chérit, quand on subit vos lois,
Qu'on peut être, madame, orgueilleux de son choix :
Les vertus, la beauté, la grâce plus touchante,
En vous tout me séduit, et m'attire, et m'enchante ;
Tout, jusqu'à cet effroi si modeste et si doux,
A l'aspect d'un haut rang digne à peine de vous.

SCÈNE IV.

SEIMOUR, HENRI, CRANMER, COURTISANS, PAGES, GARDES, au fond du palais.

CRANMER.

Sire, un pressant motif en ces lieux me ramène ;
Je viens mettre à vos pieds cet écrit de la reine.

HENRI.

Vous a-t-elle chargé de me le présenter ?

CRANMER.

Aucun des courtisans n'osait vous l'apporter.

HENRI.

Dans cet écrit sans doute elle se justifie ;
Mais ce n'est plus à moi d'ordonner de sa vie.

SEIMOUR.

C'est vous qui régnez, sire, et vous qui l'accusez :
Vous ignorez ses vœux ; daignez au moins....

HENRI, donnant la main à Seimour.

Lisez.

SEIMOUR, lisant.

« Sire, je vous écris à mon heure suprême.
» Bientôt vous m'allez condamner :
» Que le cœur qui m'aima se pardonne à lui-même,
» Et que le ciel encor daigne vous pardonner !
» Prenez soin de ma fille en immolant sa mère ;
» Épargnez les jours de mon frère ;
» Épargnez mes amis ; c'est mon vœu, mon espoir ;
» Laissez-moi seule enfin subir ma destinée :
» Mais plaignez votre épouse, et que l'infortunée
» Puisse, avant d'expirer, vous entendre et vous voir ! »
Eh bien !

HENRI.

Qu'ordonnez-vous ?

SEIMOUR.

Rien, sire; mais j'espère
Qu'au moins d'Élisabeth vous entendrez la mère.

HENRI.

Prélat, Boulen encore à mes yeux peut s'offrir.
C'est vous qui l'exigez, il faut vous obéir,
Madame; et dans ma cour votre empire commence.
Tout ce que l'équité pardonne à la clémence,
Tout ce qui m'est permis, vous l'obtiendrez du roi:
Vous adorer, vous plaire est un besoin pour moi.
Au sortir du conseil où mon devoir m'entraîne,
Je verrai, j'entendrai celle qui fut la reine;
Et, pour prix d'un effort qui remplit vos souhaits,
Mon cœur auprès de vous viendra chercher la paix.

SEIMOUR.

La paix! Ah! votre cœur peut encore y prétendre,
Si, daignant consoler une épouse si tendre,
Vous resserrez des nœuds qui sont dignes de vous.
Quelle soit reine encor, c'est mon vœu le plus doux.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, NORFOLK.

HENRI.

Il faut subir encor ce pénible entretien :
Boulen, auprès de moi Seimour est ton soutien.
Mais d'un sombre mystère il est temps de m'instruire.
M'as-tu servi, Norfolk ? et viens-tu de séduire
Tous ces vils accusés, dociles au pouvoir ?
Je t'avais, tu le sais, commandé de les voir,
D'oser leur dévoiler le secret de ma haine,
De leur offrir le jour s'ils accusaient la reine.

NORFOLK.

Ils viennent de parler.

HENRI.

Je ne suis point trahi ?

NORFOLK.

Tous ont versé des pleurs, mais tous ont obéi.

HENRI.

On ne peut de son frère espérer de faiblesse,
Gagnons du moins Norris par la même promesse.

NORFOLK.

Norris !

HENRI.

Oui. Tu l'as vu, flattant avec fierté,
Conserver dans ma cour un ton de liberté;
Il affectait, Norfolk, une franchise austère.

NORFOLK.

Quel moyen fléchira cet altier caractère?

HENRI.

Son crédit, ma faveur qu'il pourrait recouvrer...

NORFOLK.

Qu'il pourrait...

HENRI.

Tu m'entends : fais-lui tout espérer.
C'est ce fatal amour qui me condamne au crime.
Mais je vois s'avancer ma nouvelle victime :
Le dédain sur ses pas remplace le respect;
On cherchait ses regards; on fuit à son aspect.
Sortons : à lui parler en vain je me prépare;
Je sens un trouble affreux qui de mon cœur s'empare.
Quoi! ce prélat toujours fatiguera mes yeux!

SCÈNE II.

HENRI, NORFOLK, CRANMER.

CRANMER.

La reine votre épouse approche de ces lieux,
Sire.

HENRI.

Auprès de Boulen un moment je vous laisse;
Ne vous allarmez pas, je tiendrai ma promesse.

SCÈNE III.

CRANMER, BOULEN, conduite par des gardes.

BOULEN.

Me trompé-je? est-ce encor le soleil qui me luit?
Hélas! de ma prison je regrette la nuit.
Cette douce clarté pour moi n'a plus de charmes;
Le jour blesse mes yeux fatigués par les larmes;
Et ces superbes murs, voilés de ma douleur,
M'offrent par tout le deuil qui règne dans mon cœur.
N'ai-je point vu le roi? Tout se tait! tout m'accable!

CRANMER.

La vertu malheureuse en est plus respectable.

BOULEN.

Que vois-je ? c'est Cranmer : il ne fuit point mes pas !

CRANMER.

Reine...

BOULEN.

Moi, votre reine ! Ah ! ne m'insultez pas.

CRANMER.

Avez-vous pu douter de mes soins, de mon zèle ?
Je vous dois tout, madame, et je vous suis fidèle.

BOULEN.

Vous êtes donc le seul ?

CRANMER.

Non ; parmi les Anglais,
Beaucoup n'ont pas encore oublié vos bienfaits ;
Et regrettent ces jours où vos mains fortunées
Du prince et de l'état réglaient les destinées.
Sous le poids de vos maux le peuple est abattu ;
Il exalte en pleurant votre auguste vertu :
Loin des rois, il n'a point à flatter leur caprice.
Et jusque sur le trône il blâme l'injustice.

BOULEN.

Le peuple doit gémir. Et cette cour...

CRANMER.

Hélas !
Vous n'avez plus d'amis au séjour des ingrats.

BOULEN.

Les cruels autrefois adoraient ma fortune.

Mais chassons du passé la mémoire importune.

CRANMER.

Avec votre destin, madame, ils ont changé.

BOULEN.

Je vous revois, mon cœur est un peu soulagé.
Vous avez fui la cour aux jours de ma puissance;
D'un prélat vertueux j'ai respecté l'absence :
A la cour maintenant qui peut vous appeler ?
Vous venez pour me plaindre et pour me consoler!

CRANMER.

D'un serviteur zèlé vous devez plus attendre;
Je viens pour vous servir, je viens pour vous défendre.
Quand le bonheur public naissait autour de vous,
Je priais pour vos jours et ceux de votre époux;
Au temple renfermé, dans nos paisibles fêtes :
Je conjurais le ciel de veiller sur vos têtes;
Les vœux d'un peuple entier s'unissaient à mes vœux :
Je n'entends aujourd'hui que ses cris douloureux;
Et je viens en des lieux pleins de vos infortunes
Apporter mes sanglots et les plaintes communes.

BOULEN.

Ah! comptez-vous fléchir mon insensible époux ?

CRAMNER.

Je l'ai vu; j'ai tenté d'appaiser son courroux.
J'ai tenté : trop heureux si mon récit fidèle
Pouvait d'un plein succès vous donner la nouvelle!
Mais il m'a refusé, sans lasser mon espoir.

Que dis-je? votre époux consent à vous revoir.
J'assiégerai ses pas. Vous aussi, vous, madame,
Tâchez par vos discours de ramener son ame:
Montrez-lui sur un front plus soumis qu'abattu,
La tranquille douleur qui sied à la vertu.

BOULEN.

Vous me rendez, Cranmer, un rayon d'espérance;
Et j'en avais besoin...

CRANMER.

Je le vois qui s'avance.
Il est maître, il est fier; cherchez à l'attendrir.
Adieu.

SCÈNE IV.

HENRI, BOULEN.

(Les portes du palais sont fermées.)

HENRI, à part.

C'est elle. Allons. Combien je vais souffrir!

BOULEN, à part.

Son aspect me consterne. A quoi dois-je m'attendre?

HENRI, toujours à part.

Mais n'importe; il le faut: j'ai promis de l'entendre.

BOULEN, encore à part.

Daigne-t-il seulement jeter les yeux sur moi?

HENRI.

Vous avez souhaité de revoir votre roi,
Madame.

BOULEN.

Juste ciel! quel effrayant langage!

HENRI.

Eh quoi! ce nom sacré vous paraît un outrage?

BOULEN.

Sire, entre nous jadis il fut des noms plus doux.

HENRI.

Je ne dois plus porter le nom de votre époux.

BOULEN.

L'hymen à votre sort m'a donc en vain liée?
Présente à vos regards, je suis donc oubliée?

HENRI.

Ne parlez plus des nœuds que vous avez brisés;
Ne vous souvenez plus de mes feux méprisés.

BOULEN.

J'ai méprisé vos feux? vous ne pouvez le croire.

HFNRI.

Oui, vous avez trahi vos sermens, votre gloire.

BOULEN.

Si j'ai pu vous déplaire, ordonnez mon trépas,
Mais en m'ôtant le jour, ne me flétrissez pas:
Contentez-vous du sort où vous m'avez réduite.

HENRI.

Ainsi donc c'est à moi d'excuser ma conduite !
Vous m'étonnez.

BOULEN.

Daignez me l'expliquer au moins.

HENRI.

Mes bienfaits envers vous manquent-ils de témoins ?

BOULEN.

Ils vivent dans mon cœur, malgré votre colère.

HENRI.

Et ce cœur a brûlé d'un amour adultère !
Et l'objet de mon choix, oubliant sa fierté,
A de notre union souillé la pureté !

BOULEN.

Moi !

HENRI.

Bien plus, j'en rougis, et pour mon diadême,
Et pour votre complice, et surtout pour vous-même :
La nature et l'hymen, à la fois outragés,
Ont demandé vengeance et ne sont point vengés.
Mais il faut mettre un terme à tant d'ignominie.

BOULEN.

Ah ! ces cris de la rage et de la calomnie
Ont-ils dans votre cœur prévalu contre moi ?

HENRI.

A ces cris odieux ma cour ajoutait foi.
Si la vérité parle, est-ce à vous de vous plaindre ?

Si c'est la calomnie, est-ce à vous de la craindre?
Il est temps que les lois se déclarent pour vous,
Et que votre innocence éclate aux yeux de tous.

BOULEN.

Eh! de quels magistrats dépend ma destinée!
L'intérêt dans leur cœur m'a déjà condamnée.
C'est vous qui m'accusez, et je vois vos flatteurs
Juges tout à la fois et calomniateurs;
Je vois des courtisans vendus au rang suprême,
Choisis dans ce palais, et choisis par vous-même.

HENRI.

Non; ceux que j'ai chargés d'interpréter les lois,
Madame, en aucun temps n'ont pu vendre leur voix:
Ne les outragez plus; ce discours qui m'offense,
Bien loin de vous servir, nuit à votre défense;
Aux droits de l'équité vos juges sont soumis;
Pourquoi les soupçonner? sont-ils vos ennemis?
Pourraient-ils, voudraient-ils condamner l'innocence?
L'un d'eux vous est, madame, uni par la naissance.
Ayez moins de frayeur.

BOULEN.

Eh quoi! vous me quittez!

HENRI.

Vous devez maintenant savoir mes volontés.
Que voulez-vous encor?

BOULEN.

J'ai tout dit. Mais vous, sire,

Consultez votre cœur ; n'a-t-il rien à me dire ?
Vous gardez le silence ! interrogez ces lieux ;
Quel spectacle jadis ils offraient à mes yeux !
Ici de votre cour et du peuple entourée,
Ici de vos sujets, de vous-même adorée,
Ce souvenir m'est cher ; ne me l'enviez pas ;
Ici, parmi les fleurs qu'on semait sur nos pas,
Au milieu des concerts et des cris d'allégresse,
Près de vous, et le cœur plein de votre tendresse,
Je courais à l'autel vous nommer mon époux.

HENRI.

Ah ! tout est bien changé.

BOULEN.

Rien n'est changé que vous.

HENRI.

Osez-vous...

BOULEN.

Trop long-temps j'ai gardé le silence ;
Le poids qui m'accablait tombe avec violence.
Que vous avais-je fait pour tant de cruauté ?
Que ne me laissiez-vous dans mon obscurité ?
Pourquoi m'appeliez-vous sur ce trône perfide ?
Pourquoi m'entraîniez-vous en un piége homicide ?
Je vivais ignorée, et de mes humbles jours
Nul souci jusque-là n'avait troublé le cours ;
Je n'étais point esclave, insultée, opprimée ;
J'étais heureuse enfin : mais vous m'avez aimée.
Tout à coup enchaînée à ma triste grandeur,
Captive, et malheureuse, hélas ! avec splendeur,

J'ai vu mes jours marqués d'éternelles allarmes;
Souvent au sein des nuits j'ai répandu des larmes.
Aux temps de mon éclat si j'ai peu mérité
Cet appareil de gloire et de prospérité,
J'en atteste le ciel, et mon cœur, et vous-même,
Et j'en atteste encor ce sacré diadême
Que vos bontés jadis attachaient sur mon front;
Je n'ai pas un instant mérité mon affront.
Songez, sire, songez qu'à vous seul asservie,
Je vous ai consacré mon amour et ma vie;
Que du jour où j'ai pu vous nommer mon époux
Je n'ai jusqu'à ce jour respiré que pour vous.
La couronne, un palais, n'ont rien que je regrette:
Je n'ai point oublié que je naquis sujette.
Reprenez ma grandeur, vos bienfaits, votre amour:
Vous n'avez pas besoin de me ravir le jour.
Ah! je saurais mourir; mais, hélas! je suis mère;
Mais je laisse une fille et vous êtes son père;
Ou plutôt maintenant ma fille n'en a plus;
Au fond de votre cœur tous ses droits sont perdus:
Ma fille est sans appui; moi seul je lui reste,
Et je sens que ma mort lui serait trop funeste.
Faudra-t-il que ses yeux, errans dans ce palais,
Cherchent toujours mes yeux sans les trouver jamais?
Que sa voix innocente, et jamais entendue,
Appelle en vain sa mère au tombeau descendue?
Non; c'est trop de rigueur. Nous quitterons ces lieux;
Vous ne reverrez plus des objets odieux:
Nos deux noms inconnus périront sur la terre;
Loin de vous, loin d'ici, bien loin de l'Angleterre,
En quelque antre écarté je puis m'ensevelir:

La misère et l'exil ne me font point pâlir ;
Dans les bois, dans les flancs d'un rocher solitaire,
J'irai, j'irai cacher et la fille et la mère.

HENRI, à part.

Je succombe. Ah ! Seimour !

BOULEN.

J'embrasse vos genoux.

HENRI.

Arrêtez.

BOULEN.

Dois-je encor espérer...

HENRI.

Levez-vous.
Mon cœur voudrait, madame, exaucer vos prières ;
Mais souvent un monarque a des devoirs sévères.
D'ailleurs à mes bontés faut-il avoir recours,
Quand les juges n'ont point prononcé sur vos jours ?
Je ne puis deviner leur sentence suprême :
Attendez-la du moins, je l'attendrai moi-même ;
Je lui dois obéir : vous savez que les lois
Sont l'organe du ciel et commandent aux rois.
Puissiez-vous désarmer un tribunal sévère !
A ma fille, à la vôtre allez montrer sa mère.
Adieu.

SCÈNE V.

BOULEN, HENRI, NORFOLK.

BOULEN.

Je sors. Et vous, témoin de ma douleur,
Vous avez autrefois partagé ma grandeur :
J'ouvrais à vos conseils une oreille docile;
Vous rendiez grace alors à ma bonté facile :
Mais la fortune change, il faut subir sa loi;
C'est à moi de prier pour mon frère et pour moi.
Vous, ne rejetez point votre triste famille;
Songez à votre sœur, et contemplez sa fille,
Sa fille, qui perdant les bontés d'un époux,
N'a d'ami, de soutien, de protecteur que vous.

NORFOLK.

Je suis juge, madame, et l'équité m'enchaîne;
Mon cœur ne connaît plus l'amitié ni la haine.

BOULEN.

Hélas !

SCÈNE IV.

NORFOLK, HENRI.

HENRI, préoccupé et regardant sortir Boulen.

(A part.) (A Norfolk.)
Qu'elle est à plaindre! Eh bien, qu'a dit Norris?

NORFOLK.

De mes offres d'abord il a paru surpris.

HENRI.

Je le crois; mais enfin servira-t-il ma haine?

NORFOLK.

Il voudrait seulement parler devant la reine.

HENRI.

J'y consens; devant elle: il remplit mes souhaits.

NORFOLK.

Il voudrait sous vos yeux confondre les forfaits.

HENRI.

Il me délivrera d'un fardeau qui m'accable.
Dès que je vis Seimour, Boulen devint coupable:
Elle usurpe en ces lieux la place de Seimour.
Que l'arrêt se prononce avant la fin du jour:
D'un jugement public que l'appareil austère
Présente la justice aux regards du vulgaire:
A sa raison timide on doit en imposer,

Le braver, s'il le faut, mais souvent l'abuser,
Mêler adroitement la force et la prudence,
Éterniser l'erreur qui fait sa dépendance.
Allez, et que le frein de mon autorité,
S'il n'est chéri du peuple, au moins soit respecté.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOULEN, CRANMER.

CRANMER.

L'ENTRETIEN d'un époux redouble vos allarmes !
Est-il vrai qu'il ait pu résister à vos larmes ?
Seul auteur de vos maux, les aurait-il aigris ?

BOULEN.

Ah, c'est vous ! Laissez-moi reprendre mes esprits.

CRANMER.

Madame, expliquez-moi ce trouble inconcevable ;
Parlez.

BOULEN.

Je viens de voir cet époux redoutable,
Ou plutôt ce tyran : sans dépit, sans remord,
Il semble d'un œil calme envisager ma mort.

Le croirez-vous, pontife? il souffrait à m'entendre.
A le fléchir enfin ne pouvant plus prétendre,
Dans mes plus chers parens trouvant des ennemis,
J'allais revoir ma fille, on me l'avait permis.
Dans ces lieux, où jadis avec tant de constance
Les flots d'adulateurs assiégeaient ma présence,
Je marche lentement, seule, et les yeux baissés,
Parmi des courtisans à me fuir empressés.
J'arrive. Quelle image et fatale et touchante!
Les bras tendus vers moi ma fille se présente;
Ma fille! elle a volé sur mes genoux tremblans,
Mais avec tant de joie et des cris si touchans!
Elle me caressait et me faisait entendre
Les sons délicieux de sa voix faible et tendre:
« Ma mère, disait-elle, enfin je te revoi;
» Ah! voilà trop long-temps que je suis loin de toi!
» J'ai bien pleuré. » Ces mots, ce ton plein d'innocence,
Cette douce candeur, ces charmes de l'enfance,
Rien n'a pu dans mon cœur ramener le repos;
Je n'ai, pour lui parler, trouvé que des sanglots.
Que l'hymen est puissant! que ses nœuds sont augustes!
Mon époux me proscrit; ses rigueurs sont injustes:
Mais quand Élisabeth paraît devant mes yeux,
Cet époux si cruel ne m'est plus odieux.
Je regardais ma fille, et je nommais son père;
Souvent je la pressais sur le sein de sa mère;
Souvent je l'embrassais en l'arrosant de pleurs.
Plus sombre, et sans la voir, songeant à mes malheurs,
Avec un long soupir, interdite, égarée,
J'ai quitté cette chambre, et suis soudain rentrée;
Et prenant tout à coup ma fille entre mes bras,

Vers le lit nuptial je m'avance à grands pas :
Je l'observe, et mes yeux de larmes s'obscurcissent ;
Mes genoux affaiblis sous moi s'appesantissent ;
Tout ce qui m'environne augmente ma terreur.
A l'instant, malgré moi, je pousse un cri d'horreur :
Hélas ! de ma raison j'avais perdu l'usage.
Je sors ; Élisabeth courant sur mon passage,
En vain pour m'arrêter saisit mes vêtemens ;
Je fuis, je me dérobe à ses embrassemens ;
Je fuis, pâle, tremblante, et presque inanimée,
Traînant le noir chagrin dont je suis consumée :
Craignant de rencontrer ces funestes objets,
Loin d'eux quelques momens je viens chercher la paix :
Je ne puis la trouver dans cette ame abattue ;
Toujours Élisabeth est présente à ma vue.
Insupportable poids de tant d'adversité !
Vains sermens, nœuds cruels, triste fécondité !
Que n'as-tu, Dieu puissant, tranché ma destinée,
Le jour, le jour affreux où je fus couronnée !

SCÈNE II.

BOULEN, SEIMOUR, CRANMER.

SEIMOUR.

La voici.

BOULEN.

Ciel ! fuyons.

SEIMOUR.

Où portez-vous vos pas?

BOULEN.

Loin de vos yeux, madame.

SEIMOUR.

Ah! ne me craignez pas.
Je dois, je le sens trop, vous paraître importune;
Mais je viens consoler votre auguste infortune:
Je plains le cœur superbe au sein de la grandeur;
Il n'aura point d'amis dans les jours du malheur.

BOULEN.

Est-ce vous qui parlez?

SEIMOUR.

C'est moi qui vous respecte.

CRANMER, à Boulen.

Madame, ah! que sa voix ne vous soit point suspecte.

BOULEN.

Amis, parens, époux, quand tout m'ose outrager,
C'est ma rivale, ô ciel! qui vient me protéger!

SEIMOUR.

Non, je ne la suis point; je suis votre sujette.

BOULEN.

Dans quel étonnement son langage me jette!

SEIMOUR.

Le temps est précieux, madame; écoutez-moi:

De son appartement j'ai vu sortir le roi ;
Vos juges le suivaient : rien ne transpire encore ;
Mais de jours plus sereins j'ose entrevoir l'aurore :
Du moins, en terminant cet entretien secret,
Il marchait vers ces lieux d'un regard satisfait.
Près de vous, avec vous, je veux ici l'attendre.
L'impure calomnie en vain se fait entendre ;
Ses clameurs, trop souvent plus fortes que les lois,
Ne pourront subjuguer ni mon cœur ni ma voix :
Le bonheur que je veux n'est pas dans la puissance ;
Il est dans vos bontés et dans ma conscience :
Ma grandeur, c'est la vôtre. Ah ! vivons désormais,
Vous sur un trône encor pour verser des bienfaits ;
Le roi, pour oublier quelques momens d'ivresse,
Pour rendre à vos vertus sa première tendresse ;
L'indigent, pour vous voir et cesser de gémir ;
Et moi, pour vous aimer, vous plaire et vous servir.

BOULEN.

Hélas ! à chaque instant, sur la moindre apparence,
Un cœur infortuné ressaisit l'espérance.
Je vous jugeais bien mal : me le pardonnez-vous ?
Mais ne différons plus ; courons vers mon époux.

SCÈNE III.

HENRI, BOULEN, SEIMOUR, CRANMER, NORFOLK, COURTISANS, PAGES, GARDES.

HENRI, bas à Norfolk.

Norris a tout promis; il est temps qu'il paraisse.

SEIMOUR.

Voici le digne objet d'une auguste tendresse,
Celle qui vit son front par vos mains couronné.
Sire, présumiez-vous, en ce temps fortuné,
Qu'à des liens si beaux vous seriez infidèle ?
Qu'un jour on oserait vous implorer pour elle ?
Un injuste soupçon la noircit à vos yeux.
Ah! bien loin d'écouter des cris calomnieux,
A ses persécuteurs c'est à vous de répondre;
Un seul de ses regards suffit pour les confondre :
Écoutez votre cœur un moment irrité,
Mais qui l'aimait, qui l'aime, et qu'elle a mérité.

HENRI.

Cet aspect, vos accents ont des droits sur mon ame,
Et ce noble intérêt vous honore, madame :
Mais à l'empire entier je sais ce que je doi;
Les juges de la reine ont paru devant moi.

BOULEN.

Et que m'annoncez-vous?

HENRI.

Que tout vous est contraire.
Sans doute on aura point l'aveu de votre frère.
Les autres accusés...

BOULEN.

O ciel! que dites-vous?
Les autres...

HENRI.

C'en est fait; ils vous accusent tous.

BOULEN.

Quoi! Je suis innocente! et par eux accusée!

HENRI.

La vérité par eux fut long-temps déguisée;
Mais le secret fatal, madame, est révélé.

BOULEN.

Norris a pu!...

HENRI.

Norris n'a pas encor parlé.
Vous justifierait-il? osez-vous y prétendre?
Eh bien, dans ce moment je suis prêt à l'entendre.
à un garde.
Vous, courez à la Tour, amenez-moi Norris.

BOULEN.

Grand Dieu!

HENRI.

Vous pâlissez! Rappelez vos esprits.
Cet ordre vous surprend!

BOULEN.

Rien ne peut me surprendre;
Je connais mon époux, et je dois vous comprendre.
Un jour, sans doute, un jour, du moins vous rougirez
De l'horrible destin que vous me préparez.
Malheur à qui peut tout! il peut vouloir un crime.
Mais un infortuné que la puissance opprime,
A de quoi raffermir son courage abattu :
Il est un tribunal qui venge la vertu;
L'Univers est soumis à ses lois redoutables :
L'innocent condamné par des juges coupables,
Sous leur indigne arrêt tombant désespéré,
Va soulever contre eux ce tribunal sacré;
Il meurt comblé de gloire au sein de l'infamie;
Il meurt, et l'échafaud, qui voit trancher la vie,
Le couvrant tout-à-coup d'un éclat immortel,
Rend son nom plus auguste, et devient un autel;
C'est le sort que j'attends. En vain calomniée,
Dans le fond de mon cœur je suis justifiée.
Ce cœur est devant vous prêt à se découvrir,
Et je puis me louer puisque je vais mourir.
Je me rendrai justice : elle m'est refusée.
J'avouerai cependant qu'autrefois abusée,
M'occupant de vous seul, et cruelle par vous,
Plus que le rang suprême adorant mon époux,
Fière de mon bonheur, j'ai vu d'un œil impie
Catherine verser des larmes que j'expie;
Vous m'en voyez répandre à ce seul souvenir.
Je fus coupable. Hélas! deviez-vous m'en punir?
Mais depuis ce moment où les nœuds d'hyménée

Au destin d'un monarque ont joint ma destinée,
N'ai-je pas sur vos jours semé quelque douceur.
Digne des noms sacrés et d'épouse et de sœur,
Mère... de votre fille, et reine bienfaisante :
Sire, ma vie entière à vos yeux est présente;
La vertu, le devoir, ont marqué tous mes pas :
Vous pouvez maintenant prononcer mon trépas.

HENRI.

A la vertu, madame, accorder un refuge,
C'est le plus bel emploi d'un monarque et d'un juge :
Mais quand tout vous accuse, ai-je lieu de douter?
Est-ce vous seule enfin que l'on doit écouter?
D'autres ont avoué votre commune offense;
Nous verrons si Norris prendra votre défense :
Norris peut nous donner des éclaircissemens.
Il vient.

SCÈNE IV.

HENRI, BOULEN, SEIMOUR, CRANMER, NORRIS, NORFOLK, COURTISANS, PAGES, GARDES.

NORRIS.

Je me rend, sire, à vos commandemens.
Dans ces lieux redoutés vous m'avez fait conduire.

HENRI.

Oui; j'ai voulu te voir, et tu peux nous instruire.
Rassure-toi, Norris, parle sans te troubler.

NORRIS.

Mon cœur est innocent, c'est au crime à trembler.

HENRI.

Ne me déguise rien.

NORRIS.

J'y consens, je le jure.
Ma bouche a de tout tems ignoré l'imposture.

HENRI.

Va, je ne doute point de ta sincérité;
Ton maître de ta bouche attend la vérité.

NORRIS.

Au serment que j'ai fait je resterai fidèle.

HENRI.

Tu vois la reine; il faut t'expliquer devant elle.

NORRIS.

Sa présence n'a rien qui me puisse arrêter;
Et, je dirai bien plus, j'ai dû la souhaiter.
Je déteste le crime, et je viens le confondre.

BOULEN.

Grand dieu!

HENRI.

Je suis content; mais songe à me répondre.
Parle; est-elle coupable?

SEIMOUR, à Norris.

Osez-vous l'accuser?
Cruel! de son malheur pouvez-vous abuser?
Ah! ses persécuteurs n'ont que trop de puissance.

HENRI.

Madame !

BOULEN, à Norris.

Au nom d'un dieu vengeur de l'innocence,
D'un dieu qui nous rassemble, et qui dans ce moment
A du haut de son trône entendu ton serment,
Par le sein qui jadis a nourri ton enfance,
Tu peux encor, tu dois embrasser ma défense.
Si ma faiblesse en toi trouve un accusateur,
Ton cœur m'en est témoin, tu n'es qu'un imposteur.

NORFOLK.

L'innocence est toujours calme et sans violence.

HENRI.

Contenez-vous, madame, et gardez le silence.

SEIMOUR.

Ah ! sire, ayez pitié de ses cris douloureux,
Et permettez du moins la plainte aux malheureux.

NORRIS.

Reine, jusqu'à la fin tâchez de vous contraindre.

CRANMER, à Norris.

Respectez son malheur.

NORRIS.

Vous paraissez la plaindre !
Vous aussi ! vous, madame ! Ah ! la reine, en ce jour,
Conserve des amis au milieu de la cour !
Je ne le croyais pas.

HENRI.

C'est trop long-temps attendre.

Parle.

NORRIS.

J'obéis, sire, et vous allez m'entendre.
Il est des cœurs pervers que je vais affliger;
Mais le mien désormais ne doit rien ménager.
Voici la vérité simple et sans indulgence.
Par le sein qui jadis a nourri mon enfance,
Par le dieu qu'on atteste, et qui, dans ce moment,
A du haut de son trône entendu mon serment,
Par son équité sainte, inflexible et puissante,
La reine...

HENRI.

Eh bien?

NORFOLK.

Parlez.

NORRIS.

La reine est innocente.

TOUS LES PERSONNAGES excepté Norris.

Ciel!

NORRIS, à la reine.

Suis-je un imposteur?

NORFOLK, à part.

Se peut-il...?

HENRI, à part.

Je frémis.

(Bas, à Norfolk.)

Sont-ce là les discours que vous m'aviez promis?

NORFOLK.

Tu nous trompes, Norris.

BOULEN.

Vous penseriez!...

HENRI.

Oui, traître:
Et tu seras puni d'oser braver ton maître.

NORRIS.

J'ai dit la vérité: je suis prêt à mourir.
J'ai mérité mon sort, car j'ai pu te chérir:
J'ai vu ramper ta cour, et j'ai rampé moi-même.
Je touche avec plaisir à ce moment suprême
Où finit la puissance, où naît l'égalité,
Où l'homme assujetti reprend sa liberté.
Malgré toi, devant toi, j'honore ta victime;
Je rends à ses vertus un tribut légitime:
Toi seul es criminel, toi, qui proscris ses jours,
Toi, dont le cœur est plein de fraude et de détours,
Toi, qui dans ma prison m'as fait offrir la vie,
Si je voulais contre elle aider ta barbarie.
Ce méchant, de ta part, a pu me proposer
De conserver le jour en osant l'accuser.

BOULEN, SEIMOUR, CRANMER.

Norfolk!

NORRIS.

A vos desirs si j'ai semblé répondre,
Tous deux avant ma mort je voulois vous confondre.
Agent fidèle, et toi, roi féroce et jaloux,

Vous vous trompiez tous deux ; vous me jugiez par vous :
Vous ne pouviez compter sur un cœur magnanime.
Tout pâlit, tout se tait, au récit de leur crime !
Roi, tu pâlis toi-même, et tu baisses les yeux !

HENRI.

Les bourreaux vont punir ton mensonge odieux.

NORRIS.

J'oserai sous leurs coups braver ta tyrannie.
Moi, racheter mes jours par une calomnie !
La vie est-elle un bien quand on vit sous ta loi ?
Norfolk, instruisez-vous ; je fus l'ami d'un roi.

HENRI.

Penses-tu qu'à mes yeux tes outrages l'excusent ?
Réponds : que diras-tu ? tes complices l'accusent.
Que diras-tu ? Norfolk les a tous entendus.

NORRIS.

Je ne dirai qu'un mot, c'est qu'ils te sont vendus.

HENRI, *aux gardes.*

Avant de décider du sort de sa complice,
Allez, et qu'à l'instant on le livre au supplice.

NORRIS.

Ah ! je respire enfin. Tu combles mon espoir.

HENRI.

Quoi ! perfide !...

NORRIS.

Est-il prêt? Je suis las de te voir.

HENRI.

Va, cours dans les tourmens finir ta destinée.

NORRIS.

Adieu donc, roi coupable, et reine infortunée,
Reine qui méritiez de plus heureux destins :
Voilà comme un tyran gouverne les humains.

HENRI, avec calme et dignité

Arrête. Écoutez-moi : faisons taire la honte :
Qu'on remène à la Tour et Norris et la reine ;
Je révoque l'arrêt que je viens de dicter ;
La loi fait mon pouvoir, je dois la respecter.

BOULEN.

Qu'entends-je ?

NORRIS.

Que dis-tu ?

HENRI.

Norfolk, on vous accuse ;
Vous deviez les juger ; c'est moi qui vous récuse.

SEIMOUR.

Est-il vrai ?

HENRI.

Vous pourriez consulter le courroux :
Outragé par Norris, et peut-être par vous,
Il n'importe, je veux oublier cette offense :
Que la loi règne seule, et non pas la vengeance !

NORRIS.

A d'injustes fureurs voudrais-tu renoncer ?
Moi-même au repentir prétends-tu me forcer ?

Croirai-je que Norfolk, esclave volontaire,
T'ait prêté sans aveu son lâche ministère?
Achève; laisse-lui le forfait tout entier;
Tu peux de la vertu retrouver le sentier;
Tu le peux : mais entends sa voix qui te réclame;
Contre ce dernier cri ne défends point ton ame;
Profite des leçons qu'elle t'offre aujourd'hui :

(Montrant Boulen et Seimour.)

Roi, voici ton épouse, et voilà son appui.
Allons, soldats.

HENRI, *égaré.*

Par-tout j'entrevois un abîme.

SEIMOUR.

Ah! ne redoutez pas un retour magnanime.

BOULEN.

Sire, je vais attendre ou la vie ou la mort.

HENRI, *montrant la chambre où il se retire.*

Qu'aucun n'entre en ce lieu.

NORRIS.

Laisse entrer le remord.
Et vous, pontife saint, femme auguste et sensible,
Défenseurs de la reine, ah! s'il vous est possible,
Aux malheureux encore il faut la conserver :
Au prix de tout mon sang puissiez-vous la sauver!

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOULEN, seul.

L'ESPÉRANCE me quitte au fond de cet abîme :
La tombe des vivans a repris sa victime.
Prison, séjour d'effroi, toi qui vis si long-temps
De Lancastre et d'York les caprices sanglans,
Souvent tu renfermas dans tes murs redoutables
D'illustres innocens et de fameux coupables ;
Mais jamais une épouse, une reine, avant moi,
Implorant, redoutant son époux et son roi.
De cette longue mort l'amertume est affreuse.
J'ai vécu sur le trône : étais-je plus heureuse ?
Non ; le bandeau royal n'essuyait point mes pleurs :
Des ennuis fastueux, de pompeuses douleurs,
Voilà ce que m'offrait ma grandeur importune ;
Et, captive en tout lieu, j'ai changé d'infortune.

Au sein d'nne autre cour, j'ignorais les chagrins;
Mes jours coulaient plus purs sous des cieux plus sereins.
Oh! qui me les rendra, ces temps de mon enfance?
Je ne te verrai plus, doux climat de la France!
Pour cette île orageuse où j'ai puisé le jour,
Devais-je abandonner ton aimable séjour?

SCÈNE II.

BOULEN, CRANMER.

CRANMER.

Apprenez...

BOULEN.

Des sanglots! quel sujet vous amène?

CRANMER.

L'ordre du roi, madame, et l'ordre de sa haine.
Il a signé l'arrêt. Cet arrêt...

BOULEN.

C'est la mort.

CRANMER.

Les autres accusés ont terminé leur sort.

BOULEN.

Tous?

CRANMER.

Tous.

BOULEN.

Fureur impie! horrible sacrifice!

En les assassinant tu parlais de justice,
Roi perfide. On croyait à sa feinte douceur!
Mon frère, il ne fallait égorger que ta sœur.
Il n'est plus, le soutien du sang qui m'a fait naître:
A ses derniers soupirs il me nommait peut-être.
Et je n'ai pu l'entendre et répondre à sa voix!
Je n'ai pu l'embrasser pour la dernière fois!
Reçois du moins ces pleurs; qu'ils consolent ta cendre:
Mon frère, auprès de toi mon ombre va descendre.
Vous, qui nous accusiez, je ne puis vous haïr;
Votre longue amitié reste en mon souvenir:
Voilà le seul forfait qui vous mène aux supplices;
O de mon innocence infortunés complices,
Parmi tant de malheurs il m'eût été bien doux
D'ignorer votre sort, d'expirer avant vous!

CRANMER.

Ceux de qui la faiblesse un moment abusée,
Pour conserver le jour vous avait accusée,
Ont, en se rétractant reçu le coup mortel:
Oui, de votre innocence ils attestaient le ciel;
Tous vous rendaient justice.

BOULEN.

Ah! celui qui m'accable
Dans le fond de son cœur ne me croit point coupable.

CRANMER.

Votre Seimour en pleurs venait se joindre à moi,
Et nous allions tous deux tomber aux pieds du roi,
Pour empêcher sa main de signer la sentence,

Pour lui demander grace au nom de l'innocence,
Pour implorer du moins ce droit d'humanité
Que le bienfait des lois laisse à la royauté.
Mais à nous fuir tous deux Henri met son étude.
Soit qu'il ait épaissi l'air de la servitude,
Soit que d'un or coupable il recueille les fruits,
Les communes, les grands, dans sa cour introduits,
Ont contre sa clémence invoqué sa justice.
Au vœu qu'il a dicté le monarque propice,
Semble, par des conseils laissant guider sa main,
Abdiquer malgré lui le pouvoir d'être humain.
Au cri de la pitié son cœur inaccessible
Veut que je vous annonce un arrêt inflexible.
Le cruel me gardait ce ministère affreux!
Et cependant, madame, un ordre rigoureux
De son appartement nous interdit l'entrée:
Lorsqu'à vos oppresseurs son oreille est livrée,
De vos derniers amis il évite les pas.

BOULEN.

Le père de ma fille a signé mon trépas!
Mais vous me l'annoncez, mais je vous vois encore.

CRANMER.

Vous me percez le cœur...

BOULEN.

Souvenir que j'abhorre!
Prévenant les souhaits de mon barbare époux,
Supportant ses froideurs, ses caprices jaloux,
Dans ces profonds ennuis nés du pouvoir suprême,

Lorsque sa cruauté, le tourmentant lui-même,
Étendait sur son front le voile des douleurs;
Plus triste, plus à plaindre, et dévorant mes pleurs,
Moi, souvent près de lui son esclave tremblante,
Je lui faisais entendre une voix consolante.
Vœux, soins, respect, amour, il a tout oublié.
J'aurais dû le prévoir; les rois sont sans pitié.
Ils ont reçu du ciel un rang qui les dispense
De vertu, de tendresse et de reconnaissance.
Il valait mieux, sans doute, aux pieds de nos autels,
Recevoir les sermens du dernier des mortels :
Il n'eût point dans son cours interrompu ma vie;
Et, si l'arrêt du sort me l'eût sitôt ravie,
Sa présence eût au moins attendri nos adieux,
Et la main d'un époux m'aurait fermé les yeux.
Vous voyez cet abîme où je suis descendue;
C'est un roi qui m'aimait, c'est lui qui m'a perdue;
C'est lui qui maintenant se plaît à m'accabler.
Mais c'est trop peu; sa rage ose encore immoler
Des sujets innocens, mes amis, ma famille :
Si je pouvais au moins voir un instant ma fille!

CRANMER.

Vous la verrez, madame.

BOULEN.

Ah! que m'annoncez-vous?

CRANMER.

Le roi...

BOULEN.

Ne m'ôtez pas un espoir aussi doux.

CRANMER.

Non ; bientôt la princesse en ce lieu va paraître.

BOULEN.

Ma fille ! est-il bien vrai ? Vous me flattez peut-être ?

CRANMER.

Votre époux y consent.

BOULEN.

Il adoucit mon sort ;
Et je peux à ce prix lui pardonner ma mort.

CRANMER.

Sa mort ! tu la permets, ô juste providence !

BOULEN.

De l'accuser, pontife, aurions-nous l'imprudence ?
Religion divine, appui des malheureux,
Prête à mon cœur flétri tes secours généreux !
Ce cœur est accablé par l'injustice humaine ;
Il a besoin d'un Dieu pour supporter sa peine :
La vertu sous le glaive implore son auteur,
Et dans le ciel au moins cherche un consolateur.
Grand Dieu ! des opprimés où serait l'espérance,
Quel prix dans le malheur soutiendrait leur constance,
Si notre ame, en quittant ce monde criminel,
Ne trouvait devant soi qu'un néant éternel ?
Non : j'aime à le penser, cette ombre de la vie
D'un jour plus véritable est sans doute suivie,
Un avenir plus pur se présente à mes yeux :
Les maux sont ici-bas ; les biens sont dans les cieux.

Là disparaît enfin l'orgueil du rang suprême ;
Tout renaît en Dieu seul, tout est grand par Dieu même ;
Là, jamais le coupable heureux et couronné
N'écrase l'innocent à ses pieds prosterné.

SCÈNE III.

BOULEN, ÉLISABETH, CRANMER, UNE FEMME de la suite d'Élisabeth.

ÉLISABETH.

Quelle nuit !

BOULEN.

Voilà donc cette voix qui m'est chère !

ÉLISABETH.

Où me conduisez-vous ? je ne vois point ma mère.

BOULEN.

La voici qui t'appelle.

ÉLISABETH.

Ah ! c'est toi que j'entends !

BOULEN.

Vous pouvez me quitter, pontife ; il en est temps :
J'embrasse Élisabeth ; mon ame est plus tranquille :
N'exposez point vos jours par un zèle inutile.
Mais je voudrais parler à mon second appui :
Allez trouver Seimour ; allez, et dites-lui
Que j'ose en ma prison souhaiter sa présence :

Son cœur ne sera point las de sa bienfaisance;
J'en juge par le mien.

CRANMER.

Je cours vous obéir :
Mais le roi m'entendra quand je devrais périr;
Et je pourrai du moins bénir son injustice
S'il permet que je meure avant ma bienfaitrice.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

BOULEN, ÉLISABETH, UNE FEMME de sa suite.

BOULEN.

Je vais goûter encor quelques momens bien doux :
Embrasse-moi, ma fille, et viens sur mes genoux.

ÉLISABETH.

Ma mère, ce matin comme tu m'as laissée!

BOULEN.

Quel souvenir amer revient à ma pensée!

ÉLISABETH.

Autrefois tu m'aimais, tu ne me quittais pas;
Souvent durant les nuits je dormais dans tes bras.

BOULEN.

Elle n'aura donc plus une mère auprès d'elle!

ÉLISABETH.

Pendant toute la nuit vainement je t'appelle.

BOULEN.

Ma fille, à chaque mot veux-tu me déchirer ?

ÉLISABETH.

Comme toi maintenant je ne fais que pleurer.

BOULEN.

Combien tous ses discours ont de grace et de charmes !

ÉLISABETH.

Tu pleures !

BOULEN.

Quoi ! sa main veut essuyer mes larmes !

ÉLISABETH.

Mais d'où vient ta douleur ?

BOULEN.

Ah ! crains de le savoir.

ÉLISABETH.

Quitte ce noir séjour.

BOULEN.

J'en sortirai ce soir.

ÉLISABETH.

Quel est donc le méchant qui te fait tant de peine ?

BOULEN.

Un puissant ennemi m'accable de sa haine;
Pour prix de ma tendresse il a proscrit mes jours.

ÉLISABETH.

Et que n'appelles-tu mon père à ton secours ?

BOULEN.

Son père!

ÉLISABETH.

Il te chérit; il viendra te défendre.

BOULEN.

Lui! tu le crois?

ÉLISABETH.

Mon père! ah! s'il pouvait m'entendre!
On fait tout ce qu'il veut.

BOULEN.

Oui; je le sais trop bien.

ÉLISABETH.

Allons auprès de lui. Tu ne me réponds rien?

BOULEN.

Enfant, n'hérite pas du malheur de ta mère :
Surtout dans ses rigueurs crains d'imiter ton père.

SCÈNE V.

BOULEN, ÉLISABETH, SEIMOUR, UNE FEMME de la suite d'Élisabeth.

SEIMOUR.

Quel spectacle touchant se présente à mes yeux!

BOULEN.

Ah! venez; votre aspect me manquait en ces lieux.

SEIMOUR, baisant la main de Boulen.

Reine.....

BOULEN.

Que faites-vous ?

SEIMOUR.

Votre douleur me tue.
Le roi vous le savez, se cache à notre vue;
Mais il m'a fait au moins permettre de vous voir;
Je me rends à vos vœux; je remplis mon devoir.

BOULEN.

Je voudrais vous parler; ordonnez qu'on nous laisse.

SEIMOUR.

C'est moi qui répondrai de la jeune princesse :
Allez.

(La femme de la suite d'Élisabeth sort.)

SCÈNE VI.

ÉLISABETH, BOULEN, SEIMOUR.

BOULEN.

Daignez encor vous asseoir près de moi.
Ce siège informe et vil vous cause un peu d'effroi;
Désormais, je le sais, vous ne devez prétendre
Qu'à ce trône pompeux d'où je viens de descendre.
Je suis prête à rejoindre et mon frère et Norris :
Avant que par un roi mes jours fussent proscrits,

M'abreuvant à longs traits d'un poison redoutable,
J'ai connu des grandeurs l'ivresse inévitable;
Elle enchantait mes sens plongés dans le sommeil.
Le songe est achevé; mais quel affreux réveil!
Un trône! un échafaud!

SEIMOUR.

C'est trop de tyrannie;
Loin de moi la couronne!

BOULEN.

Il y va de la vie.
Vivez, conservez-vous pour tant de malheureux
Qui n'ont plus d'autre espoir qu'en vos soins généreux.
Vivez pour cet enfant; soulagez sa misère:
Songez qu'Élisabeth a besoin d'une mère.
Je la mets en vos bras; devenez son appui;
Adoptez-la; mon cœur vous la lègue aujourd'hui.
Quand je ne serai plus, quand sa voix gémissante
Prononcera le nom d'une mère innocente,
Alors à ses regards daignez vous présenter,
Daignez du nom de fille un moment la flatter:
Trompez-la, s'il se peut, à force de tendresse,
Et mêlez à vos soins quelque douce caresse.
Ah! je vous parle en mère: un jour vous le serez;
Vos fils en votre cœur lui seront préférés;
Mais ne l'oubliez pas, mais qu'elle vous soit chère;
Mais ne traitez jamais ma fille en étrangère.
Elle ne prétend plus au dangereux honneur
D'un rang, vous le voyez, qui n'est point le bonheur.
Du moins, au nom du ciel qui voit couler nos larmes,

Au nom de ces momens pleins d'horreur et de charmes,
Du moins que mon époux perde mon souvenir :
Qu'il réserve à sa fille un plus doux avenir ;
Que son ame plus juste, et par vous attendrie,
Ne lui reproche point le sein qui l'a nourrie.
Trop jeune en ce moment, elle ne conçoit pas
Son malheur et ma honte, et mon prochain trépas :
A son oreille un jour, dans un âge moins tendre,
L'affreuse vérité viendra se faire entendre ;
Vous la consolerez. Dites-lui nos adieux ;
Dites que, subissant un arrêt odieux,
Sa mère qui l'aima, sa mère déplorable
Mourut sur l'échafaud, mais sans être coupable.
Mon amour vous unit, vous confond toutes deux :
Puisse le ciel, propice au dernier de mes vœux,
Toutes deux vous couvrir de sa main tutélaire !
Puissent vos jours nombreux ignorer sa colère !
Puissent-ils s'écouler avec tranquillité
Dans un bonheur égal à mon adversité !

SCÈNE VII.

BOULEN, SEIMOUR, ÉLISABETH, GARDES.

SEIMOUR.

Des soldats !

BOULEN.

Calmez-vous ; c'est le moment funeste
Ma fille, chérissez la mère qui vous reste ;

Mais chérissez toujours, songez à regretter
Celle qui vous fit naître, et qui va vous quitter.
Il faut partir. Adieu.

ÉLISABETH.

Quoi! déjà tu me laisses!

BOULEN, revenant à grands pas.

Reçois, trop cher enfant, mes dernières caresses.

ÉLISABETH.

O ma mère! où vas-tu?

BOULEN.

Que lui répondre, hélas!

ÉLISABETH.

Reviendras-tu bientôt?

BOULEN.

Je ne reviendrai pas.

SEIMOUR.

Craignez d'exécuter la sentence cruelle,
Vous, soldats, vous, témoins de ma douleur mortelle,
Vous qui la partagez, vous que j'entends gémir.
Vous pleurez! et pourtant vous osez obéir!
Reine, de trop d'horreurs je suis environnée.
Mourante plus que vous, plus que vous condamnée,
Je veux auprès du roi précipiter mes pas:
Je vais, je cours à lui, cet enfant dans mes bras.

BOULEN.

Bien loin de le fléchir vous auriez tout à craindre.

SEIMOUR.

A sentir la pitié je saurai le contraindre.

BOULEN.

Ne vous abusez point ; tout est fini pour moi.
O ma fille, aujourd'hui je ne vis plus qu'en toi.
C'est mon Élisabeth, c'est mon sang, c'est ma vie ;
C'est plus que moi, madame ; et je vous la confie.
Je suis prête ; marchons. Soldats, séchez vos pleurs :
Qu'est-ce donc que la mort ? le terme des malheurs.
Quand je vais expirer sous le pouvoir du crime,
Plaignez un roi bourreau, mais non pas sa victime.
Affermis mon courage, ô clémence d'un Dieu :
Madame, aimez-la bien ; c'est votre fille. Adieu.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, PAGES ET GARDES, au fond du palais.

Oh ! qui pourra calmer ma sombre inquiétude ?
J'ai besoin de repos, besoin de solitude.
A mon ordre, à ma voix chacun s'est retiré.
Laisse entrer le remords ! Norris, il est entré ;
Il me suit, il est là, je le sens qui me presse :
Il combat sans succès ma fatale tendresse.
Je les entends tous deux : Quand elle dit, *Seimour*,
Le remords dit, *Boulen*. Le crime avec l'amour !
Combien je hais Norfolk, mon indigne complice !
Mais j'ai dicté l'arrêt. Boulen marche au supplice !
Malheureux ! Dans ton cœur, vainement combattu,
Le remords n'est qu'un cri stérile et sans vertu :
D'un repentir profond ton ame est ennemie ;
Tu veux le fruit du crime et non son infamie.
Allons. De mes tourmens l'amour doit me payer :

Moi-même auprès de lui puissé-je m'oublier !
Mais Catherine aux pleurs, à l'exil, condamnée,
Mais Boulen plus chérie, et plus infortunée,
Je les rejette en vain loin de mon souvenir!...
Je ne pourrai tromper ni moi ni l'avenir.

(Observant les statues des rois d'Angleterre.)

Je vois en frémissant ces images funèbres.
Richard, roi meurtrier, chef des tyrans célèbres,
Henri sept a puni tes forfaits signalés :
Console-toi, son fils les a tous égalés.

SCÈNE II.

HENRI, CRANMER, COURTISANS, PAGES, GARDES.

CRANMER.

Pardon, sire !

HENRI.

Des lois, que nul ne peut enfreindre
Ont condamné Boulen; je ne dois que la plaindre.

CRANMER.

Ce jugement affreux vous l'avez pu souffrir !

HENRI.

Téméraire !

CRANMER.

O mon roi, laissez-vous attendrir !
Quel sang répandez-vous ? quelle est votre victime ?
Si l'arrêt du trépas peut être légitime,.

Si la loi peut jamais verser du sang humain,
C'est quand le criminel en a souillé sa main.
Livrez-vous à la mort une épouse homicide?
A-t-elle en votre sein plongé son bras perfide?
Non, non; laissez briser votre inflexible cœur;
De vos cruels soupçons abandonnez l'erreur;
D'un crime, quel qu'il soit, la reine est incapable;
Sauvez, sauvez ses jours, et fût-elle coupable,
Au nom du Dieu clément dont vous suivez les lois,
Du Dieu qui pardonnait en mourant sur la croix.
Écoutez-le ce Dieu, votre roi, votre maître;
Il vous ordonne ici, par la voix de son prêtre,
De ne point accabler d'un injuste courroux
Le vertueux objet dont vous étiez l'époux.
Craignez le repentir, amer, inexorable,
Le repentir vengeur d'un mal irréparable;
Ne vous préparez point des remords éternels:
Songez que Dieu punit les princes criminels.

HENRI.

Cessez...

CRANMER.

Non. Si ma voix vous semble trop hardie,
Prenez mes jours, prenez ce reste de ma vie;
Vous me verrez sans peine expirer sous vos coups,
Si je puis en mourant sauver la reine et vous:
Oui, vous... Son souvenir vous poursuivrait sans cesse;
Il corromprait vos jours usés par la tristesse.
Excusez le désordre où vous plongez mes sens;
Mais soyez, devenez sensible à mes accens,
A la voix d'une épouse, au vœu de la patrie.

Au vœu d'un peuple entier qui se plaint et qui crie,
Au desir de Dieu même, à son commandement,
Rendez-vous; le temps presse; il vous reste un moment;
L'échafaud est dressé; sa mort est toute prête;
Déjà le fer peut-être est levé sur sa tête :
Elle invoque en pleurant son époux et son roi.
Venez, venez, madame, et joignez-vous à moi.

SCÈNE III.

HENRI, SEIMOUR, ÉLISABETH dans les bras de Seimour, CRANMER, UNE FEMME d'Élisabeth, COURTISANS, PAGES, GARDES.

HENRI.

Se peut-il? Quel objet se présente à ma vue?

CRANMER.

Ah! que par cet objet votre ame soit vaincue.

SEIMOUR, se jetant aux pieds du roi.

Sire!...

HENRI.

Eh bien?

SEIMOUR.

Je succombe. Eh quoi! vous souffrirez...

HENRI.

Levez-vous.

SEIMOUR.

Non, je reste à vos genoux sacrés.

(Montrant Élisabeth.)
J'ai couru... Vous voyez...

HENRI.

Vous répandez des larmes!

SEIMOUR.

Calmez, daignez calmer de trop vives allarmes.
La reine est innocente et s'avance au trépas:
Au nom de cet enfant, ne le permettez pas;
Au nom d'Élisabeth... Contemplez son visage;
Cédez à la nature en voyant votre image,
Et celle d'une épouse, et ces traits si touchans,
Ces traits que vos regards ont adorés long-tems.
Vous l'aimez; pouvez-vous ne plus aimer sa mère?
Pouvez-vous l'immoler? l'oserez-vous?

ÉLISABETH.

Mon père!

HENRI, à part.

Le crime fait souffrir; je le sens malgré moi.

ÉLISABETH.

Je croyais retrouver ma mère auprès de toi.

HENRI, à part.

Sa mère!

ÉLISABETH.

Où donc est-elle?

HENRI, à part.

O contrainte cruelle!

(Haut.)
Ma fille! Élisabeth!... Dieu, que fais-je!

SEIMOUR.

Oui, c'est elle.
Oui, c'est Élisabeth, l'enfant de votre amour;
Au sein qu'on va frapper elle a puisé le jour:
De la reine et de vous elle a serré les chaînes:
Le sang de tous les deux est mêlé dans ses veines.
Ne fuyez point sa voix et ses pleurs innocens;
Ne vous détachez point de ses bras caressans;
Regardez votre fille à vos pieds qu'elle embrasse;
Hélas! autour de vous tout vous demande grace;
Des pleurs qu'elle répand tous les yeux sont noyés:
Vous-même... Ah! mes amis, tombez tous à ses pieds:
L'instant de la clémence est arrivé peut-être;
Parlez, priez, pressez; fléchissez votre maître.

(Cranmer et tous les courtisans se jettent aux pieds de Henri.)

HENRI.

C'en est assez, madame; il faut donc...

SEIMOUR.

Achevez:
Je meurs à vos genoux si vous ne la sauvez.

HENRI.

Pontife, allez, courez, suspendez le supplice;
(Cranmer sort.)
J'écoute l'indulgence et non pas la justice.
Mais tandis que Boulen va rentrer dans ces lieux,
Qu'on fasse retirer cet enfant de mes yeux;
A tant d'émotion mon cœur ne peut suffire.
(On emmène Élisabeth.)

SCÈNE IV.

HENRI, SEIMOUR, COURTISANS, PAGES, GARDES.

SEIMOUR.

J'ai sauvé l'innocence ; à la fin je respire.

HENRI.

Eh quoi ! toujours des pleurs !

SEIMOUR.

Ah ! laissez-les couler ;
De ceux que j'ai versés ils vont me consoler :
Ils sont doux maintenant. Partagez mon ivresse ;
Répandez avec moi ces larmes d'allégresse :
La reine enfin triomphe et retrouve un époux.

HENRI.

La reine ! un si beau nom n'est plus fait que pour vous.

SEIMOUR.

L'ai-je entendu, grand Dieu !

HENRI.

Quelle est votre espérance ?

SEIMOUR.

Quoi ! ne venez-vous pas ?...

HENRI.

D'écouter la clémence,

De révoquer, madame, un arrêt rigoureux.

SEIMOUR.

Eh bien! ne soyez pas à demi généreux.
Vous avez aux tourmens enlevé la victime;
Mais ce n'est point assez : rendez-lui votre estime;
Rendez-lui cet amour qui ne m'était point dû;
En un mot, rendez-lui tout ce qu'elle a perdu.
Que deux fois votre main l'élève au rang suprême :
Le prix d'un tel bienfait sera le bienfait même :
Vous trouverez ce prix au fond de votre cœur;
Enfin d'Élisabeth vous ferez le bonheur,
Le mien, sire, et le vôtre, et j'ose encore le dire,
Celui de vos sujets, celui de tout l'empire.

HENRI.

Ma gloire et mon amour sont tous deux offensés
De ces vœux imprudens qu'ici vous m'adressez.
Mon courroux s'est calmé : n'êtes-vous pas contente?
Dois-je encor m'avilir? est-ce là votre attente?
Me faut-il outrager la sainteté des lois,
Devant l'Europe entière aux yeux de tous les rois?
Celle d'un jugement flétrit aujourd'hui même
A-t-elle encore un front digne du diadème?
A partager son sort m'osez-vous condamner?
Jamais. Boulen vivra; j'ai pu lui pardonner,
Pour vous, pour mes sujets, madame, et non pour elle;
Mais ce pardon suffit : elle est trop criminelle.
Quand le pouvoir sacré de la religion,
Les usages, les mœurs, l'antique opinion,
Contre moi vainement placés dans la balance,

Ont vu le peuple anglais m'obéir en silence ;
Quand le divorce, enfin, par mes lois fut permis;
Quel forfait Catherine avait-elle commis?
Je vous l'ai dit; un seul : de n'être point aimée ;
Le choix de son époux ne l'avait pas nommée.
A l'objet de ce choix mes jours furent unis :
Ils sont empoisonnés; mes bienfaits sont punis ;
L'arrêt est solennel, et le crime est insigne.
A rompre nos liens que Boulen se résigne :
Elle aura ma pitié; la couronne est à vous.
J'aperçois le pontife; il s'avance vers nous.

SCÈNE V.

HENRI, SEIMOUR, CRANMER, COURTISANS, PAGES, GARDES.

SEIMOUR.

Ah ! qu'il vienne; il est temps que sa voix me rassure.
Eh quoi ! vous vous taisez ! parlez, je vous conjure.

CRANMER.

Mon silence et mes pleurs vous en disent assez.

SEIMOUR.

Ciel !

HENRI.

Pourquoi cet air sombre, et ces regards baissés ?

CRANMER.

Sire, chargé par vous d'un ordre légitime,

Je courais à la mort enlever la victime :
Je vois de tous côtés vos sujets éperdus,
Pâles, glacés de crainte, à grands flots répandus
Dans la place où leur reine indignement traînée
Devait sur l'échafaud finir sa destinée.
Étonnés d'un destin vainement déploré,
Ils venaient voir mourir ce qu'ils ont adoré.
Je vole au devant d'eux, et de loin, hors d'haleine,
Je m'écrie : « Arrêtez, sauvez, sauvez la reine ;
» Grace, pardon, je viens, je parle au nom du roi. »
Ils ne m'ont répondu que par un cri d'effroi.
A ces clameurs succède un plus affreux silence :
J'interroge ; on se tait. Je frémis ; je m'avance :
Et promenant partout mes regards effrayés,
Partout je vois des pleurs dont les yeux sont noyés.
J'arrive au lieu fatal ; et cependant la foule
S'ent'ouvre, me fait place, et lentement s'écoule.
J'appelle. Espoir crédule ! il s'est évanoui ;
Sire, j'appelle en vain ; vous étiez obéi ;
Vous avez pu frapper, non sauver l'innocence,
Et l'on vous a servi comme on sert la puissance.
La reine n'était plus. Ses yeux, privés du jour,
Semblaient avec douleur tournés vers ce séjour,
Ses yeux où la vertu répandait tous ses charmes,
Ses yeux encor mouillés de leurs dernières larmes.
Femmes, enfans, vieillards regardaient en tremblant
Ces augustes débris, ce front pâle et sanglant.
Des vengeances des lois l'exécuteur farouche
Lui-même consterné, les sanglots à la bouche,
Détournait ses regards d'un spectacle odieux,
Et s'étonnait des pleurs qui tombaient de ses yeux.

Mille voix condamnaient des juges homicides;
Les malheureux en pleurs baisaient ses mains livides,
Racontaient ses bienfaits, et, les bras étendus,
L'invoquaient dans le ciel, asile des vertus.
Au milieu de l'opprobre on lui rendait hommage.
Chacun tenait sur elle un différent langage;
Mais tous la bénissaient, tous avec des sanglots
De ses derniers discours répétaient quelques mots.
Elle a parlé d'un frère, honneur de sa famille,
Du roi, de vous, madame, et surtout de sa fille;
Et faisant aux anglais ses tranquilles adieux,
Elle a reçu la mort en regardant les cieux.

HENRI.

Votre douleur est juste et n'a rien qui m'offense.
J'accuse envers Boulen ma tardive indulgence.

SEIMOUR.

Au fond de votre cœur vouliez-vous l'épargner?
Elle a cessé de vivre; et moi je vais régner!
Régner! lui succéder entre vos bras perfides,
Sur ce trône souillé de tant de parricides!
Laissez-moi fuir des lieux qui me glacent d'effroi:
Son ombre gémissante est entre vous et moi.
Au moment où mon front recevrait la couronne,
Au pieds des saints autels, sur les marches du trône,
Je l'entendrais toujours, s'attachant à mes pas,
Accuser mes honneurs fondés sur son trépas.
Que d'autres, j'y consens, obtiennent en partage
De votre amour cruel le sanglant héritage,
Et sur son échafaud que mon sang répandu

Dans son généreux sang puisse être confondu!
Voilà tous mes desirs, c'est le sort que j'envie,
Roi barbare; à vos pieds j'ai demandé sa vie;
A vos pieds maintenant je demande ma mort.

HENRI.

Vous, mourir! vous!

SEIMOUR.

Frappez; n'ayez point de remord.
Ah! puisque vous m'aimez, je suis votre complice.
Ma haine vous punit; c'est là votre supplice:
Mais le vôtre est de vivre, et le mien doit finir.
A des mânes chéris je vais me réunir.
C'en est fait... je t'entends. Oui, ton ombre m'appelle.

HENRI.

Ses yeux se sont fermés; je la vois qui chancelle.
Amis...

SEIMOUR.

Si votre cœur peut encore me chérir,
Soyez assez clément pour me laisser mourir.

FIN.

JEAN CALAS,

OU

L'ÉCOLE DES JUGES,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE

Pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, le 6 juillet 1791.

LETTRE

DE M. PALISSOT (*).

L'honneur d'avoir tenté le premier ce sujet difficile appartient incontestablement à l'auteur. Il est vrai qu'il avait eu l'imprudence de se confier à des comédiens; et vous n'ignorez plus, messieurs, qu'il s'est trouvé dans la classe obscure des gens de lettres, des hommes assez peu délicats pour chercher à lui en dérober la fleur. L'auteur fut moins affecté de ce procédé malhonnête que du chagrin de voir son sujet indignement profané. Non-seulement il le fut en mauvais vers au faubourg Saint-

(*) Cette lettre avait été adressée aux rédacteurs de la *Chronique*, et devait paraître dans le cours des représentations de la pièce : mais les objets de politique ne permettaient point alors de donner tant de places à des discussions littéraires.



Germain, mais encore au théâtre de la rue de Richelieu, en mauvaise prose; tellement que celui qui en avait conçu la première idée, et dont le travail était presque fini long-temps avant que ces messieurs n'eussent barbouillé leurs canevas, semblait avoir été devancé par eux, et se traîner à leur suite sur un sujet épuisé.

Le public, à la vérité, sentit bien la différence du pinceau. Vous l'avez attesté vous-mêmes, messieurs; aucune pièce de l'auteur ne fut plus généralement applaudie : mais elle eut moins de succès d'affluence, précisément parce que le sujet, prodigué sans intervalle à deux théâtres, commençait à inspirer une espèce de satiété. Mais si l'on peut affaiblir pour un temps l'impression d'un ouvrage de génie, l'effet en est indestructible. Ainsi l'on a vu la *Phèdre* de Racine se relever plus brillante de l'outrage d'une indigne concurrence; et cette injure, renouvelée avec tant d'audace et par des écrivains si inférieurs à Pradon, devient un motif de plus pour moi de rendre à l'auteur la justice qui lui est due.

J'ose le dire, avec ce sentiment qui m'a toujours animé pour la gloire des arts, je ne connais point d'ouvrage qui présentât plus de difficultés à vaincre, et qui pût donner une idée plus haute du talent capable de les surmonter.

Avoir soutenu le fardeau de cinq actes en com-

mençant cette tragédie précisément où elle devait commencer, le jour même du jugement de Calas ; avoir osé mettre en action, ce qui jusqu'alors était sans exemple, un interrogatoire juridique, et en avoir fait une des plus intéressantes scènes de la pièce ; avoir franchi une difficulté peut-être encore plus grande, en faisant un honnête homme du juge qui a le malheur de condamner l'innocence (et prenez garde, messieurs, que, sans cette difficulté surmontée, l'ouvrage n'avait plus de but moral, et ne pouvait plus s'appeler l'*École des juges*), c'était assurément avoir remporté le prix de son art. Mais si vous ajoutez à ce prodigieux mérite celui que suppose l'invention du personnage de la Salle, l'un des plus beaux modèles de vertu qui aient jamais été mis au théâtre, quel rang assignerez-vous à l'auteur, qui, en moins de deux années, des succès de Charles IX et de Henri VIII, s'était élevé à cette nouvelle gloire? Quelle sublime leçon de morale que cette pièce! Et, depuis les chefs-d'œuvre de notre scène, sur quel théâtre avions-nous entendu une pareille suite non interrompue de beaux vers? Où ce jeune auteur, à qui l'on disputait la sensibilité, a-t-il puisé cette foule de sentimens exquis, délicieux, sublimes sans aucune ostentation, et uniquement par leur extrême vérité? De quelles richesses il a su semer un sujet en apparence si stérile, et dont l'action n'égale, pour ainsi dire, que

la durée de la représentation! Quel tableau que celui des cruautés de Baville en Languedoc, et des funestes effets de la révocation de l'édit de Nantes! Quelle savante opposition que celle des deux portraits de Louis XIV! Enfin quel magnifique éloge de Voltaire, et qu'il se trouve heureusement placé dans une des plus glorieuses époques de sa vie.

Oh! je sens que je n'écouterais jamais avec patience l'homme injuste qui se permettrait des propos légers, non sur le talent, mais sur le caractère moral du jeune poète qui a su rendre la vertu si respectable, et qui a trouvé dans son cœur cette abondance de sentimens puisés dans la plus belle nature.

Cependant il faut l'avouer; ce n'est pas à lui seul que nous devons tout le plaisir que nous a fait son ouvrage : il a été secondé par le talent le plus digne du sien. Quiconque n'a pas vu Monvel dans le personnage de Calas ne connaît qu'imparfaitement le talent supérieur de cet acteur célèbre. Je me plais d'autant plus à lui rendre cette justice, que j'avais eu le malheur de me laisser prévenir contre lui. On m'avait dit (peut-être avec plus de perfidie que de vérité, mais enfin j'avais eu la faiblesse de croire) qu'il avait cherché à nuire au succès d'un de mes ouvrages. Je déclare que j'ignore et que je veux ignorer si réellement il a eu ce léger tort envers moi; mais je ne m'en accuse pas moins d'injustice à

son égard, et je la répare autant qu'il est en moi par l'aveu que j'en fais. Si le public m'a fait l'honneur d'adopter quelquefois mes jugemens, je crois me donner de nouveaux droits à sa confiance en lui prouvant qu'une rétractation n'est qu'un plaisir pour moi, quand je reconnais que des préventions ont pu m'égarer. Oui, Monvel, j'aime à vous témoigner publiquement l'estime que je fais de vos talens, et à vous dire que vous serez toujours compté parmi les plus grands maîtres de votre art. Je vous ai admiré sur l'une et l'autre scène; mais vous ne m'avez jamais paru plus sublime que dans ce personnage de Calas, infiniment plus intéressant à mon gré que celui de Socrate.

Qu'il me soit permis de revenir encore un moment à l'ouvrage que vous avez si bien fait valoir. Par quelle heureuse magie un sujet qui pouvait ne sembler que sombre et atroce a-t-il pu devenir si touchant? Comment l'auteur est-il venu à bout de réaliser son propre vers,

Qu'il soit attendrissant, qu'il ne soit point horrible ?

C'est sans doute par le caractère de constance et de dignité qu'il a su donner au personnage de son héros. C'est lui, c'est la victime elle-même qui console pendant toute la pièce tous les infortunés qui prennent part à son malheur; c'est lui qui, dans la situation la plus terrible, entouré de sa femme et de

ses enfans, étend encore sa sensibilité sur une servante qui pleure, et dont le rôle a été parfaitement bien rempli. Enfin c'est le sommeil de Calas dans sa prison, ce sommeil tranquille de l'innocence opprimée, mais soumise aux ordres de la Providence, qui a produit une scène d'une beauté si neuve et si touchante, une scène qui adoucit la terreur; et le public, au lieu d'un spectacle atroce, ne voit plus dans cette paix du juste qu'un spectacle digne des regards de Dieu même. Eh! quoi de plus beau, de plus grand, de plus auguste, dit Sénèque, que l'ame d'un juste luttant avec sa seule vertu contre tous les orages de l'adversité?

JEAN CALAS.

PERSONNAGES.

JEAN CALAS.
Mme CALAS.
PIERRE CALAS, } fils de Jean Calas.
LOUIS CALAS,
LA VAISSE.
LA SERVANTE.
CLÉRAC, } juges
LA SALLE,
LE RELIGIEUX.
LE GEOLIER.
LE PEUPLE.
JUGES. } Personnages muets.
UN GREFFIER.

La scène est dans la ville de Toulouse.

JEAN CALAS,

OU

L'ÉCOLE DES JUGES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une place publique.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉRAC, LA SALLE.

LA SALLE.

LAISSEZ-MOI.

CLÉRAC.

Vous fuyez.

LA SALLE.

Je fuis des criminels.

CLÉRAC.

Où sont-ils?

LA SALLE.

Dans le temple, au pied des saints autels.

CLÉRAC.

Que dites-vous?

LA SALLE.

Qu'un peuple affamé de carnage
Veut rendre un Dieu clément complice de sa rage.

CLÉRAC.

Je reconnais en vous le soutien des Calas.

LA SALLE.

Oui, je les soutiendrai; je ne m'en défends pas.

CLÉRAC.

Ce grand zèle du moins ne peut-il se contraindre?

LA SALLE.

Ils sont infortunés; nous devons tous les plaindre.

CLÉRAC.

Il est vrai.

LA SALLE.

Nous surtout qui devons les juger.
Je les crois innocens, et je ne puis songer
Qu'un frère en sa fureur ait égorgé son frère,
Ou qu'un fils ait péri sous la main de son père.

CLÉRAC.

Vous, qui me soupçonnez de quelque aveuglement;
Vous qui, d'un parricide étonné justement,

Le jugez impossible, et refusez d'y croire,
Faut-il de vos discours rappeler la mémoire?
Cent fois je vous ai vu, les yeux baignés de pleurs,
Des superstitions raconter les fureurs.
Je n'ai point, comme vous, goûté dès ma jeunesse
Les principes hardis d'une altière sagesse :
Dans ma religion rien n'est douteux pour moi,
Et ma raison fléchit sous le joug de la foi :
Mais je puis concevoir qu'un zèle fanatique
Arme contre son fils la main d'un hérétique.
Je sais qu'en votre cœur Dieu seul est adoré,
Que Dieu seul à vos yeux est un objet sacré.
« En tous lieu, disiez-vous, nos malheureux ancêtres
» Ont toujours épousé les passions des prêtres;
» Et, toujours ajoutant au culte de l'autel,
» Les humains ont gâté l'œuvre de l'Éternel. »
Quoi! monsieur, ce fléau si grand, si redoutable,
Quoi! des religions ce mal inévitable,
Au culte protestant serait-il étranger,
Ou l'esprit d'une secte aurait-il pu changer?

LA SALLE.

Non, non; le fanatisme enfante tous les crimes:
Sans égard et sans choix il frappe ses victimes;
Du sang, de la nature, il fait taire la voix :
Mais, pénétrant aussi dans le temple des lois,
Souvent, vous l'avouerez, sa terrible puissance
Aux mains des magistrats fait pencher la balance.

CLÉRAC.

Terminons un discours qui pourrait nous aigrir.

LA SALLE.

Oui, parmi vos pareils hâtez-vous de courir.
Au sein de nos remparts de zélés catholiques
Jadis ont immolé des milliers d'hérétiques :
Une fête annuelle est l'affreux monument
Qui retrace à nos yeux ce grand événement;
De ces meurtres sacrés c'est le jour séculaire.

CLÉRAC.

J'ai quitté de Bruno le cloître solitaire;
A mes concitoyens je viens me réunir,
Et célébrer comme eux ce sanglant souvenir.

LA SALLE.

Eh bien! jouissez donc de cette horrible image;
Par d'homicides vœux célébrez le carnage;
Joignez-vous au vulgaire, et rendez grace aux cieux
Des forfaits qu'autrefois ont commis vos aïeux.

CLÉRAC.

Modérez ces transports.

LA SALLE.

Déplorables contrées,
Aux superstitions si constamment livrées!
Hélas! de vos revers quand finira le cours?
Le terme en est-il proche? ou verrai-je toujours
Des citoyens, poussés par un zèle bizarre,
Excusable pourtant quand il n'est point barbare,
Porter publiquement, en signe de douleur,
Des vêtemens hideux sous diverse couleur?
Vous, juge, initié dans ces sombres mystères,

Osez-vous approuver la fureur de vos frères?
Pourquoi donc ces devoirs, ces honneurs solennels
Qu'obtient le suicide au pied de vos autels?
Pourquoi ces chants cruels, ces accens funéraires,
Qui sont des cris de rage, et non pas des prières?
Pourquoi de ce cercueil le spectacle effrayant,
Et d'Antoine Calas le squelette sanglant?
Il saisit d'une main la palme du martyre,
Et, les doigts étendus, l'autre main semble écrire.
Il devait, nous dit-on, sous les regards de Dieu,
D'un culte plein d'erreur signer le désaveu:
Fais au moins, Dieu puissant, que sa main sanguinaire
Ne signe point la mort de son malheureux père!

CLÉRAC.

Si l'on eût de l'état consulté les besoins,
Vos yeux de ces objets ne seraient pas témoins.
Toujours les protestans ont divisé l'empire:
Par de sévères lois il fallait les détruire.

LA SALLE.

Ami de la justice, est-ce vous que j'entends?

CLÉRAC.

Est-ce vous qui seriez l'appui des protestans?
Voyez ces factieux, hardis dès leur naissance,
Par vingt ans de combats affermir leur puissance;
Vaincus par Médicis, quelquefois triomphans,
Ils ébranlaient le sceptre aux mains de ses enfans.
Henri quatre et son fils reçurent en partage
De ces dissentions le sanglant héritage:

Ami d'un seul pouvoir, le profond Richelieu
Défendit la querelle et du trône et de Dieu.
Il mourut; mais bientôt ce siècle vit paraître
Un roi qui sut parler, qui sut agir en maître,
Et qui, pour maintenir sa juste autorité,
Employa la constance et la sévérité.
Ce monarque imposant jusques dans ses faiblesses,
Gouverné par la gloire, et non par ses maîtresses,
Voulant de son royaume augmenter la splendeur,
Sous la religion fit fléchir sa grandeur :
Il connut les rigueurs de sa morale austère;
Un saint zèle dicta cet édit salutaire
Qui livrait l'hérésie au glaive de la loi.
Que n'a-t-on conservé l'esprit de ce grand roi!

LA SALLE.

Ainsi vous exaltez les crimes de vos princes!
Oubliez-vous le sort de ces tristes provinces?
Pontifes, magistrats dressant des échafauds,
Nos pères convertis à la voix des bourreaux,
Abandonnant leurs biens, errant de ville en ville,
Massacrés dans nos murs sous les yeux d'un Baville,
Dans la nuit des cachots entassés par Louvois;
Quelques-uns, en troupeaux fuyant au fond des bois,
Poursuivis dans les creux des vallons solitaires,
Au bruit du plomb mortel chassés de leurs repaires,
Tels que ces animaux que l'homme en son loisir
Égorge de sang froid par un affreux plaisir!
Oubliez-vous enfin notre Septimanie,
Jouet du fanatisme et de la tyrannie,
Déplorant les trésors de ses champs dévastés,

Et le deuil éternel de ses riches cités;
Ses beaux arts transplantés sur la rive étrangère,
Et ses nombreux enfans arrachés à leur mère?
Louis, cet ennemi de toute liberté,
Plus flatté que chéri, plus craint que respecté,
Imprimant à l'Europe une terreur profonde,
Obtint le nom de grand par le malheur du monde.
Entouré soixante ans et de pompe et d'ennui,
Il crut que les humains n'étaient faits que pour lui:
La France, qu'appauvrit son luxe despotique,
Le vit fouler aux pieds la majesté publique,
Des impôts accablans appesantir le faix,
Et nourrir son orgueil du sang de ses sujets.
Il ne peut être absous par quarante ans de gloire;
La misère du peuple a flétri sa mémoire:
Son règne avait causé de publiques douleurs;
Mais le jour de sa mort n'a point coûté de pleurs.

SCÈNE II.

CLÉRAC, LA SALLE, LOUIS CALAS, LE RELIGIEUX.

LOUIS CALAS.

O ministres des lois, soutiens de la justice;
Vous ne souffrirez point qu'un innocent périsse.
Mille objets effrayans sont encore sous mes yeux;
Ces pénitens, ce deuil, ces prêtres furieux,
Et ce fantôme affreux, restes d'un suicide.

Qu'une sanglante erreur condamne au parricide.
Au premier des martyrs le temple consacré
Est-il donc aux bourreaux impunément livré ?
Ah ! mon père est proscrit ; son supplice s'apprête ;
Le peuple me poursuit en demandant sa tête.
Je viens auprès de vous ; je me jette en vos bras.

CLÉRAC.

Quoi ! c'est un des enfans....

LE RELIGIEUX.

Du malheureux Calas.

CLÉRAC.

Et que veut-il de moi? Son fils ! un hérétique!

LE RELIGIEUX.

Presque dès son enfance il devint catholique.

CLÉRAC.

Lui !

LE RELIGIEUX.

Grace à l'Éternel, qui s'est servi de moi,
Ses yeux sont éclairés du flambeau de la foi.

LOUIS CALAS.

Et du plus grand forfait on accuse mon père !
Si d'un tel changement il eût puni mon frère,
Si dans le sang d'un fils son bras s'était baigné,
J'étais plus criminel ; m'aurait-il épargné ?
Maintenant donc jugez, amis de l'innocence,
Amis de la raison, prononcez la sentence.

CLÉRAC.

Vos discours et les pleurs que je vous vois verser,
Jeune homme, à votre sort tout doit m'intéresser :
Mais enfin je suis juge, et ne puis vous entendre :
L'arrêt viendra trop tôt ; c'est à vous de l'attendre.

(Il sort).

SCÈNE III.

LA SALLE, LOUIS CALAS, LE RELIGIEUX.

LOUIS CALAS, au Religieux.

Sortons d'ici.

LA SALLE.

Pourquoi craignez-vous de rester ?
Comme lui je suis juge, et veux vous écouter.

LOUIS CALAS.

Vous ne m'opposez pas un visage sévère :
Vous êtes jeune encore, et vous avez un père.

LA SALLE.

Non, j'ai perdu le mien ; mais il me reste un cœur
Qu'il forma vertueux et sensible au malheur.

LE RELIGIEUX.

Je vois courir vers nous ce peuple qu'on égare.

LA SALLE.

Et c'est la loi d'un Dieu qui rend l'homme barbare!

SCÈNE IV.

LA SALLE, LOUIS CALAS, LE RELIGIEUX, LE PEUPLE.

LE PEUPLE.

Oui, le voilà, c'est lui; c'est un fils de Calas.

LA SALLE.

Citoyens, écoutez.

LE PEUPLE.

Ne le protégez pas.

LA SALLE.

Qu'a-t-il donc fait?

LE PEUPLE.

Le ciel demande un grand exemple.

LA SALLE.

Mais enfin qu'a-t-il fait?

LE PEUPLE.

Il est sorti du temple...

LA SALLE.

Eh bien?

LE PEUPLE.

Nous l'avons vu, cachant mal sa fureur,
Sortir en détournant les yeux avec horreur.
Il a trempé, sans doute, au meurtre de son frère:
Il est temps d'immoler les enfans et le père.

LE RELIGIEUX.

Il faut donc, citoyens, nous immoler tous trois.

LA SALLE.

Ministre des autels et ministre des lois,
Jusqu'au dernier soupir nous prendrons sa défense.

LOUIS CALAS.

Laissez-leur terminer mon horrible existence.

LE RELIGIEUX.

Cet homme est innocent : ne le voyez-vous pas ?

LE PEUPLE.

Peut-il être innocent, lui, le fils de Calas ?

LA SALLE.

S'il faut pour vous fléchir parler en fanatique,
Cet homme est innocent, puisqu'il est catholique.

LE PEUPLE.

Il doit donc abhorrer des parens criminels.

LA SALLE.

Tous les cœurs ne sont pas injustes et cruels.

LE PEUPLE.

Ses parents ont du ciel mérité la colère.

LE RELIGIEUX.

Le ciel n'ordonne pas de détester son père.

LE PEUPLE.

Un de nos magistrats dans un cloître sacré
Pour ce procès fameux s'est long-temps retiré :
Inspiré par les cieux, ce juge irréprochable
A dit publiquement : « Jean Calas est coupable. »

LA SALLE.

Un homme, dites-vous, par les cieux inspiré !
Bon peuple, eh ! c'est ainsi qu'ils vous ont égaré.

LE PEUPLE.

Les juges irrités frapperont la victime.

LA SALLE.

Eh quoi ! n'ont-ils jamais condamné que le crime ?
Au sang d'Urbain Grandier leurs bras se sont baignés.

LE PEUPLE.

Tous nos prêtres, comme eux justement indignés...

LA SALLE.

Repoussez loin de vous ces prêtres sanguinaires,
Qui vous font desirer le trépas de vos frères,
Qui, d'orgueil enivrés, prêchent l'humilité,
Qui du sein des trésors prêchent la pauvreté,
Et qui, trompant toujours et dévastant la terre,
Servent le Dieu de paix en déclarant la guerre.

LE PEUPLE.

Eh bien! le tribunal est prêt à s'assembler :
Vous êtes magistrat, vous pouvez y parler :
En faveur des Calas courez vous faire entendre.

LA SALLE.

N'en doutez point ; j'y vole, et c'est pour les défendre.

LE PEUPLE.

Comment! vous oserez, par le zèle emporté...

LA SALLE.

Tout pour ma conscience et pour la vérité.

LE PEUPLE.

Courons hâter l'arrêt d'une race coupable.

LA SALLE.

Allez, et demandez un arrêt équitable.
(Le peuple sort).

SCÈNE V.

LA SALLE, LOUIS CALAS, LE RELIGIEUX.

LOUIS CALAS.

O mon libérateur!

LA SALLE.

Vous, jeune infortuné,
Venez sous l'humble toit que le ciel m'a donné.
Sans consumer ma vie au fond des sanctuaires,
Je tâche d'être humain; ce sont là mes prières.

LE RELIGIEUX.

Vos vœux et votre encens sont les plus précieux:
Tout mortel bienfaisant est un prêtre des cieux.
Aimer le genre humain, secourir la misère,
C'est la religion; c'est la loi tout entière,
C'est le précepte saint que Dieu même a dicté:
Son culte véritable est dans l'humanité.

ACTE II.

(Le théâtre représente la salle du parlement.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉRAC, LA SALLE, LES AUTRES JUGES, UN GREFFIER.

CLÉRAC.

Bientôt les accusés en ces lieux vont paraître :
Ce moment de leur sort va décider peut-être.
Vous voyez les desirs de ce peuple pieux :
Il attend votre arrêt; il a sur vous les yeux;
Pensez-y bien. Souvent l'énormité du crime
Rend le juge incrédule, et sauve la victime.
Par des préventions ne soyons point troublés.
Le ciel qui nous entend, qui nous voit rassemblés,
A qui nous répondrons de notre ministère,
Dit à chacun de nous d'être un juge sévère,

De ne pas profaner la sainteté des lois,
D'être sourd à la plainte, et de venger ses droits.

LA SALLE.

Venger les droits du ciel! Insensés que nous sommes,
Ne donnons point à Dieu les passions des hommes.
Il ne commande point tant de sévérité :
Ce Dieu, dont un cœur dur méconnaît la bonté,
Dit à chacun de nous d'être un juge équitable,
De haïr le forfait, de plaindre le coupable,
D'accueillir l'accusé d'un œil compatissant,
Et de ne point verser le sang de l'innocent.

SCÈNE II.

CLÉRAC, LA SALLE, LES AUTRES JUGES, UN GREFFIER, JEAN CALAS, Mme CALAS, PIERRE CALAS, LAVAISSE, LA SERVANTE.

CLÉRAC.

Approchez.

LA SALLE.

Leur aspect me fait verser des larmes.

JEAN CALAS.

Tout terrible qu'il est, ce moment a des charmes :
Épars dans les cachots depuis près de six mois,
Nous voilà réunis pour la première fois.

MADAME CALAS.

Mon époux!

LAVAÏSSE.

Mon ami!

LA SERVANTE.

Mon cher maître!

PIERRE CALAS.

Mon père!

JEAN CALAS.

Ces noms étaient bien doux dans un temps plus prospère.

CLÉRAC.

Répondez. De Calvin vous professez la foi?

JEAN CALAS.

Oui, depuis mon berceau.

CLÉRAC.

Quel était votre emploi?

JEAN CALAS.

Par les travaux constans d'une utile industrie,
Ainsi que mes aïeux, j'ai servi la patrie.

CLÉRAC.

Votre âge et votre nom?

JEAN CALAS.

Vous ne l'ignorez pas:
J'ai soixante-neuf ans; mon nom est Jean Calas.

CLÉRAC.

Êtes-vous étranger?

JEAN CALAS.

J'ai vu le jour en France.

CLÉRAC.

En quel lieu?

JEAN CALAS.

Dans ces murs j'ai reçu la naissance.

CLÉRAC, à madame Calas.

Et vous?

MADAME CALAS.

J'ai vu le jour chez un peuple vanté
Pour ses lois, pour ses mœurs, et pour sa liberté.

CLÉRAC.

Ce peuple quel est-il? Ce n'est pas me répondre.

MADAME CALAS.

Eh bien! je suis Anglaise, et je naquis dans Londre.

CLÉRAC.

Et le nœud qui vous joint dure depuis trente ans?

JEAN CALAS.

Il est vrai.

CLÉRAC.

Vous avez encor plusieurs enfans?

MADAME CALAS.

Grace à notre union, bien tristement féconde,
Six malheureux de plus ont gémi dans le monde;
Deux filles, quatre fils.

CLÉRAC.

Et ceux qui sont vivans

Habitent-ils ces lieux ? sont-ils tous protestans ?

JEAN CALAS.

L'un d'eux est catholique ; et, dans son premier zèle,
Ayant voulu quitter la maison paternelle,
De ses parens encore il éprouve les soins ;
Un tribut annuel suffit à ses besoins :
Il traine sur ces bords sa pénible existence.
Le second de nos fils est en votre présence ;
Et le troisième enfin, le plus jeune de tous,
Sur les bords Genevois fut envoyé par nous.

MADAME CALAS.

Mes filles nous rendraient nos malheurs supportables.
Sous le champêtre toit de parens respectables
Leurs beaux jours s'écouloient loin du toit paternel,
Lorsqu'Antoine a conçu son projet criminel :
Cependant, comme nous, elles sont prisonnières :
Mes filles, s'abreuvant de larmes solitaires,
Expirent jour et nuit dans un cloître inhumain,
Loin de leur mère, hélas ! qui les appelle en vain.

CLÉRAC, à Pierre Calas.

Parlez, fils de Calas ; il faut aussi connaître
Et votre âge et les lieux où le sort vous fit naître.

PIERRE CALAS.

Je suis né dans ces murs ; j'ai vingt ans accomplis.

CLÉRAC, à Lavaïsse.

Et vous ?

LAVAÏSSE.

Un an du moins ; Toulouse est mon pays.

CLÉRAC.

Est-ce de vos parens la demeure ordinaire?

LAVAÏSSE.

C'est là que de tout temps a résidé mon père.

CLÉRAC.

Ses jours ne sont-ils pas consacrés à la loi?

LAVAÏSSE.

Il s'est rendu fameux dans l'honorable emploi
De défendre au barreau les droits de l'innocence,
Et le faible opprimé chérit son éloquence.

CLÉRAC, *à la servante.*

Vous, femme qui pleurez, qui gémissez tout bas,
Approchez, répondez : vous serviez Jean Calas?

LA SERVANTE.

Il est vrai.

CLÉRAC.

Cependant vous êtes catholique?

LA SERVANTE.

Grace au ciel.

CLÉRAC.

Vous pouviez servir un hérétique!

LA SERVANTE.

J'ai vécu bien long-temps; mais je n'ai point connu
D'homme plus généreux, plus rempli de vertu.
Mon maître et son épouse ont aidé l'infortune!
Ils n'ont jamais trouvé sa demande importune.
Lorsque j'entrai chez eux, au pied de leurs autels

Ils venaient de s'unir par des nœuds solennels.
Hélas! deux ans après, le ciel, en sa colère,
D'un époux fortuné fit un malheureux père.
Je cultivais les fruits de ce tendre lien,
Et le cœur maternel se confiait au mien.
Mes yeux furent témoins du jour de leur naissance;
Ces mains que vous voyez ont bercé leur enfance.
Pour mes soins chaque jour recevant des bienfaits,
J'ai vu dans la maison l'innocence et la paix.
Je ne m'attendais pas, non plus que vous, mon maître,
Que je verrais mourrir l'enfant que j'ai vu naître,
Ni qu'un jour des parens si bons et si chéris
S'entendraient accuser du meurtre de leur fils.

CLÉRAC.

Retracez-nous, vieillard, l'événement funeste.

JEAN CALAS.

Je vais donc ranimer la force qui me reste.
(Montrant Lavaïsse.)
Ce jeune homme à nos yeux est un de nos enfans;
La plus tendre amitié me joint à ses parens :
Ce sont des nœuds formés depuis quarante années.
Il avait dans Bordeaux passé quelques journées;
De retour en ces murs il venait nous revoir;
Nous étions réunis pour le repas du soir,
Ma femme auprès de moi, lui, mon second fils Pierre,
Et ce fils dont la mort perd sa famille entière.
Je me trouvais heureux environné des miens;
Et le temps s'écoulait en ces doux entretiens
Sans suite et sans apprêt, dont le désordre aimable

Reçoit de la nature un charme inexprimable.
Antoine, cependant, rêveur préoccupé,
Semblait d'un grand dessein profondément frappé.
Nous nous levons ensemble.

PIERRE CALAS.

Y pensez-vous, mon père?
Avez-vous oublié que mon malheureux frère
Venait de nous quitter depuis quelques instans?

LAVAÏSSE.

Antoine est sorti seul.

JEAN CALAS.

Il est vrai, mes enfans.
J'ai peine à surmonter le trouble qui m'accable :
Pardon!

CLÉRAC.

Vous hésitez : vous êtes donc coupable?

LA SERVANTE.

Il ne l'est point. Son fils a dirigé ses pas
Aux lieux où se faisaient les apprêts du repas.
Je me rappelle bien l'époque infortunée;
Octobre finissait sa treisième journée;
Les orages fréquens et la fraîcheur de l'air
Nous annonçaient déjà l'approche de l'hiver.
Il entre : sa tristesse a causé ma surprise.
Près de l'ardent foyer j'étais alors assise.
« Approchez-vous le froid fait sentir sa rigueur, »
Lui dis-je. Il me répond, d'un air sombre et rêveur,
« Je brûle ». Après ces mots que je ne pus comprendre.

D'un pas précipité je l'entendis descendre.

CLÉRAC.

Continuez, vieillard.

JEAN CALAS.

L'heure vint avertir
Que notre ami devait nous quitter et partir.
Il voulait la nuit même aller trouver l'asile
Que son père possède auprès de notre ville.
Nous réveillons mon fils qui s'était endormi.
Va, dis-je mon enfant, éclairer notre ami.
Mon fils prend la lumière, et tous deux ils descendent.
Des cris l'instant d'après et des sanglots s'entendent :
Moi-même alors j'accours, pâle et saisi d'effroi;
Mon épouse me suit plus tremblante que moi.
Mais de mon premier né quel destin déplorable!
Quel sujet de douleur et profonde et durable !
Quel spectacle effrayant se présente à nos yeux!
Le pourrai-je achever ce récit odieux?
Mon fils... Je vois tes pleurs, ô toi qui fus sa mère !
Vous tous qui me jugez, prenez pitié d'un père;
Songez à la victime, et ne m'ordonnez pas
De m'arracher le cœur en peignant mon trépas.
Mon fils... je meurs... mon fils...

LA SALLE, courant soutenir Jean Calas.

Il chancelle, il succombe.

JEAN CALAS.

Je devais avant toi descendre dans la tombe.
Mon fils!

MADAME CALAS.

De sa douleur nous le verrons mourir.

LA SERVANTE.

Calmez-vous, mon cher maître.

LA SALLE.

On doit le secourir.

CLÉRAC, à La Salle.

Un juge aux passions doit être inaccessible.

LA SALLE.

Je renonce à juger s'il faut être insensible.

JEAN CALAS, reprenant ses sens.

Eh quoi! je puis encor me trouver dans vos bras!
(A La Salle.)
Mais vous pleurez aussi!

MADAME CALAS.

C'est un des magistrats.

JEAN CALAS, à La Salle.

Je vous plains.

CLÉRAC, à Pierre Calas.

Achevez. Qu'ordonna votre père?

PIERRE CALAS.

« Va, me dit-il, va, cours, cherche à sauver ton frère;
» Mais cache bien surtout qu'il a tranché ses jours. »
Je vole en gémissant implorer des secours.
Hélas! nous espérions qu'une main bienfaisante
Ranimerait encor sa chaleur expirante.

On vient : l'art se consume en efforts superflus,
Et nous rend pour tout fruit ces mots : « Il ne vit plus. »

CLÉRAC, à madame Calas.

Et le chef de la ville alors vint vous surprendre?

PIERRE CALAS.

J'ai couru l'avertir.

CLÉRAC, à Pierre Calas.

Je viens de vous entendre.

(A madame Calas.)

C'est vous que j'interroge, épouse de Calas.

MADAME CALAS.

Le chemin tout à coup se remplit de soldats.
Le magistrat chargé de veiller sur la ville
Arrivait avec eux au sein de notre asile,
Et déjà cet asile était environné
D'un peuple furieux contre nous déchaîné.
« Oui, criait cette foule impie et fanatique,
» Ils ont tué leur fils devenu catholique :
» Il voulait abjurer; et tous les protestans
» Sur de pareils soupçons égorgent leurs enfans.
» Voilà le meurtrier qu'a choisi leur vengeance;
» C'est ce jeune homme à peine échappé de l'enfance,
» Lui-même, et de Bourdeaux il revient aujourd'hui
» Pour cet assassinat qu'on exigeait de lui. »
Le pieux magistrat par les cris du vulgaire
Sent s'échauffer encor son zèle sanguinaire;
Et, de cinq malheureux ardent persécuteur,
Il devient notre juge et notre accusateur.
Plongés depuis six mois en de sombres abîmes,

Innocens, renfermés dans le séjour des crimes,
Isolés, dispersés, seuls avec nos malheurs,
Jamais la main d'un fils ne vient sécher nos pleurs,
Et jamais une voix et consolante et tendre
A notre cœur ému ne peut se faire entendre.
Les noms sacrés de mère, et de père, et d'époux,
Au fond de ces tombeaux n'existent plus pour nous.
On doit peut-être encor nous livrer au supplice;
C'est le seul coup du moins qui manque à l'injustice :
Mais nous pourrons subir et la honte et la mort,
Tous les tourmens unis, excepté le remord.

CLÉRAC.

Ainsi donc votre fils fut sa propre victime,
Et vos mains, dites-vous, sont exemptes de crime?

JEAN CALAS.

O mon fils, tes parens t'auraient privé du jour!
Le tigre seul détruit les fruits de son amour.
Enfant dénaturé, c'est toi même, peut-être,
Qui donneras la mort à ceux qui t'ont fait naître.
Tu voulus de ta vie éteindre le flambeau.
Si ma voix peut percer l'abîme du tombeau,
Viens à ce tribunal justifier ton père,
Ton frère, ton ami, surtout ta tendre mère,
Celle qui t'a porté dans ses flancs douloureux,
Dont les soins t'élevaient pour un sort plus heureux,
Et dont le lait jadis aux jours de ton enfance
Soutenait, conservait ta débile existence.
Toi, principe éternel d'amour et d'équité,
Dont l'image préside à ce lieu redouté,

Dieu, qui voulus naître homme, et terminer ta vie
Au milieu des tourmens et de l'ignominie;
Divin patron du juste à la mort condamné,
Dieu du pauvre, à tes pieds me voilà prosterné :
Nous attestons ici tes regards redoutables;
Tu vois des malheureux, mais non pas des coupables.

CLÉRAC.

Vous, ô ciel!

JEAN CALAS.

Je le jure.

MADAME CALAS, PIERRE CALAS, LAVAÏSSE, LA SERVANTE.

Et nous le jurons tous.

CLÉRAC.

Il suffit : maintenant allez, retirez-vous.

JEAN CALAS.

Quoi ! toujours supporter cette absence funeste !
Ah ! du moins profitons de l'instant qui nous reste.
Viens, chère épouse; et vous, mes amis, mes enfans,
Venez, confondez-vous dans mes embrassemens.

LA SERVANTE.

Ah! laissez-moi baiser cette main respectable;
Permettez que mes pleurs...

JEAN CALAS.

Ton amitié m'accable!
Je connais sa tendresse et sa fidélité :
Ce n'est point là le prix qu'elle avait mérité.
(A Lavaïsse.)
Et vous, brillant encor des fleurs de la jeunesse,

De vos tristes parens que je plains la vieillesse !
Sous leur toit solitaire ils sont abandonnés.
Quel destin vous guidait chez des infortunés?

LAVAÏSSE.

Je gémis avec vous : mon sort sera le vôtre.

MADAME CALAS.

Resterons-nous long-temps enlevés l'un à l'autre?

LES CINQ ACCUSÉS.

Adieu.

JEAN CALAS.

Je ne pourrai m'arracher de ce lieu.
Hélas ! pourquoi faut-il encor nous dire adieu?

(Les cinq accusés sortent.)

SCÈNE III.

CLÉRAC, LA SALLE, LES AUTRES JUGES, UN GREFFIER.

LA SALLE.

Vous venez de les voir : les croyez-vous coupables ?

CLÉRAC.

Leurs discours sont touchans, simples et vraisemblables;
Si vous en exceptez un mot, un seul instant,
Leur aveu fut toujours uniforme et constant.
Ce fait, tout important qu'il puisse vous paraître,
Ne tient pas lieu de preuve : observez que, peut-être,

Au moment de ce meurtre, avant d'être arrêtés,
Sur ce qu'il fallait dire ils se sont concertés.
Ce jeune homme du moins privé de la lumière
La veille d'abjurer le culte de son père,
Tout le peuple informé de son pieux dessein,
L'esprit des protestans, ce suicide enfin,
Que l'aspect seul du lieu fait juger impossible,
Tout établit contre eux une preuve invincible;
Et, malgré la pitié dont je suis pénétré,
Tout démontre à mes yeux un complot avéré.

LA SALLE.

Pensez-vous qu'il s'agit d'un forfait exécrable?
Un vain bruit, un soupçon vous le rend vraisemblable!
Quelle preuve avez-vous? quels faits sont avancés?
Un témoin se présente, un seul homme; est-ce assez?
Et qui? ce vil mortel, chez qui le plus grand crime,
L'homicide devient un acte légitime;
Payé pour exercer l'abominable emploi
De répandre le sang condamné par la loi!
Vous savez que du meurtre il a l'expérience;
Vous allez, magistrats, consulter sa science:
Il a jugé pour vous: « Le fils de Jean Calas
» N'a pu, vous a-t-il dit, se donner le trépas;
» D'une main meurtrière il éprouva la rage. »
Sur cette autorité, sur ce grand témoignage,
Vous allez donc livrer à des tourmens affreux
Un père, un citoyen, un vieillard malheureux!

CLÉRAC.

Il est d'autres témoins. A l'heure infortunée

Qui d'Antoine Calas finit la destinée,
Des voisins effrayés ont entendu des cris.

LA SALLE.

C'étaient les cris du père. Êtes-vous donc surpris
Qu'un vieillard éperdu, qu'une famille entière,
Voyant l'horrible mort et d'un fils et d'un frère,
Fasse éclater au loin ses plaintives douleurs?
Vouliez-vous la contraindre à dévorer ses pleurs?
Pour condamner un homme il faut que l'évidence
Ait de son attentat démontré l'existence.
Ah! je réclame ici, non pas l'humanité,
Mais l'austère raison d'où naît la vérité.
Quelques enfans, ingrats jusqu'à la barbarie,
Des auteurs de leurs jours ont abrégé la vie :
On a vu, je le sais, des fils dénaturés
Oser verser le sang de ces objets sacrés :
Alors, pour désigner un si grand homicide,
Nos aïeux ont créé le nom de parricide;
Mais ils n'ont pas prévu qu'au sein de son enfant
Un père pût jamais porter son bras sanglant.
Égorger un mortel que soi-même on fit naître!
Ce forfait incroyable, impossible peut-être,
Jusqu'à nos tribunaux n'était point parvenu,
Et le nom d'un tel crime est encore inconnu!

CLÉRAC.

Vous êtes défenseur, et vous n'êtes pas juge.

LA SALLE.

Et du faible innocent quel sera le refuge?

Dans vos bizarres lois qu'inventa la fureur,
L'homme accusé d'un crime a-t-il un défenseur?
Il est seul, sans conseil, près d'un juge implacable
Qui semble avoir besoin de le trouver coupable.
Au pied des tribunaux une fois amené,
L'accusé, s'il est pauvre, est déjà condamné.

CLÉRAC.

Vous servez les Calas avec un zèle extrême.

LA SALLE.

Les Calas, dites-vous? non pas eux, mais vous-même.
Si je puis arracher le glaive de vos mains,
Et de ces accusés prolonger les destins,
C'est à vous, magistrats, que je rends un service :
Je vous sauve du sang, les remords, l'injustice;
Je veux fermer l'abîme entr'ouvert sous vos pas :
Si vous me repoussiez, vous seriez des ingrats;
Et vous seriez couverts du sang de l'innocence,
Si votre bouche osait prononcer la sentence.

CLÉRAC.

Je crois que nous pouvons prononcer sans effroi
Quand nous avons pour nous des preuves et la loi.
Jeune homme, est-il prudent, est-il bien équitable,
Que dis-je? est-il humain d'absoudre le coupable?
Ah! quoi qu'en puisse dire un zèle exagéré,
Les témoins sont ouïs, le crime est avéré :
Ainsi donc, je conclus...

LA SALLE, se levant avec précipitation

Homme, homme impitoyable,

Tu vas donner d'un mot la mort à ton semblable.

CLÉRAC.

La loi veut...

LA SALLE.

Arrêtez.

CLÉRAC.

Quoi! vous seul contre tous.

LA SALLE.

Il n'importe; arrêtez. Je tombe à vos genoux.

CLÉRAC.

Prétendez-vous aux lois enlever leur victime?
Pouvez-vous bien...?

LA SALLE.

Je puis vous épargner un crime.
Vous êtes tous d'accord : moi, seul de mon côté,
Seul... avec la justice, avec l'humanité,
J'ose vous conjurer, mes compagnons, mes frères,
Vous, au nom de vos fils, vous, au nom de vos pères,
Et tous, au nom du ciel que vous croyez venger,
De différer encor le moment de juger,
De ne point prononcer, de peser, de suspendre
L'irrévocable arrêt que vous prétendez rendre.
Si l'on exécutait cet arrêt odieux,
Si bientôt l'innocence éclatait à vos yeux,
Quel attentat! Pour vous quel avenir horrible!
Verra-t-on, dites-moi, dans ce moment terrible,
L'innocent expiré sous le fer d'un bourreau
Sortir à votre voix de la nuit du tombeau?
Anéantirez-vous son trépas, son supplice?

Chacun de vous alors, pour n'être pas complice,
Pour n'avoir pas trempé dans l'arrêt inhumain,
Voudrait donner son sang, et le voudrait en vain.
Oh! ne soyez point sourds à ma voix qui vous prie;
Songez bien qu'il y va d'un homme et de sa vie,
Que vous vous préparez les tourmens du remord,
Qu'il ne sera plus temps de retarder sa mort,
Plus temps de réparer un crime irréparable,
Mais qu'il est toujours temps de punir un coupable.

(Tous les magistrats se lèvent.)

CLÉRAC.

Vous le voulez... eh bien!... mais d'abord calmez-vous.

LA SALLE.

Vous répandez des pleurs! vous m'environnez tous!

CLÉRAC.

Je ne le cache pas, mon ame est ébranlée :
Il faut en ce moment dissoudre l'assemblée.
Bientôt nous reviendrons terminer ces débats.
Nous avons juré tous, ah! ne l'oublions pas,
De n'en croire jamais que notre conscience,
D'écouter la loi seule, et non pas l'éloquence.

LA SALLE.

N'oubliez pas non plus que vous avez juré
D'offrir à l'innocence un secours assuré;
N'oubliez pas surtout qu'en frappant la victime,
Si vous vous abusez, votre erreur est un crime;
Que c'est un meurtre affreux, plus affreux mille fois
Que celui qu'un brigand commet au fond des bois;

Que pour un magistrat une telle injustice
Est le plus grand malheur, le plus cruel supplice;
Qu'il vaut mieux être enfin l'innocent abattu,
Mourant dans les tourmens, mais avec sa vertu,
Épuisant les horreurs d'un arrêt tyrannique,
Que le juge souillé d'un jugement inique.

(Ils sortent tous.)

ACTE III.

(La scène est dans une place où la prison est située.)

(Un orage se prépare durant les premières scènes, et les éclairs se pressent avec rapidité.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS CALAS.

Rien ne saurait calmer ma sombre inquiétude :
Je marche sans dessein ; la nuit, la solitude,
Dans mon cœur abattu nourrissent la douleur,
Et le ciel orageux convient à mon malheur.
La prison ! c'est donc là qu'est ma famille entière !
Je veux rester ici ; dormons sur cette pierre.
Dormir ? ah ! le sommeil n'est plus fait pour mes yeux ;
Je ne dormirai pas. Vous, tyrans de ces lieux,
Pontifes qui traînez, au sein de l'opulence,
De vos stériles jours la pompeuse indolence ;

Orgueilleux magistrats, qui tenez en vos mains
L'existence et l'honneur des vulgaires humains,
Dormez; laissez veiller les chagrins, la misère :
Dormez; dans les cachots vous n'avez pas un père.
Chacun s'est retiré; je n'entends plus de bruit;
Dans l'espace des cieux, les astres de la nuit
Cachés, ensevelis sous un épais nuage,
Ont fait place aux éclairs précurseurs de l'orage :
Et moi, seul, accablé de mes calamités,
Je baise en vain les murs par mon père habités.
O mon père, ô vieillard si vertueux, si tendre,
Hélas! tout près de moi vous ne pouvez m'entendre!

SCÈNE II.

LOUIS CALAS, JEAN CALAS, paraissant aux barreaux de la prison.

JEAN CALAS.

C'est toi, mon cher Louis.

LOUIS CALAS.

Je connais cette voix.
Se peut-il?... c'est la sienne, et c'est lui que je vois.
De ces éclairs pressés la rapide lumière
Me fait jouir encor de l'aspect de mon père.

JEAN CALAS.

Tes accens douloureux ont pénétré mon cœur.

LOUIS CALAS.

Quoi! je puis donc goûter un moment de bonheur!

JEAN CALAS.

Évite, mon cher fils, les coups de la tempête;
Les torrens orageux vont tomber sur ta tête.

LOUIS CALAS.

Qu'importent les torrens et la foudre en courroux?
Je puis vous contempler, je suis auprès de vous.

JEAN CALAS.

Je t'ai vu; c'est assez : au nom de ma tendresse,
Pour ta mère, mon fils, conserve ta jeunesse:
Ta mère est dans cet âge où de nouveaux besoins
De l'amour filial exigent plus de soins.

LOUIS CALAS.

Vos juges en leurs mains tiennent sa destinée.

JEAN CALAS.

Je ne présume pas qu'elle soit condamnée.
Ils vont faire périr, sous la main d'un bourreau,
Un vieillard que déjà réclame le tombeau;
Mais je crois que mon sang pourra les satisfaire,
Et qu'ils épargneront ta malheureuse mère.

LOUIS CALAS.

Et voilà tout l'espoir que vous me présentez!

JEAN CALAS.

Nos destins sont prévus, nos momens sont comptés.
J'ai passé sur la terre, et j'ai connu la vie;

Le port s'offre à mes yeux, et ma course est finie.

LOUIS CALAS.

Dieu! quel pressentiment!

JEAN CALAS.

Mon fils, ne me plains pas;
Plains et chéris ta mère.

LOUIS CALAS.

Ah! tendez-moi vos bras!

JEAN CALAS.

De si loin?

LOUIS CALAS.

Cette pierre aidera ma tendresse.
Oui, malgré ces barreaux, que ma bouche les presse :
Sur ces augustes mains, sur ses bras paternels,
Sentez couler des pleurs qui seront éternels.

JEAN CALAS.

Appaise, mon cher fils, la douleur qui t'emporte.
Adieu : de ma prison j'entends ouvrir la porte;
Je ne puis t'embrasser, mais je puis te bénir.

LOUIS CALAS.

Un si cher entretien doit-il déjà finir?

JEAN CALAS.

Que vient-on m'annoncer?... ma sentence peut-être :
D'une secrète horreur mon cœur n'est pas le maître.
Pour tous les accusés, ô ciel, entends mes vœux :
Si je suis seul proscrit, mon sort est trop heureux.

UNE VOIX, dans l'intérieur de la prison.

Suivez nos pas.

LOUIS CALAS.

Quelle est cette voix formidable?
« Suivez nos pas! » Ces mots sont un poids qui m'accable.

SCÈNE III.

LOUIS CALAS, LE RELIGIEUX.

LE RELIGIEUX.

C'est vous, fils de Calas : je vous cherche en ces lieux.

LOUIS CALAS.

Et moi, je fuis le jour, j'évite tous les yeux.

LE RELIGIEUX.

Pourquoi donc avez-vous quitté le toit paisible
De ce vertueux juge à vos malheurs sensible?

LOUIS CALAS.

Je ne veux point lasser la pitié des humains.

LE RELIGIEUX.

Je viens auprès de vous partager vos chagrins.

LOUIS CALAS.

Laissez-moi; la douleur veut être solitaire.

LE RELIGIEUX.

Mon cher fils...

LOUIS CALAS.

Laissez-moi; vous n'êtes point mon père.

LE RELIGIEUX.

Vos efforts seront vains : je ne vous quitte pas.

LOUIS CALAS.

Où sont en ce moment, que font les magistrats?

LE RELIGIEUX.

A l'instant où le ciel est devenu plus sombre,
Quand la nuit commençait à déployer son ombre,
Le peuple au parlement les a tous rappelés.

LOUIS CALAS.

Les juges, dites-vous, cette nuit rassemblés!
Sans doute ils ont déjà prononcé...

LE RELIGIEUX.

Je l'ignore;
Parmi les citoyens rien ne transpire encore.

LOUIS CALAS.

Que dit-on de l'arrêt qui doit être porté?

LE RELIGIEUX.

Le sentiment public s'est trop manifesté:
De la prévention vous connaissez l'empire,

LOUIS CALAS.

A perdre mes parens je vois que tout conspire.

LE RELIGIEUX.

Du moins... sur Jean Calas les soupçons réunis...

LOUIS CALAS.

Ah! cruel, arrêtez; vous parlez à son fils.

LE RELIGIEUX.

Oui, je parle à ce fils : en sa douleur extrême
Il lui faut un ami qui l'arrache à lui-même.
Eh quoi! trembleriez-vous si je devais dicter
L'arrêt qu'en ce moment on s'apprête à porter,
Moi qui pensai toujours qu'un chrétien véritable
Ne peut même ordonner le trépas d'un coupable;
Que sur le sang humain l'homme n'a point de droits,
Et que l'arrêt de mort est un crime des lois?
Me préserve le ciel de cette audace impie
D'accuser le mortel qui vous donna la vie!
Il eut pour vous un cœur sensible et paternel;
Envers un autre fils serait-il criminel?
Un tel forfait, sans doute, a peu de vraisemblance:
Je ne puis garantir pourtant son innocence,
Je ne le connais point; des emplois différens,
Mes soins religieux, la foi de vos parens,
Et ce culte plus pur que j'ai rendu le vôtre,
Nous ont jusqu'à ce jour éloignés l'un de l'autre.
En vain nous résidions au sein des mêmes lieux;
Votre père jamais ne s'offrit à mes yeux.
Ah! si des magistrats la voix impitoyable,
Au nom des lois, mon fils, le déclare coupable,
Cette religion que chérit votre cœur
Adoucira du moins le poids d'un tel malheur;
Des consolations source pure et féconde,
Seule elle calmera votre douleur profonde;

Elle vous cherchera : vous, ne la fuyez-pas;
Vous, avec abandon jetez-vous dans ses bras;
C'est pour tous les humains la mère la plus tendre,
Et son cœur en tout temps est prêt à nous entendre.

SCÈNE IV.

LOUIS CALAS, LE RELIGIEUX, LA SALLE.

(La foudre commence à gronder au loin vers la fin de cette scène.)

LOUIS CALAS.

(A La Salle.)

On approche. Est-ce vous, mon généreux soutien?

LA SALLE.

C'est moi.

LOUIS CALAS.

Le jugement...

LA SALLE.

Vient de se rendre.

LOUIS CALAS.

Eh bien!

Achevez. Qu'a-t-on fait?

LA SALLE.

Je n'ai rien à vous dire.

LOUIS CALAS.

Rien à me dire, ô ciel! et votre cœur soupire;

Vos yeux versent des pleurs; vous semblez consterné:
Ah! vous m'avez tout dit; mon père est condamné!

LA SALLE.

L'œuvre du fanatisme est enfin consommée,
Les juges satisfaits, l'innocence opprimée.
Hélas! j'ai fait long-temps parler la vérité,
La raison, la nature, et surtout l'équité,
Tout ce qui peut toucher un cœur juste et sensible,
Tout ce qui rend surtout ce forfait impossible:
Mais dans les tribunaux, comme au sein des combats,
Un mortel s'accoutume à l'aspect du trépas,
Et, se croyant toujours entouré de coupables,
Voit couler d'un œil sec le sang de ses semblables.
Rien n'a pu ramener des juges endurcis.
Toutefois sur la peine on semblait indécis,
Les voix se partageaient; j'avais quelque espérance:
Une voix tout à coup fait pencher la balance;
Un jeune homme entraîné s'unit aux magistrats
Dont les cris demandaient la mort de Jean Calas.
Au milieu du sénat un des juges s'élance:
« Réunis par le crime ou bien par l'innocence,
» Votre arrêt, nous dit-il, ne peut leur pardonner;
» Il faut tous les absoudre, ou tous les condamner ».
Je me lève avec lui; nous nous faisons entendre,
Lui pour les accuser, et moi pour les défendre.
Cependant tous les deux nous parlons vainement,
Et l'on prononce enfin le fatal jugement:
Un vil trépas attend votre malheureux père;
Ils ont loin de ces bords exilé votre frère;
Les autres accusés, échappant à leurs coups,

Du prétendu forfait sont déclarés absous.
Ainsi les magistrats, ayant forgé les crimes,
Au gré de leur caprice ont choisi les victimes,
Afin de conserver la même absurdité
Et dans leur indulgence, et dans leur cruauté.

LOUIS CALAS.

C'en est donc fait! Mon père... O détestable rage!
Fanatisme insensé, voilà ton digne ouvrage!
(Au Religieux.)
Ainsi vous abusiez un cœur faible et soumis!
Où sont donc les secours que vous m'aviez promis?
Cette religion, dont la voix généreuse
Se flattait d'adoucir mon infortune affreuse,
Je l'interroge en vain; la cruelle se tait.
Eh bien! mon cœur l'abjure; elle seule a tout fait:
C'est un culte barbare, injuste, sanguinaire;
C'est la religion des bourreaux de mon père.

LE RELIGIEUX.

Je conçois la douleur qui doit vous déchirer.

LOUIS CALAS, à La Salle.

M'est-il donc à jamais défendu d'espérer?
Ne peut-on désarmer un cruel fanatisme?

LA SALLE.

Non; ces grands tribunaux, rivaux du despotisme,
Affectent son orgueil ainsi que sa fureur:
Avant de s'avouer convaincus d'une erreur
Ils laisseront traîner l'innocent au supplice;
Après sa mort, peut-être, ils lui rendront justice:

Tel est des parlemens l'esprit accoutumé.
Ainsi le magistrat que l'or seul a nommé,
Croyant s'humilier s'il devenait sensible,
Achète et vend le droit de paraître infaillible.

LOUIS CALAS.

D'où viennent tout à coup ces applaudissemens?

LA SALLE.

J'entends des cris de joie et des gémissemens.

LOUIS CALAS.

Je vois les magistrats, et le peuple, et ma mère,
Et tous les accusés; tous, excepté mon père!

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme. CALAS, PIERRE CALAS, LAVAISSE, LA SERVANTE, CLÉRAC, LA SALLE, LES AUTRES MEMBRES DU PARLEMENT, LE PEUPLE.

(L'orage s'accroît durant toute la scène.)

CLÉRAC.

Que me demandez-vous? L'arrêt est prononcé.

LE PEUPLE.

Par le vœu général il était devancé.

LOUIS CALAS.

Quoi! cet arrêt cruel, ce jugement...

CLÉRAC, avec douleur.

Est juste.

(Au Religieux.)

Vous, prêtre, allez remplir votre devoir auguste.

(Le Religieux sort.)

(Aux autres Membres du parlement.)

Et nous, quittons ces lieux.

MADAME CALAS.

Un moment. Vous voyez...

CLÉRAC.

Que faites-vous?

MADAME CALAS.

Ses fils, son épouse à vos pieds.

CLÉRAC.

Vainement je voudrais rétracter la sentence.

LA SERVANTE.

Mon maître est innocent!...

MADAME CALAS.

Rien, rien pour sa défense?

CLÉRAC.

Tout serait inutile.

MADAME CALAS.

Il n'importe, arrêtez.

CLÉRAC.

Que voulez-vous encore?

LA SALLE.

Ah! du moins écoutez.

CLÉRAC, aux accusés.

J'en gémis; mais, hélas! qu'avez-vous à prétendre?
A cette heure, en ces lieux, devons-nous vous entendre?

MADAME CALAS.

Que font l'heure et les lieux quand il faut être humain?
Vous qui répondez, vous, moins juge qu'assassin,
Vous qui de Jean Calas avez proscrit la tête,
Vous qui versez son sang, craignez-vous la tempête,
Quand vous ne craignez point d'égorger mon époux,
Un vieillard, un mortel plus vertueux que vous?

CLÉRAC.

Je pardonne au malheur cette imprudente audace.

MADAME CALAS.

Nous ne vous cherchons pas pour demander sa grace;
Son sort est décidé : décidez notre sort.

PIERRE CALAS.

Remplissez nos desirs.

CLÉRAC.

Que voulez-vous?

MADAME CALAS, LOUIS CALAS, PIERRE CALAS, LAVAÏSSE, LA SERVANTE.

La mort.

MADAME CALAS.

Ah! ne vous montrez pas toujours impitoyables.
Est-il coupable? Eh bien. nous sommes tous coupables.

LOUIS CALAS.

Tous, autant que mon père.

LA SALLE.

Et moi-même autant qu'eux.

CLÉRAC.

Ne nous accablez pas. Nous croyez-vous heureux?
Hélas! en prononçant la sentence sévère,
J'ai vu, n'en doutez pas, une famille entière
Errante, abandonnée, et dans le désespoir :
C'est en versant des pleurs que j'ai fait mon devoir :
Il est toujours pénible, il est souvent funeste.
Je signe en gémissant l'arrêt que je déteste ;
Mais ma volonté cède aux volontés des lois.
Lorsque nous entendons leur rigoureuse voix,
Lorsqu'à donner la mort elle vient nous contraindre,
Notre cœur se déchire, et c'est nous qu'il faut plaindre.
Sur un arrêt rendu nul ne peut revenir.

(On entend gronder la foudre.)

MADAME CALAS.

Allez, cœurs inhumains qu'on ne saurait fléchir.
Dieu, dont la volonté déchaîne les tempêtes,
Ciel juste, ciel vengeur qui tonnes sur nos têtes,
Écrase-nous du moins ; daigne nous délivrer
Du supplice de vivre et de les implorer.

LOUIS CALAS, à Clérac.

Eh quoi! votre pitié...

CLÉRAC.

Ne peut vous satisfaire.
Voyez dans sa prison votre époux, votre père;
Par des cris et des pleurs cessez de nous troubler;
A ses derniers momens courez le consoler.

ACTE IV.

(La scène est dans la prison.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RELIGIEUX, LE GEOLIER, JEAN CALAS endormi.

LE RELIGIEUX.

Il dort.

LE GEOLIER.

Je vous l'ai dit.

LE RELIGIEUX.

Son front est vénérable.
Il dort! et voilà donc le sommeil d'un coupable!

LE GEOLIER.

Ma voix, si vous voulez, hâtera son réveil.

22.

LE RELIGIEUX.

Non, gardez-vous-en bien : c'est son dernier sommeil.
Sans doute il ne sait pas la sentence mortelle?

LE GEOLIER.

Il vient de recevoir cette horrible nouvelle.

LE RELIGIEUX.

Il sait qu'il va mourir, et cependant il dort!
Ce repos-là n'est point troublé par le remord.
Cette nouvelle enfin comment l'a-t-il apprise?

LE GEOLIER.

Sans trouble, sans douleur, et même sans surprise;
Il présentait un front soumis, mais rassuré.

LE RELIGIEUX.

Et sous ce toit fatal depuis qu'il est entré
Lui voyez-vous toujours ce visage paisible?

LE GEOLIER.

Toujours. A son malheur il paraît insensible.

LE RELIGIEUX.

Vous parlait-il de ceux qui devaient le juger?

LE GEOLIER.

Non; sa femme, ses fils, et le jeune étranger,
Tel est de ses discours le sujet ordinaire.

LE RELIGIEUX.

Eh bien?

LE GEOLIER.

Il plaint leur sort. Cependant il espère

Que dans la Providence ils auront un appui,
Et que l'arrêt cruel ne frappera que lui.

LE RELIGIEUX.

Les juges ont rempli cette triste espérance.

LE GEOLIER.

Il atteste toujours Dieu de son innocence.

LE RELIGIEUX.

Chez plus d'un criminel c'est ce qu'on a pu voir.
Mais jamais de fureur, de cris, de désespoir?

LE GEOLIER.

Non, jamais. Seulement, quand sa faible paupière,
Après un long sommeil se rouvre à la lumière,
Au lieu d'où vient le jour il dirige ses pas,
Et regarde le ciel, et soupire tout bas.
Si chez des magistrats l'erreur était possible,
Si tout un tribunal...

LE RELIGIEUX.

Dieu seul est infaillible.
Cet homme est condamné. Magistrats, puissiez-vous
Goûter après sa mort un sommeil aussi doux!

LE GEOLIER.

Les sons de votre voix ont frappé son oreille.

LE RELIGIEUX.

Hélas! vous m'affligez.

LE GEOLIER.

Le voilà qui s'éveille.

LE RELIGIEUX.

Laissez nous maintenant.

(Le Geôlier sort).

SCÈNE II.

JEAN CALAS, LE RELIGIEUX.

LE RELIGIEUX.

Vieillard, pardonnez-moi.

JEAN CALAS.

Je ne vous comprends point. Vous pardonner! pourquoi?

LE RELIGIEUX.

Vous goûtiez un repos que j'ai troublé peut-être.

JEAN CALAS.

Non. Mais vous me plaignez, et vous êtes un prêtre!

LE RELIGIEUX.

Ne vous étonnez point : je suis un homme aussi.

JEAN CALAS.

Que voulez-vous de moi? qui vous amène ici?

LE RELIGIEUX.

Mon devoir le plus saint, Dieu notre commun père,
L'ordre des magistrats, et vos malheurs, mon frère;
De la religion les bienfaisans secours;
Puissent-ils consoler le dernier de vos jours!

JEAN CALAS.

Des secours! Que du moins votre zèle s'explique.
Je ne suis point nourri dans la foi catholique.

LE RELIGIEUX.

Je le sais.

JEAN CALAS.

S'il s'agit des secours généreux
Que le livre sacré présente aux malheureux,
Si vous venez m'offrir la pitié, l'espérance,
J'accepte vos bienfaits avec reconnaissance;
Mais sachez que la mort me fermera les yeux
Dans le sein de la loi qu'observaient mes aïeux.
C'est par des actions et non par des prières
Que Dieu laisse fléchir ses jugemens sévères;
Et, si je connais bien ce Dieu mon seul appui,
Les cultes différens sont égaux devant lui.

LE RELIGIEUX.

Ah! la foi des humains ne saurait se contraindre.
Si vous vous abusez, c'est à moi de vous plaindre;
Mais, si, dans votre erreur voyant la vérité,
Vous croyez avec zèle, avec simplicité,
Je n'outragerai point l'éternelle justice
Jusqu'à penser jamais que le ciel vous punisse;
Et je dois à mon frère annoncer la pitié
D'un Dieu que les mortels ont tant calomnié.
Cependant... pardonnez à ce langage austère
Que prescrit la rigueur de mon saint ministère;
Concevez le chagrin que mon ame en ressent...
Le crime ne dort pas; je vous crois innocent:

Mais vous me convaincrez, et je veux vous entendre.
Ouvrez-moi votre cœur : je dois, j'ose y prétendre.
Ce cœur à des forfaits s'est-il abandonné?
Et seriez-vous enfin justement condamné?

JEAN CALAS.

Lorsque j'aurai parlé que votre voix prononce.
C'est à l'homme de bien que je dois ma réponse;
Ce n'est pas au pontife envoyé près de moi.
Des enfans de Calvin vous connaissez la foi :
Je ne respecte point l'autorité d'un prêtre
Qui croit pouvoir m'absoudre et m'interroge en maître :
Je me confesse à Dieu, mais non pas aux mortels,
Dans le secret du cœur, non devant les autels.
Écoutez maintenant. L'injustice m'opprime;
Ni mon bras ni mon cœur ne sont souillés d'un crime.
On veut que par mes mains mon fils assassiné...
Ce déplorable fils était mon premier né.
Le jour qu'il fit entendre à mon ame attendrie
Ce cri faible et plaintif qui commence la vie,
Je baignai mon enfant de mes pleurs paternels.
J'en répands aujourd'hui, mais ils sont bien cruels.
Mes bras l'ont recueilli dans les bras de sa mère :
« Toi, son fils et le mien, tu me la rends plus chère,
» Tu resserres le nœud qui l'unit avec moi,
» Disais-je; en expirant je revivrai dans toi;
» De mes soins assidus j'aiderai ta jeunesse,
» Et tu seras un jour l'appui de ma vieillesse ».
Ah! je comptais en vain sur ses tendres secours :
D'une importune vie il a tranché le cours;
Il m'a quitté. J'ouvris ses yeux à la lumière;

Mais il a refusé de fermer ma paupière.

LE RELIGIEUX.

Arrêtez; c'est assez. Combien je suis ému!

JEAN CALAS.

Fils ingrat!

LE RELIGIEUX.

Arrêtez; j'en ai trop entendu.

JEAN CALAS.

Vous plaignez mon malheur.

LE RELIGIEUX.

O divine justice,
Comment peux-tu souffrir qu'un innocent périsse?

JEAN CALAS.

Des juges égarés, interprétant la loi,
Ont frappé des mortels plus vertueux que moi.

LE RELIGIEUX.

Plus vertueux, vieillard! non, il n'est pas possible.

JEAN CALAS.

Vous n'êtes pas un juge, et votre ame est sensible.

LE RELIGIEUX.

Que cherchent vos regards?

JEAN CALAS.

Dans mes derniers momens
J'aurais voulu revoir ma femme et mes enfans.

LE RELIGIEUX.

Ah! vous pouvez encor jouir de leur présence;
Auprès de vos deux fils votre épouse s'avance.

SCÈNE III.

JEAN CALAS, Mme. CALAS, LOUIS CALAS, PIERRE CALAS, LE RELIGIEUX.

JEAN CALAS.

Mes enfans, je connais ces muettes douleurs;
Et quand vous vous taisez, j'entends parler vos pleurs.

LE RELIGIEUX.

Dieu qui ne confonds point l'innocence et les crimes,
De quoi les punis-tu? que t'ont fait ces victimes?

LOUIS CALAS.

Mon père, eh! je ne puis mourir à vos genoux!

PIERRE CALAS.

Je ne suis que banni!

MADAME CALAS.

Mes enfans, laissez-nous.
Vous, qui pleurez comme eux, et dont le front austère
Porte de la vertu le sacré caractère;
Vous, catholique et prêtre, et pourtant tolérant,
Sourd aux préventions d'un culte différent,
Vous savez distinguer, consoler l'innocence :

Je ne puis vous offrir que ma reconnaissance.
Ajoutez une grace à vos généreux soins;
Souffrez que je lui parle un moment sans témoins.

(Le religieux et les enfans sortent.)

SCÈNE IV.

JEAN CALAS, MME. CALAS.

MADAME CALAS.

Tes juges ont enfin consommé l'injustice.

JEAN CALAS.

La sentence est portée, et j'attends mon supplice.

MADAME CALAS.

Aucun autre accusé ne partage ton sort.

JEAN CALAS.

C'est ce qui me console en recevant la mort.

MADAME CALAS.

Et c'est mon désespoir. Tu sais mourir?

JEAN CALAS.

Sans doute.

MADAME CALAS.

Je sais mourir aussi.

JEAN CALAS.

Que veux-tu dire?

MADAME CALAS.

Écoute.
Nous avons recontré tes juges sur nos pas;
Nous avons à leurs pieds imploré le trépas...

JEAN CALAS.

O ciel!

MADAME CALAS.

Pour ton épouse et ta famille entière :
Mais ils ont repoussé notre juste prière;
Et ces tyrans cruels, organe du forfait,
N'accordent point la mort quand elle est un bienfait.
La vie est devenue un fardeau qui m'accable.

JEAN CALAS.

Comment?

MADAME CALAS.

Ta mort s'approche; elle est inévitable.
La mort est un moment facile à supporter;
Mais la honte est affreuse, et tu peux l'éviter.

JEAN CALAS.

Que dis-tu?

MADAME CALAS.

Des tyrans il faut tromper la rage :
Tu sens bien qu'ils n'ont pu deviner le courage.

JEAN CALAS.

Et tu peux concevoir ce projet sans effroi!

MADAME CALAS.

Il est grand; c'est le seul qui soit digne de toi :
C'est ainsi que tu peux échapper au supplice.
Ainsi, maîtres de nous, vainqueurs de l'injustice,

Sans honte et sans frayeur, sans crime et sans remord,
Nous nous réunirons dans les bras de la mort.

JEAN CALAS.

Sans crime! un suicide! Ah! mère malheureuse,
Un suicide a fait notre infortune affreuse.
Puissent les vœux ardens d'un cœur pur et soumis
Obtenir le pardon du premier de mes fils!
Mais imiter, grand Dieu! sa fatale imprudence!
Troubler l'ordre éternel, tenter la Providence!
Non. Sans être coupable on ne peut renoncer
Au poste où sa justice a daigné nous placer.

MADAME CALAS.

Quelle est donc cette erreur à qui tu rends hommage?
Du Dieu qui le créa l'homme est, dit-on, l'image,
Et la bonté de Dieu veille sur les destins
De cet obscur limon façonné par ses mains.
Ah! s'il était bien vrai, si le seul être juste
Daignait verser sur nous son influence auguste,
Verrait-on l'équité sans crédit et sans voix,
Et la loi du plus fort braver toutes les lois?
Verrait-on la balance, entre les mains du crime,
Choisir impunément la vertu pour victime;
Le fanatisme impur, ce fléau des mortels,
Souiller les tribunaux, les trônes, les autels;
Sous des brigands sacrés l'humanité tremblante
Se débattre à leurs pieds dans sa chaîne sanglante;
Les innocens traînés au pied des échafauds,
Et souvent poursuivis au fond de leurs tombeaux?
Le malheur inventa le nom de Providence:

L'infortuné qui pleure a besoin d'espérance.
Accablé par un roi, par un juge inhumain,
Il voulut reconnaître une invisible main :
La vanité crédule appuya ce système
Qui fait agir pour l'homme et le monde et Dieu même.
Redescendons vers nous ; cherchons la vérité :
De la commune loi l'homme est-il excepté ?
Tout ce qui fut créé, terminant sa carrière,
N'est-il pas oublié dans la même poussière ?
Tu frémis !... Mais, dis moi, quand l'Esprit éternel
Daignerait s'occuper du destin d'un mortel,
En tranchant tous les deux nos jours insupportables,
A ses yeux paternels deviendrons-nous coupables ?
Est-ce un tyran qui tient des esclaves aux fers ?
Nous a-t-il défendu de finir nos revers ?
Nous a-t-il malgré nous condamnés à la vie ?
Et ne peux-tu mourir qu'au sein de l'infamie ?

JEAN CALAS.

Calme ton désespoir, épouse de Calas ;
Il afflige mon cœur et ne l'ébranle pas :
Pour juger de mon sort apprends à le connaître,
Et ne blasphème point le Dieu qui t'a fait naître.
Tu me plains de subir et l'opprobre et la mort !
Eh quoi ! n'est-ce donc rien de mourir sans remord ?
Tes regards vainement cherchent la Providence !
Tu ne la trouves pas dans notre conscience,
Infaillible témoin qui n'est jamais séduit,
Juge qu'en tous les temps la vérité conduit,
Qui soutient dans ces maux la vertu qu'on opprime,
Et jusques sous le dais fait le tourment du crime ?

Tu parles d'infamie! Ah! tes sens sont plongés
Dans l'antique cahos de nos vils préjugés.
Mais j'approche du terme où l'on cesse de croire
A ces fantômes vains et de honte et de gloire.
Le ciel laisse ma vie au pouvoir des humains :
Mon véritable honneur n'est pas entre leurs mains;
Ce seul bien qui me reste est au fond de mon ame.
Triomphant ou puni, le coupable est infame.
Quand le juste opprimé périt sans défenseur,
La honte doit tomber sur le juge oppresseur.
Aux éternelles lois ne sois donc plus rebelle;
Pour sortir de la vie attends que Dieu t'appelle.
Nous avons tous les deux un devoir à remplir;
Mais le tien est de vivre, et le mien de mourir.

MADAME CALAS.

Cruel, quand tu péris, mon devoir est de vivre!
Je n'en connais qu'un seul; c'est celui de te suivre,
De finir un destin d'horreur empoisonné,
Et de joindre l'épouse à l'époux condamné.
Je ne fléchirai point ton courage insensible!
Ton supplice s'approche, et tu reste paisible!
Eh bien! au lieu fatal je marche sur tes pas;
Je veux te précéder dans la nuit du trépas :
Tout mon sang...

JEAN CALAS.

Écoutez... la fureur vous égare.

MADAME CALAS.

Devant toi, sous tes yeux...

JEAN CALAS.

Y pensez-vous, barbare?
Déjà sur votre cœur je n'ai donc plus de droits!...
Accourez, mes enfans, reconnaissez ma voix.

SCÈNE V.

JEAN CALAS, Mme CALAS, LOUIS CALAS, PIERRE CALAS.

MADAME CALAS.

Je verrai leur misère et leur ignominie :
Ce spectacle peut-il me faire aimer la vie?
La mort est préférable, et je puis la souffrir.

JEAN CALAS.

Vous voyez ces enfans, et vous voulez mourir!

LOUIS ET PIERRE CALAS.

Ma mère!

MADAME CALAS.

Infortunés, vous perdez votre père!

JEAN CALAS.

Oserez-vous encore leur enlever leur mère?

MADAME CALAS.

C'en est trop : prends pitié de mes sens déchirés.

JEAN CALAS.

Vivez pour eux, vivez pour des devoirs sacrés;

Des injustes mortels sachez vaincre la rage;
Vous desirez la mort : montrez plus de courage.
Le temps vole, et demain vous n'aurez plus d'époux;
Vous serez mère encor : vos jours sont-ils à vous?
Vivez; ne trompez point le vœu de la nature :
Je ne vous dirai pas que je vous en conjure,
Mais je l'exige au nom du plus tendre lien;
Je vous l'ordonne en père, en époux, en chrétien.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LAVAISSE, LA SERVANTE, LA SALLE.

JEAN CALAS, à La Salle.

Venez-vous insulter à mon heure dernière?
Un juge en prison!

LOUIS CALAS.

C'est notre appui, mon père.

LA SALLE.

Vous insulter! je viens, vieillard infortuné,
Voir, aimer, révérer un juste condamné.

LAVAÏSSE.

Pour tâcher d'adoucir vos juges sanguinaires
Sa prière à l'instant s'est jointe à nos prières.

JEAN CALAS.

Que de vos soins touchans mon cœur est pénétré!

De tout ce que j'aimai je suis donc entouré !
Juge équitable et bon, recevez mon hommage;
De la Divinité je vois en vous l'image.

(Présentant la Servante à La Salle.)

Cependant j'ose encor, soutien des malheureux;
Rappeler cette femme à vos soins généreux :
Je meurs, je l'abandonne, et ne puis rien pour elle.

LA SALLE.

Tout ce qui vous fut cher doit compter sur mon zèle.

LA SERVANTE.

O mon vertueux maître, épargnez ma douleur :
Je vous connais, je sais quel est votre bon cœur :
Dans le fond du cercueil je vais bientôt vous suivre;
Mais enfin, si je puis un moment vous survivre,
Votre épouse et votre fils ne me renverront pas :
Jusqu'au dernier soupir je m'attache à leurs pas :
D'une main secourable et non pas importune
J'allégerai pour eux le poids de l'infortune :
J'ai servi les Calas dans leur prospérité,
Et je les servirai dans leur adversité.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Bon vieillard...

JEAN CALAS.

Approchez, et parlez sans rien craindre.
Si je vais à la mort, je ne suis point à plaindre.

LE GEOLIER.

Pour avoir votre aveu les ministres des lois
Vont vous interroger une dernière fois.

JEAN CALAS.

Au tribunal humain faut-il encor paraître!

LA SERVANTE.

Arrêtez; que je meure aux genoux de mon maître!

MADAME CALAS.

Nous tombons à ses pieds; nous y périrons tous.

JEAN CALAS.

Ma femme, mes enfans, mes amis, levez-vous.
Adieu; n'abusez point de ce moment terrible;
Qu'il soit attendrissant, qu'il ne soit point horrible.
L'injustice ici-bas commande à notre sort
Durant ces courts instans que termine la mort:
Mais je vais dans un monde où l'équité préside,
Où dans le sein de Dieu l'éternité réside.
Vous, sur ce globe impie encore abandonnés,
Vous, en qui je dois vivre, et qui m'environnez,
Épouse, enfans, amis, si le sort vous rassemble,
Vous pourrez quelquefois me regretter ensemble,
Et, quand des pleurs amers couleront de vos yeux,
Vous sécherez vos pleurs en regardant les cieux.
Oui, je vous recommande au Dieu de nos ancêtres,

Au Dieu qu'ont immolé des juges et des prêtres.
Ne craignez point pour vous un fâcheux souvenir;
La raison d'aujourd'hui semant pour l'avenir,
Versant de tous côtés sa lumière féconde,
Vaincra les préjugés, ces vieux tyrans du monde;
Et le fils vertueux d'un père criminel
Ne recueillera plus l'opprobre paternel.
Quant à moi, chez les morts je suis prêt à descendre;
Mais le temps à la honte arrachera ma cendre;
Les défenseurs du peuple et de l'humanité
Iront dans mon tombeau chercher la vérité;
Leurs fidèles récits sauront à la mémoire
Tracer de Jean Calas la malheureuse histoire,
Afin que les mortels qui font parler la loi
Soient frappés à mon nom d'un salutaire effroi.

ACTE V.

(La scène est dans la place publique où s'est passé le premier acte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme CALAS, LOUIS CALAS, PIERRE CALAS, LAVAISSE, LA SERVANTE.

MADAME CALAS.

Je n'irai pas plus loin, l'effort m'est impossible.
Je pourrai supporter d'un regard insensible
Les yeux des citoyens, la honte et le trépas.
Le reverrai-je encor? je ne l'espère pas.
O vous, qui partagez le chagrin qui me tue,
Soutenez, mes enfans, votre mère éperdue!

LA SERVANTE.

Près de cette maison vous pouvez vous asseoir,
Là, sur un banc de pierre.

MADAME CALAS.

Ah! je veux le revoir.

LAVAÏSSE.

Les maux qu'elle a soufferts ont accablé son ame.

MADAME CALAS.

Ils finiront.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA SALLE.

LA SALLE.

Je vole auprès de vous, madame.

MADAME CALAS.

Pardonnez; de ces lieux je n'ai pu m'arracher.

LA SALLE.

Je n'ai songé qu'à vous, et je viens vous chercher.
Tout vous offre en ces lieux une accablante image :
Avec votre malheur redoublez de courage;
Au fond de votre cœur rassemblez vos vertus.

MADAME CALAS.

Rien ne rendra le calme à mes sens abattus.

LA SALLE.

Daignez m'entendre au moins.

MADAME CALAS.

Que reste-t-il à faire?

LA SALLE.

Recevez un conseil que je crois salutaire.

MADAME CALAS.

Et quel est-il?

LA SALLE.

Fuyez.

MADAME CALAS.

Mon époux malheureux...

LA SALLE.

Fuyez, ne tardez point, quittez ces murs affreux :
Tout le peuple applaudit à cet arrêt impie.

MADAME CALAS.

Mon époux!

LA SALLE.

C'en est fait, il va quitter la vie.

MADAME CALAS.

J'ai tout perdu.

LA SALLE.

L'honneur, l'honneur n'est pas perdu.

MADAME CALAS.

Comment?

LA SALLE.

A sa mémoire il peut être rendu.

MADAME CALAS.

Voilà donc aujourd'hui tout l'espoir qui me reste!
Cet avenir pour moi n'a rien que de funeste.
Et mes filles, grand Dieu!

LA SALLE.

Pourront suivre vos pas :
Je viens d'en obtenir l'ordre des magistrats.

Dans le cloître sacré vos filles vous attendent;
Courez les retrouver; leurs sanglots vous demandent.

MADAME CALAS.

Et dans quels lieux traîner mes misérables jours?
Faudra-t-il des humains implorer les secours?
Non, tout ce qui respire est injuste et barbare.

LA SALLE.

Madame!...

MADAME CALAS.

Pardonnez; le désespoir m'égare.
Où trouverai-je hélas! des humains tels que vous?

LA SALLE.

Écoutez mes conseils.

MADAME CALAS.

Oui je les suivrai tous,
Je le veux, je le dois: mais plaignez ma misère;
L'infortune m'accable, et ma raison s'altère.

LA SALLE.

De soulager vos maux j'ai cherché les moyens.
Ce jugement affreux, la perte de vos biens,
D'un plus doux avenir la lointaine espérance,
Auront autour de vous glacé la confiance.

MADAME CALAS.

Oui: tels sont les amis.

LA SALLE.

J'ose attendre de vous,
J'ose vous supplier, madame, à vos genoux...

MADAME CALAS.

Ciel !

LA SALLE, lui offrant une bourse pleine d'or.

Daignez accepter...

MADAME CALAS.

Homme simple et sublime,
Dont j'admire en pleurant la pitié magnanime,
Je n'ai besoin de rien.

LA SALLE.

Comment?

MADAME CALAS.

Je sais souffrir.

LA SALLE.

Vous dédaignez l'appui que je viens vous offrir!
Ce métal, inutile aux mains de l'avarice,
Prodigué par l'orgueil, perdu par le caprice,
Trop souvent des forfaits l'instrument abhorré,
Quand il sert la vertu, devient pur et sacré.

MADAME CALAS.

Héros de la justice et de la bienfaisance,
Qui vous rendra cet or?

LA SALLE.

Le ciel, ma conscience.

MADAME CALAS, recevant la bourse.

Mon cœur est entraîné; non, je n'aurai jamais
L'orgueil de repousser vos généreux bienfaits :

Non ; je vous rends justice, et rien ne m'humilie ;
Je vous devrai l'honneur, je vous devrai la vie.
Mais où courir enfin ? dans les murs de Paris,
D'une mère aux abois faire entendre les cris ?
Raconter mes douleurs, montrer mon infortune ?
Hélas ! aux gens heureux la plainte est importune ;
Vous le savez. Un cœur qui n'a jamais souffert
Aux cris des opprimés est rarement ouvert :
Le faste corrompt l'ame, et la rend insensible.
Irai-je supplier un ministre inflexible ?
Courber dans les palais mon front humilié,
Et mendier des grands l'insolente pitié ?

LA SALLE.

Je connais un soutien plus sûr, plus honorable,
Plus auguste.

MADAME CALAS.

Et quel est ce mortel secourable ?
Quel est ce protecteur qu'il nous faut révérer ?

LA SALLE.

Sans honte et sans frayeur vous pourrez l'implorer.

MADAME CALAS.

Expliquez-vous.

LA SALLE.

Il est, près des monts helvétiques,
Un illustre vieillard, fléau des fanatiques,
Ami du genre humain ; depuis cinquante hivers
Ses sublimes travaux ont instruit l'Univers :
A ses contemporains prêchant la tolérance,
Ses écrits sont toujours des bienfaits pour la France.

La gloire, ce durable et précieux trésor,
La gloire, et la vertu, plus précieuse encor,
Couronnent à la fois le déclin de sa vie,
Et de leur double éclat importunent l'envie.

MADAME CALAS.

Mais quels droits aurons-nous?

LA SALLE.

La vertu, le malheur;
Tous les infortunés ont des droits sur son cœur.
Courez vous prosterner aux genoux de Voltaire :
Vous serez accueillis sous son toit solitaire ;
Il vous tendra les bras; ses yeux dans cet écrit
Liront de vos revers un fidèle récit.

MADAME CALAS.

Il nous protégera contre la tyrannie!

LA SALLE.

De ce devoir sacré j'ai sommé son génie.
Sous de nombreux tyrans le monde est abattu ;
Mais un sage, un grand homme, ami de la vertu,
Faisant aux préjugés une immortelle guerre,
Fut créé pour instruire et consoler la terre.

MADAME CALAS.

Que ne puis-je à l'instant me jeter à ses pieds!

LA SALLE.

Que ne puis-je vous suivre aux lieux où vous fuyez,
Loin de ces murs sanglans y chercher un asile!
Mais ici mon séjour vous sera plus utile

Pour calmer des esprits tourmentés par l'erreur,
Et dont la pitié ressemble à la fureur.

LOUIS CALAS.

O ma mère, embrassons la dernière espérance.

MADAME CALAS.

Nous allons traverser les cités de le France,
Et rencontrer partout des mortels curieux
Qui verront notre honte écrite dans nos yeux.

LA SALLE.

Ils y verront aussi votre innocence écrite.

MADAME CALAS.

La voilà, diront-ils, la famille proscrite!
La pitié se taira dans le fond de leurs cœurs;
Ils oseront peut-être insulter à nos pleurs.
Mais que dis-je? Non loin de la rive chérie
Où nous courons chercher une ombre de patrie
Habite notre fils, dernier fruit de l'amour :
Ce fils, depuis six mois absent de ce séjour,
Quand il verra couler les larmes de sa mère,
Il l'interrogera sur son malheureux père;
Et sa mère expirante, avec de longs sanglots,
Dira : « Ton père est mort sous la main des bourreaux! »

LA SALLE.

Dieu cher aux tolérans, haï des fanatiques,
Dieu de tous les humains, non des seuls catholiques,
Tandis que tu reçois l'encens de l'Univers
Devant toi rassemblé sous des cultes divers,

Tu vois ces opprimés : unis pour leur défense
Tes dons les plus parfaits, la gloire et l'éloquence;
Fais, d'un injuste arrêt, triompher l'équité,
Et que l'humaine erreur cède à la vérité.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEAN CALAS, LE RELIGIEUX, LE PEUPLE, SOLDATS.

LOUIS CALAS.

Que vois-je? on vient à nous. Mon vénérable père!...

MADAME CALAS.

Ciel, anéantis-moi!

JEAN CALAS, *à ses enfans.*

Secourez votre mère;
Prenez soin de ses jours; ne songez point à moi.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLÉRAC.

CLÉRAC.

Il n'a rien avoué! Mais, c'est lui que je voi.
(*A Jean Calas.*)
Parlez.

JEAN CALAS.

Que voulez-vous ?

CLÉRAC.

Je viens, je veux entendre.
L'aveu, la vérité, que j'ai droit de prétendre.

JEAN CALAS.

La vérité n'est pas ce que vous espérez.

CLÉRAC.

Vos complices encor ne sont pas déclarés.

JEAN CALAS.

N'étant point criminel, je n'ai point de complices.

CLÉRAC.

Le ciel vous punirait par d'éternels supplices.
Avouez tout.

JEAN CALAS.

Je sens que de pareils aveux
Flatteraient votre oreille et combleraient vos vœux :
Je deviendrais coupable ; et ce mensonge impie
Flétrirait justement le terme de ma vie.

CLÉRAC.

Quoi ! sans remords, cruel, au moment de la mort !

JEAN CALAS.

Vous m'appelez cruel ! vous parlez de remord !

CLÉRAC.

A l'endurcissement votre cœur s'abandonne !

JEAN CALAS.

Je vous pardonne tout; que le ciel vous pardonne!
Vous, peuple dont l'erreur me conduit au trépas,
Adieu; peut-être un jour vous pleurerez Calas.
Adieu, ville natale; adieu, chère patrie,
Où j'ai vu s'écouler le songe de la vie.
Le temps fuit; Dieu m'appelle; et mon cœur transporté
S'arrête avec respect devant l'éternité.
Fort de mon innocence, il me reste un refuge;
Jean Calas est absous par l'infaillible juge.
J'ai vécu, j'ai souffert; il faut encor souffrir!

(On entend la cloche.)

Ma femme, mes enfans, adieu; je vais mourir.

(Jean Calas est suivi d'une grande partie du peuple qui revient avec le religieux.)

SCÈNE V.

Mme. CALAS, LES DEUX FILS DE JEAN CALAS, LAVAISSE, LA SERVANTE, CLÉRAC, LA SALLE, LE PEUPLE, SOLDATS.

MADAME CALAS, revenant à elle, mais égarée par la douleur.

Où suis-je? dans quels lieux revois-je la lumière?
Quel funèbre nuage a couvert ma paupière?
Quel objet, quel spectacle à mes sens retracé...
Je cherche vainement; c'est un songe effacé.
Un songe! et cependant mon ame consternée...

Eh quoi! de mes enfans je suis environnée!
Quel est donc, mes enfans, le sujet de vos pleurs?

LA SALLE.

Ses sens sont égarés.

PIERRE CALAS.

Nous pleurons vos malheurs.

MADAME CALAS.

Je ne vous comprends pas. Je suis donc malheureuse!
Oui, d'un profond chagrin l'image douloureuse
Revient en traits confus s'offrir à mes esprits.
Je vois... Je me souviens... Le premier de mes fils...
C'était pendant la nuit... Un cachot solitaire...
Des juges... un arrêt... Où donc est votre père?
Où donc est mon époux? j'ai besoin de le voir.
Vous ne répondez point! pourquoi ce désespoir?
Quel désastre imprévu faut-il que je redoute?
Nos yeux dans un moment le reverront sans doute.

LES DEUX FILS DE JEAN CALAS, LAVAÏSSE, LA SERVANTE.

Jamais.

MADAME CALAS.

Comment! jamais!

CLÉRAC.

S'il était innocent?...
Ciel! j'étais convaincu; je doute maintenant.

LA SALLE.

Ah! vous doutez bien tard!

CLÉRAC.

Le pontife s'avance ;
Et je vais à mon tour entendre ma sentence.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE RELIGIEUX, SOLDATS.

LE RELIGIEUX.

Pleurez tous, et prenez les vêtemens du deuil,
Un juste est descendu dans l'ombre du cercueil.

CLÉRAC.

Un juste ! lui !

LE RELIGIEUX.

J'ai vu périr votre victime.

CLÉRAC.

Jusqu'au dernier moment il a nié son crime !

LE RELIGIEUX.

Avec tant de vertu puissé-je un jour mourir !

LA SALLE, à Clérac.

Ses tourmens sont finis ; commencez à souffrir.

LE RELIGIEUX.

Il sortait de ces lieux suivi d'un peuple immense ;
Tout gardait à l'entour un lugubre silence :
D'un pas ferme et tranquille il marchait près de moi,

Sans orgueil, sans colère, ainsi que sans effroi :
Ce vieillard, achevant sa dernière journée,
Présentait aux regards de la foule étonnée,
Au lieu d'un front courbé sous le poids du remord,
Le front d'un innocent que l'on mène à la mort.
Il reconnaît de loin les apprêts d'un supplice
Que le crime peut même accuser d'injustice;
Il se trouble, il s'arrête, il détourne les yeux :
Puis, levant tout-à-coup ses regards vers les cieux,
Tous ses traits ont brillé de ce grand caractère
D'un mortel détrompé des erreurs de la terre,
Et qui, par les humains déclaré criminel,
Va se justifier aux pieds de l'Éternel.
Je ne vous peindrai point sa mort lente et terrible,
De l'art des meurtriers raffinement horrible,
Industrieux tourment par la rage inventé,
L'opprobre de nos lois et de l'humanité;
Mais ses derniers discours, ses dernières pensées
Jamais de mon esprit ne seront effacées.
Poussé d'un mouvement peut-être un peu cruel,
J'ose lui demander s'il n'est point criminel;
J'offre à ses yeux mourans un Dieu plein de clémence,
Pour qui le repentir est encor l'innocence :
Sa réponse a frappé jusqu'au fond de mon cœur :
Vous aussi! m'a-t-il dit d'un ton plein de douceur.
J'entends encor sa voix pénible et déchirante,
Et ces mots qui tombaient de sa bouche mourante.
A ce seul souvenir vous me voyez pleurer.
Hélas! j'ai vu bientôt le vieillard expirer,
Pour sa femme et ses fils priant la Providence,
Plaignant les magistrats et l'humaine prudence,

Leur pardonnant encore à ses derniers soupirs :
C'est ainsi qu'autrefois périssaient nos martyrs.

CLÉRAC.

Il n'a rien avoué?

LOUIS CALAS.

Rien, juge sacrilége.

CLÉRAC, à part.

Ah! je ne puis cacher le trouble qui m'assiége.
(Haut.)
Songez que mon devoir, la justice, la loi...

MADAME CALAS.

Songez que vous parlez devant le ciel et moi.
Quand vous avez traîné l'innocence au supplice,
Vous osez prononcer le nom de la justice!
Frémissez bien plutôt à ce terrible nom!
L'excès de mon malheur m'a rendu la raison.
Rangez-vous, mes enfans, auprès de votre mère;
Quittez ces lieux souillés du massacre d'un père :
Et vous, prêtres cruels, magistrats odieux,
D'une épouse en fureur entendez les adieux.
Un jour viendra, sans doute, où, las de tant de crimes,
Le ciel doit satisfaire aux cris de vos victimes.
On ne vous verra plus, entourés de bourreaux,
Dominer sur la France au milieu des tombeaux;
Sur vos fronts orgueilleux les foudres vont descendre;
Du malheureux Calas ils vengeront la cendre;
Son nom sera sacré; vos noms seront flétris;
Et je mourrai contente en voyant vos débris.

SCÈNE VII.

CLÉRAC, LA SALLE, LE RELIGIEUX, LE PEUPLE, SOLDATS.

CLÉRAC.

Il n'a rien avoué! longue et stérile étude!
Nature des mortels! faiblesse! incertitude!

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LA SALLE, LE RELIGIEUX, LE PEUPLE, SOLDATS.

LA SALLE.

Peuple, observez-le bien, ce juge infortuné;
A d'éternels remords le voilà condamné;
A ses yeux dessillés le jour commence à luire :
Ce spectacle terrible est fait pour vous instruire.
Maintenant, vérité, fais entendre ta voix
Contre un assassinat commis au nom des lois!
Qu'enfin la liberté succède au despotisme,
La douce tolérance au sanglant fanatisme;
Une loi juste et sage à ce code insensé
Qu'avec la cruauté l'ignorance a tracé;

Des juges citoyens aux magistrats coupables
Qui faisaient un métier de juger leurs semblables;
Au vil orgueil des rangs la fière égalité :
Que tout se renouvelle ; et que l'humanité
Chez le peuple français trouve à jamais un temple,
L'infortune un asile, et le monde un exemple!

FIN.

CAÏUS GRACCHUS,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉE

Pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, le 9 février 1792.

Des lois, et non du sang.
(Acte II, scène II.)

PERSONNAGES.

CAIUS GRACCHUS.
CORNÉLIE, mère de Gracchus.
LICINIA, épouse de Gracchus.
FULVIUS FLACCUS.
OPIMIUS, consul.
DRUSUS, tribun du Peuple.
LE FILS DE GRACCHUS.
LE PEUPLE.
Chevaliers.
Sénateurs.
Licteurs.
Suite.

La scène est dans Rome.

CAÏUS GRACCHUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(La scène est dans l'intérieur de la maison de Gracchus. A la droite du théâtre, un peu dans l'enfoncement, on voit une urne funéraire posée sur un socle de granit.)

(La pièce commence vers la fin de la nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CAIUS GRACCHUS, LICINIA.

GRACCHUS.

Va, ne m'étale plus ces timides alarmes.

LICINIA.

Tu me fuis, cher époux!

GRACCHUS.

Je fuis loin de tes larmes.

LICINIA.

Renonce à tes desseins.

GRACCHUS.

Rien ne peut les changer.

LICINIA.

Au danger que tu cours...

GRACCHUS.

Qu'importe le danger?

LICINIA.

Écoute les conseils d'une épouse qui t'aime.

GRACCHUS.

J'écoute et la patrie, et le ciel, et moi-même,
La voix de l'équité, le cri de la vertu,
Le cri d'un peuple entier, sous le joug abattu,
Qui languit dans l'opprobre et dans la servitude.
Oui, dût-il me payer par son ingratitude,
Gracchus le soutiendra jusqu'au dernier moment;
Et dès long-temps aux dieux j'en ai fait le serment.

LICINIA.

Tu me parles toujours de ce serment funeste!
Ces dieux, ces mêmes dieux que ta fureur atteste,
De concert avec moi devraient te désarmer :
Tu leur as fait aussi le serment de m'aimer.

GRACCHUS.

Cruelle ! à ton époux ce reproche s'adresse !

LICINIA.

D'époux ! en ai-je encor ? j'ai perdu sa tendresse ;
Et ma voix, mes conseils, qui veulent son bonheur,
Ne savent plus trouver le chemin de son cœur.

GRACCHUS.

Arrête, et songe enfin que ce discours me blesse.
Voudrais-tu des tyrans m'inspirer la faiblesse ?
On les voit adorer de coupables beautés ;
A leurs pieds chaque jour changeant de volontés,
De leurs vœux inconstans échos toujours fidèles,
N'entendre, ne penser, et n'agir que par elles ;
Tandis que sans pudeur, régnant par les desirs,
Elles vendent l'état pour payer leurs plaisirs.
Une ame citoyenne, un fils de Cornélie,
Sait aimer son épouse et chérir la patrie :
A ces deux sentimens je cède tour-à-tour ;
Mais l'intérêt public marche avant mon amour.

SCÈNE II.

GRACCHUS, LICINIA, CORNÉLIE.

CORNÉLIE.

Dans l'ombre de la nuit quelle voix me réveille ?

GRACCHUS.

C'est la voix d'un Romain qui frappe votre oreille.

CORNÉLIE.

Est-ce toi, mon cher fils? A cette heure! en ces lieux!

GRACCHUS.

Ma mère, dès long-temps le repos fuit mes yeux.

CORNÉLIE.

Mon fils, profite mieux de la bonté céleste:
Ce qu'on nomme la vie est un présent funeste;
Mais la pitié des dieux, parmi tant de fléaux,
Nous donna le sommeil pour soulager nos maux.

GRACCHUS.

Mes maux sont ceux de Rome.

CORNÉLIE.

Il est vrai.

GRACCHUS.

Cornélie...

CORNÉLIE.

Caïus...

GRACCHUS.

Autour de nous veille la tyrannie.

CORNÉLIE.

Je le sais.

GRACCHUS.

Elle veille au forum, au sénat,
Dans le temple des dieux, au sein du tribunat.

CORNÉLIE.

Eh bien?

GRACCHUS.

La liberté que partout on exile,
Veille au moins chez Gracchus; mon toit est son asyle.

LICINIA.

Ainsi Rome est esclave! ainsi la liberté
Au sein de nos remparts n'a jamais existé!
Oses-tu le penser? Ces dieux de la patrie,
Ces fameux Scipions, aïeux de Cornélie,
Brutus, Publicola, tous ces grands sénateurs,
Des murs de Romulus les seconds fondateurs,
Sous le vain nom du peuple agissant pour eux-même,
N'ont-ils fait qu'usurper l'autorité suprême?
Ne sont-ils à tes yeux que de nouveaux tyrans,
Successeurs de nos rois sous des noms différens?
Ah! du peuple romain que l'intérêt t'anime,
Mais n'exagère pas un sentiment sublime;
Écarte ce nuage étendu sur tes yeux,
Et ces sombres chagrins d'un cœur ambitieux.
Je te vois entouré de gloire et de puissance:
Tant d'honneurs obtenus au sortir de l'enfance
De ton frère lui-même auraient comblé les vœux:
Chacun te porte envie, et tu n'es point heureux!

GRACCHUS.

Non, je ne le suis point, lorsque la république
Voit, sans briser le joug, un sénat despotique
Au gré de son caprice anéantir nos lois,
Et donner aux Romains des tribuns de son choix.

Par combien de bassesse et de vils artifices
N'a-t-il pas triomphé dans nos derniers comices!
Pour la troisième fois les vœux des citoyens
Allaient nommer Caïus au rang de leurs soutiens;
Mais le sénat, lassé d'un tribun populaire,
A séduit l'indigence avide et mercenaire;
Par l'or des sénateurs Drusus est élevé
A ce rang glorieux qui m'était réservé.
Chaque jour, chaque instant accroît leur injustice.
Hier Opimius faisait un sacrifice;
Quintus, un des licteurs, n'a pas craint d'insulter
A ceux qui sur mes pas venaient s'y présenter:
Le peuple est implacable au moment qu'on l'offense;
Quintus a de ses jours payé son insolence.
Le consul, aussitôt convoquant le sénat,
Croit qu'un tel châtiment va renverser l'état.
On dirait, à l'aspect de sa crainte frivole,
Que Brennus est encore au pied du Capitole;
Et tous les sénateurs, qu'Opimius conduit,
Sont pour ce grand objet rassemblés cette nuit.
Ils ne m'abusent point par ces grossières feintes:
Je crois à leur vengeance, et non pas à leurs craintes.
Ces tyrans de la terre, au sang accoutumés,
Du meurtre d'un licteur ne sont pas alarmés;
Ils le sont de mes lois; leur insolente rage
De mon frère et de moi veut détruire l'ouvrage;
Contre la liberté tout semble conspirer:
Mais, puisqu'il est des dieux, j'ose encore espérer.

LICINIA.

Ils ont abandonné votre malheureux frère.

Malgré tant de vertus, le sort lui fut contraire;
Et contre le sénat son imprudent effort...

GRACCHUS.

Achève, ne crains rien, rappelle-moi sa mort.

LICINIA.

Hélas!

GRACCHUS.

Rappelle-moi ce jour où leur furie
L'osa frapper au sein des dieux de la patrie.
Sous l'œil de Jupiter, en ce lieu révéré
Que la mort d'un grand homme a rendu plus sacré.
J'étais bien jeune alors : au récit d'un tel crime,
Je vais, je cours m'offrir pour seconde victime.
J'adresse aux meurtriers des cris mal entendus;
Les yeux noyés de pleurs et les bras étendus,
Pour la première fois employant la prière,
Je leur demande au moins les restes de mon frère:
Et ce frère et la mort, ils m'ont tout refusé.
Au mépris des tyrans son cadavre exposé
Fut jeté dans le Tibre; et l'onde épouvantée
Roulait avec respect sa tête ensanglantée.
Près de ce bord fatal, solitaire, et conduit
Par les faibles lueurs de l'astre de la nuit,
Par les traces du sang que je suivais sans cesse,
Par la faveur du ciel, sur-tout par ma tendresse,
Je vis, je rassemblai ses membres dispersés;
Ma bouche s'imprima sur ces membres glacés,
Et ma main déposa sa cendre auguste et chère
Dans l'urne où l'attendait la cendre de mon père.

CORNÉLIE.

Chagrin toujours nouveau pour un cœur maternel!
Jour de sang! premier jour de mon deuil éternel,
Où du peuple romain la douleur importune
En stériles sanglots m'apprit mon infortune;
Où je vis à mes pieds le second de mes fils
De mon fils égorgé m'apportant les débris!
D'abord mon désespoir eut quelque violence;
Bientôt nos pleurs amers s'écoulaient en silence;
Tous deux nous embrassions ces restes généreux;
Sur nos seins palpitans nous les serrions tous deux:
O prodige! il semblait que ces cendres émues
Sentaient avec plaisir nos larmes confondues.

LICINIA.

Grands dieux!

CORNÉLIE.

Licinia, vous répandez des pleurs!
Ce n'est pas tout encor. Pour calmer ses douleurs
Caïus abandonné n'avait que Cornélie:
A ses destins alors vous n'étiez point unie.
Les grands applaudissaient au trépas d'un héros;
Et moi, près de Caïus étouffant mes sanglots,
(Quel tourment, quel devoir, hélas! pour une mère!)
De la mort de mon fils je consolais son frère.

GRACCHUS.

O ma mère! il est vrai.

CORNÉLIE.

Tu t'en souviens, Caïus!
Moi, je me consolais en voyant tes vertus.

LICINIA.

Hélas! de ses vertus quelle est la récompense?
Si les Romains charmés vantent son éloquence,
S'il est l'appui du peuple, un sénat ombrageux
Lui fera payer cher cet honneur dangereux.
Caïus doit-il des siens repousser la tendresse?
Ah! des chagrins publics le tourmentent sans cesse:
Désormais tout l'appelle en ces paisibles lieux;
Ses yeux y trouveront et sa mère et ses dieux,
Et son unique enfant, présent des destinées,
Dont l'œil a déjà vu s'écouler cinq années;
Sa tendre épouse enfin, que son cœur doit chérir,
Aux regards d'un époux viendra souvent s'offrir.
Caïus auprès des siens, si Caïus veut m'en croire,
Connaîtra le bonheur qui vaut mieux que la gloire.

CORNÉLIE.

Non, non, Licinia, n'abusez point son cœur;
Parlez de son devoir, et non de son bonheur.
Voulez-vous, dites-moi, lorsque dans la tribune
Et de Rome et du monde on règle la fortune,
Qu'il soit dans ses foyers lâchement retenu,
Et qu'entré sur la terre il en sorte inconnu?
Les hommes tels que lui sont nés pour la patrie;
Il lui doit ses talens, ses travaux et sa vie:
Jusqu'à son dernier jour qu'il s'enchaîne à l'état,
Qu'il abaisse les grands, qu'il résiste au sénat,
Que du peuple sans cesse il prenne la défense;
Un immortel renom sera sa récompense.
Il sait braver, attendre, et subir les revers;

Et quand les sénateurs, ces tyrans, ces pervers,
Feraient tomber sur lui l'exil et la mort même,
Dans le sein de l'exil, à son instant suprême,
Sans daigner accuser ses destins rigoureux,
Si la patrie est libre, il sera trop heureux.

SCÈNE III.

GRACCHUS, LICINIA, CORNÉLIE, FULVIUS.

GRACCHUS.

On vient.

LICINIA.

C'est Fulvius, c'est ton ami fidèle.

FULVIUS.

Défenseur des Romains, vole où Rome t'appelle.

GRACCHUS.

Quel attentat nouveau se prépare aujourd'hui?

FULVIUS.

Le sénat veut la guerre entre le peuple et lui.

GRACCHUS.

De la part du sénat rien ne doit me surprendre.

FULVIUS.

Il va nous attaquer, songeons à nous défendre.
Opimius peut tout; un décret du sénat
Remet entre ses mains le salut de l'état.

De ses nombreux cliens la place est assiégée :
De Quintus, a-t-il dit, la mort sera vengée.
Telle est son espérance, et nous pouvons juger
Comment, sur quels Romains il prétend la venger.
Aux sommets d'Aventin tout le peuple en alarmes,
Par mes soins rassemblé, veut recourir aux armes :
Car je n'ai point cherché ces faibles citoyens
Vendus à leurs plaisirs, esclaves de leurs biens ;
Amollis par le luxe, ils ont besoin de maîtres :
J'ai cherché ces Romains qui, suivant nos ancêtres,
Dans le sein du travail et de la pauvreté,
Conservent de leurs mœurs la mâle austérité,
Et, des murs du sénat séparés par le Tibre,
Semblent seuls parmi nous respirer un air libre.
Ces vertueux Romains, réunis à ma voix,
Vont jurer en ces lieux de défendre nos lois :
Pour rassurer leurs cœurs dans ces craintes publiques,
Ils cherchent ta présence et tes dieux domestiques ;
Tes foyers sont pour eux un temple respecté
Que l'encens des tyrans n'a jamais infecté.

GRACCHUS.

De ce peuple opprimé les vertus me sont chères.

SCÈNE IV.

GRACCHUS, LICINIA, CORNÉLIE, FULVIUS, LE PEUPLE.

GRACCHUS.

Citoyens, mes égaux, mes amis, et mes frères,
Venez quelques momens respirer dans mon sein;
La maison de Gracchus est au peuple romain.
D'un sénat oppresseur vous voyez l'insolence;
Chez des républicains le peuple est sans puissance;
Et le monde, par vous soumis à vos tyrans,
Voit dans les mêmes fers gémir ses conquérans.
Auprès des sénateurs dépouillez la contrainte:
Si vous les abordez sans respect et sans crainte,
Non les regards baissés, tels qu'au pied des autels
On vous voit présenter vos vœux aux immortels,
Non comme les soutiens, les protecteurs du Tibre,
Mais comme vos égaux, membres d'un peuple libre;
Si vous foulez aux pieds l'orgueil patricien;
Enfin si vous pouvez, fiers du nom plébéïen,
Sourds aux vains préjugés d'une antique noblesse,
Concevoir votre force et sentir leur faiblesse;
Tous ces droits éternels que vous avez perdus,
Soyez sûrs qu'en un jour ils vous seront rendus.
Détruisez, renversez ces abus sacriléges,
Tous ces vols décorés du nom de priviléges.
Jusqu'ici, peu jaloux de votre dignité,

Vous avez adoré le nom de liberté :
Elle n'existe point dans les remparts de Rome,
Partout où l'homme enfin n'est point égal à l'homme.
Mais la fin de vos maux est en votre pouvoir;
Et punir ses tyrans c'est remplir un devoir.

LE PEUPLE.

Jusqu'au fond de nos cœurs sa voix se fait entendre;
C'est la voix de son frère.

GRACCHUS.

Amis, voyez sa cendre.
Là de Tibérius les débris consumés
Par la main fraternelle ont été renfermés.
Vous l'avez tous connu : ce sublime génie,
Cher au peuple romain, craint de la tyrannie,
Cette voix, ces accens, que vous n'entendrez plus,
Ces foudres d'éloquence et ces mâles vertus,
Cet œil où respirait son ame ardente et fière;
Tout est là, citoyens, tout n'est plus que poussière.
Honorez de vos pleurs ce sacré monument,
Et déposons sur lui notre commun serment.

FULVIUS.

Aux destins de Gracchus les vrais Romains s'unissent.
Prononce le serment, tous nos cœurs applaudissent.

GRACCHUS.

O mon frère! en ces lieux que ton cœur a chéris,
Sous le toit paternel, et devant ces débris
Aussi saints que les dieux adorés dans nos temples,

Nous jurons (*) d'imiter tes généreux exemples,
De servir, de défendre avec fidélité
Les intérêts du peuple et de la liberté.
Si nos cœurs se rendaient coupables d'inconstance,
Puissions-nous obtenir pour notre récompense
Le trépas, le remords abreuvé de poisons,
Et l'opprobre éternel qui suit les trahisons!

CORNÉLIE.

Généreux citoyens, que le ciel vous seconde!
Allez, et préparez la liberté du monde.
Toi, mon fils, mon soutien, mon unique trésor,
Par qui Tibérius semble exister encor,
Du fond de l'urne sainte et chère à la patrie,
Dis-moi, n'entends-tu pas une voix qui te crie :
« Mon frère me survit; je suis mort égorgé;
» Dix ans sont écoulés, je ne suis point vengé? »
Écoute, mon cher fils, et le ciel et ta mère;
Sois docile à la voix de ton malheureux frère;
Sois sensible à ses cris qui te sont adressés;
Fais payer au sénat les pleurs que j'ai versés;
Prends, reçois ce poignard des mains de Cornélie;
Sans remords, sans délai, frappe la tyrannie;
Cours, vole, en répandant le sang des inhumains,
Venger ton frère, toi, ta mère, et les Romains.

GRACCHUS.

Donnez; je prends ce fer, je le prends pour défendre

(*) Caïus, en prononçant ces mots, étend la main vers l'urne de Tibérius; Fulvius et le peuple font le même mouvement.

Un sang que le sénat peut songer à répandre,
Ou pour me délivrer des tyrans et du jour,
Si notre liberté succombait sans retour.
Modérez toutefois l'ardeur qui vous emporte :
Contre les sénateurs votre haine est bien forte ;
Rome sait à quel point mon cœur doit les haïr,
Mais c'est avec la loi que je veux les punir ;
D'un autre châtiment la violence extrême
Est indigne de moi, d'un frère, et de vous-même.
Votre fils ne doit point imiter le sénat,
Et venger un héros par un assassinat.

CORNÉLIE.

Ah! les patriciens seront moins magnanimes ;
Ils sont depuis long-temps accoutumés aux crimes.

LICINIA.

De tes vils ennemis si la barbare main...
Je ne puis achever.

GRACCHUS.

S'ils me percent le sein,
J'aurai fait mon devoir, je reverrai mon frère.

LICINIA.

Tu peux abandonner ton épouse et ta mère!

GRACCHUS.

Quand ma mort de vos yeux fera couler des pleurs,
Ma gloire au moins pourra consoler vos douleurs.

LICINIA.

Et notre fils, cruel!...

GRACCHUS.

Son père le confie
A tes soins, chère épouse, à ceux de Cornélie.

FULVIUS.

Que Rome en cet enfant connaisse un Gracchus.

GRACCHUS.

Fille de Scipion, vous, fille de Crassus,
Qui toutes deux m'aimez, et qui m'êtes si chères,
Rentrez ; aux immortels adressez vos prières.
Vous, descendans de Mars, venez, au nom des lois,
Sur des usurpateurs reconquérir vos droits.
Qu'un peuple roi de nom cesse enfin d'être esclave :
Il est temps d'abaisser un sénat qui vous brave ;
Il est temps d'abolir la distance des rangs.
Je pouvais augmenter le nombre des tyrans ;
Au sein de mes foyers, aux camps, à la tribune,
J'ai depuis mon berceau suivi votre fortune ;
Du sénat en fureur j'affronterai les coups,
Et mes derniers soupirs seront encor pour vous.

ACTE II.

(Pendant cet acte et le troisième la scène est dans la place publique. La tribune est au milieu de la place. Le fond du théâtre représente une vue de Rome. On doit distinguer le Capitole, des jardins, des palais, et le Tibre dans le lointain.)

SCÈNE PREMIÈRE.

OPIMIUS, DRUSUS, SÉNATEURS, CHEVALIERS, LICTEURS.

OPIMIUS.

Sénateurs, chevaliers, cliens des sénateurs,
De la grandeur romaine illustres protecteurs,
Le feu long-temps caché de la guerre civile
Est tout prêt d'éclater au sein de notre ville :
Hâtez-vous de l'éteindre ; et songez que Gracchus
Est le premier auteur du meurtre de Quintus.

Vous savez que, docile aux projets de son frère,
Comme lui du sénat implacable adversaire,
Par une loi conforme aux vœux des plébéiens,
Il prétend vous ravir vos honneurs et vos biens :
Je sais que dans ces lieux il doit bientôt paraître ;
C'est à vous d'arrêter les complots de ce traître.
Toi, qui viens d'obtenir l'honneur du tribunat,
Et qui dois ta fortune aux bontés du sénat,
As-tu pour le servir employé ta prudence?
As-tu des plébéiens caressé l'inconstance?
Et le nom de Gracchus, trop long-temps révéré,
A l'oreille du peuple est-il encor sacré?

DRUSUS.

Il suffit, j'ai parlé ; sois sans inquiétude :
Tu sais, Opimius, quelle est la multitude.
Sa faveur, qu'on obtient et qu'on perd en un jour,
Semble à ce nom célèbre échapper sans retour.
Le peuple obéira ; que le sénat ordonne.
En admirant Gracchus le peuple l'abandonne ;
Mais le nom du sénat est partout respecté.

OPIMIUS.

S'il est ainsi, Drusus, Rome est en sûreté.
Suivi des factieux notre ennemi s'avance.
Qu'il leur fasse admirer sa fougueuse éloquence ;
Dans la tribune encor nous entendrons sa voix ;
Du moins nous l'entendrons pour la dernière fois.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GRACCHUS, FULVIUS, PEUPLE.

GRACCHUS.

Consul, autour de toi pourquoi donc cette armée?

OPIMIUS.

La liberté, Caïus, n'en peut être alarmée:
Le salut de l'état en mes mains est remis.
Hier au sein de Rome un meurtre s'est commis;
Tu le sais.

GRACCHUS.

Des Romains j'ai blâmé la vengeance
Autant que du licteur j'ai blâmé l'insolence.

FULVIUS.

Avant d'oser parler du meurtre de Quintus
Il faut venger la mort de l'aîné des Gracchus.
Romains, aux sénateurs on a vendu sa tête;
Du dernier Scipion elle fut la conquête.

GRACCHUS.

Depuis ce jour fatal cette image en tous lieux
De son aspect sanglant vient effrayer mes yeux.
Où fuir? où l'éviter dans les remparts de Rome?
Irai-je au Capitole où périt ce grand homme?
Irai-je en mes foyers, qu'il avait habités,
Le nommer, le chercher, trouver de tous côtés

Ses pas, son souvenir, son absence éternelle,
Et partager en vain la douleur maternelle?
Ah! pour le bien public étouffons nos regrets.
Romains, tout doit céder aux communs intérêts;
C'est par votre bonheur qu'il faut venger mon frère:
Retirons de l'oubli ce projet salutaire
Qui devait de nos murs chasser la pauvreté,
Et que dans la tribune il avait présenté;
Entre les citoyens resserrons la distance,
Écartons les besoins, arrêtons l'opulence.
Nous voyons les trésors acheter les honneurs,
Et déjà nous perdons nos vertus et nos mœurs.
Si bientôt, dès ce jour, une main prompte et sûre
Ne guérit de l'état la profonde blessure,
Je vois dans l'avenir des maux plus dangereux:
Nos grands seront des rois, ils s'uniront entre eux;
Et l'aristocratie, ou le joug monarchique,
Écraseront enfin la puissance publique.
S'il fallait partager les biens de vos aïeux,
Et le champ paternel habité par vos dieux,
Ma loi commanderait le vol et les rapines;
L'état n'offrirait plus que de vastes ruines:
Mais aux patriciens quel pouvoir a transmis
Les champs des nations, les biens des rois soumis?
Ceux qui dans les combats ont exposé leur tête
Ont tous un droit égal aux fruits de la conquête:
Fixer donc l'étendue et la somme des biens
Dont pourront désormais jouir les citoyens;
De vos champs usurpés commencez le partage,
Divisez entre vous le public héritage:
C'est par de telles lois, c'est par l'égalité

Qu'on peut à Rome encor rendre sa liberté.

OPIMIUS.

La liberté, Caïus, n'est pas l'indépendance :
Pourquoi pousser le peuple à tant de violence ?
Contre ses protecteurs oses-tu l'animer ?
Tu l'as rendu féroce ; il est fait pour aimer.
S'il se laissait tromper par tes projets coupables,
Dans peu, je le prédis, ces lois impraticables
Semeraient la discorde au milieu de l'état,
Et perdraient à la fois le peuple et le sénat.
Peux-tu nous reprocher des trésors, des richesses,
Qu'aux Romains indigens prodiguent nos largesses ?
Dans les calamités notre zèle et nos soins
N'ont-ils pas en tout temps prévenu leurs besoins ?
Peuple, n'écoutez pas des plaintes indiscrètes ;
Sur vos chagrins publics, sur vos peines secrètes,
Vos pères, vos patrons auront toujours les yeux :
Respectez le sénat, craignez les factieux.

GRACCHUS, à la tribune.

Ce respect filial et cette dépendance
Pouvait servir l'état, quand Rome en son enfance
Croyait dans les Tarquins chasser tous les tyrans :
Vous n'imiterez pas vos aïeux ignorans ;
Quatre siècles entiers ont accru les lumières ;
Vous n'avez plus besoin de patrons ni de pères ;
Mais il faut que les biens que vous avez conquis
Avec égalité soient enfin répartis.
Vainqueurs des nations, est-ce assez d'esclavage ?
Les monstres des forêts ont un antre sauvage ;

Ils évitent du moins, sous des rochers déserts,
Les traits brûlans du jour, la rigueur des hivers,
Et, quand la nuit survient, dans le creux des montagnes
Ils goûtent le sommeil auprès de leurs compagnes :
Et vous, le peuple roi, l'élite des humains,
Vous, descendans de Mars, et citoyens romains,
Vous, dans le monde entier qu'embrassent vos conquêtes,
Vous n'avez point d'asyle où reposer vos têtes ·
Maîtres de l'univers, quittez ce nom si beau;
Vous n'avez pas un antre, et pas même un tombeau.
(Il descend de la tribune)

LE PEUPLE.

Il est trop vrai ; les grands ont comblé nos misères :
Il nous faut désormais des lois plus populaires.

DRUSUS, montant à la tribune.

Redoutez, citoyens, vos premiers mouvemens;
N'imitez point Caïus en ses emportemens.
Quoi ! les représentans de la grandeur romaine
Ont-ils donc en effet mérité votre haine ?
Vous les méconnaissez ; ils sont vos vrais soutiens :
Défiez-vous...

GRACCHUS.

Tribun, cher aux patriciens,
Toi qui t'enorgueillis d'être un de leurs complices,
A quel prix leur vends-tu ton zèle et tes services !

DRUSUS, à la tribune.

Mon zèle est pur, Caïus, il n'est point acheté;
Je ne sers que l'état, la raison, l'équité :
Mais vous, Romains, mais vous, quelle est votre faiblesse !

Quels sont donc les héros que vous vantez sans cesse?
Deux tyrans plébéiens, jaloux des sénateurs,
Deux frères que l'orgueil a rendus novateurs,
Renversant par degrés la liberté romaine,
Factieux par instinct, par intérêt, par haine,
Infectant vos esprits de leurs préventions,
Et pour vous subjuguer flattant vos passions;
Voilà les grands exploits de Caïus, de son frère :
Ces bienfaits exceptés, dût ma franchise austère
D'un parti qui succombe irriter le courroux,
J'oserai demander ce qu'ils ont fait pour vous.

(Drusus s'assied dans la tribune).

FULVIUS, accourant à la tribune.

Ce qu'ont fait les Gracchus pour le peuple de Rome!
Est-il vrai? Dans ces murs on peut trouver un homme
Qui parle des Gracchus, et demande aujourd'hui
Au peuple rassemblé ce qu'ils ont fait pour lui!
Eux tromper les Romains! c'est toi qui les égares.
Citoyens, alliés, étrangers, et barbares,
Tout des grands, des préteurs t'apprendra les forfaits;
Tout de nos deux héros t'apprendra les bienfaits.
J'ai suivi les Gracchus du jour qui les vit naître :
L'Univers les connaît; j'ai dû les mieux connaître;
A leurs divins travaux je fus associé,
Et ma plus grande gloire est dans leur amitié.
Ton châtiment sera le récit de leur gloire.
Voici ce qu'ils ont fait; gardes-en la mémoire :
Contre les magistrats les faibles protégés,
Par d'utiles moissons les pauvres soulagés;
Ces moissons dans nos murs s'accumulant d'avance,

Tous les ans aux Romains assurant l'abondance;
Des chemins somptueux s'ouvrant de toute parts,
La cité d'Annibal relevant ses remparts;
Enfin des monumens plus sacrés, plus augustes,
Des abus renversés, des lois saintes et justes,
Qui dans le monde entier fondaient la liberté,
Si le sénat romain n'avait pas existé.

LE PEUPLE.

Les Gracchus ont aimé le peuple pour lui-même :
Eux seuls ont mérité que le peuple les aime.

DRUSUS, toujours à la tribune.

Fulvius, si tu veux vanter les deux Gracchus,
Nomme les nations, les rois qu'ils ont vaincus;
La fuite des Gaulois fut-elle leur ouvrage?
Ont-ils dompté Pyrrhus et subjugué Carthage?
Ces durs patriciens, ces cruels sénateurs,
Voilà nos généraux et nos triomphateurs.
Je vois de tous côtés des nations sujettes,
Contentes sous nos lois de leurs propres défaites;
Des rois fiers de tenir leur sceptre de nos mains,
Et de monter au rang de citoyens romains;
La république au loin s'étendant par la guerre,
Terminant son empire aux confins de la terre:
Il faut bien avouer que des exploits si grands
Ne sont dus qu'aux héros qu'on appelle tyrans.
Tant d'éclat, de succès, tant de siècles de gloire,
Sont-ils en un moment loin de votre mémoire?
Est-ce un crime aujourd'hui d'oser s'en souvenir?
Est-ce vos bienfaiteurs que vous voulez punir?
(Il descend de la tribune).

LE PEUPLE.

Non, jamais.

OPIMIUS, à Fulvius.

Au tribun crois-tu pouvoir répondre?

FULVIUS.

Gracchus dans la tribune est prêt à le confondre.

LE PEUPLE.

Écoutons, c'est Gracchus. Il paraît agité.

GRACCHUS, remontant à la tribune.

Romains, je ne puis voir avec tranquillité,
Je n'entendrai jamais sans une honte extrême
Un magistrat du peuple, élevé par vous-mêmes,
Rendre aux patriciens des hommages si doux,
Et vous compter pour rien en s'adressant à vous.
Le tribun nous rappelle et Pyrrhus et Carthage;
Mais la gloire des chefs est-elle sans partage?
L'honneur de commander à des soldats romains
N'a-t-il pas influé sur leurs brillans destins?
Sans tous les plébéiens morts pour la république
Dans les forêts d'Epire, aux campagnes d'Afrique,
Émile et Scipion, sans gloire et sans exploits,
N'auraient pas à leur char enchaîné tant de rois:
Plébéiens, vrais guerriers, je vois vos cicatrices:
Les nobles à la guerre ont cherché les délices,
Ils régnaient dans les camps; vous avez combattu:
Vos chefs ont triomphé quand vous avez vaincu.
Ils ont gardé pour eux la gloire et l'opulence,
Ils ne vous ont laissé que l'obscure indigence;

Ils ne vous ont laissé que le partage affreux
De travailler, de vaincre, et de mourir pour eux.
Sur les monts, sur les mers, chez des peuples barbares,
Votre sang a coulé pour des tyrans avares.
Mais que sont, après tout, aux yeux patriciens
Les travaux, les sueurs, le sang des plébéiens?
Drusus s'est bien rempli de leur orgueil farouche;
Le sénat tout entier a parlé par sa bouche.
Et vous osez, Romains, haïr les sénateurs!
Vous osez oublier qu'il sont vos bienfaiteurs!
Ah! si vous en doutiez, si vos cœurs insensibles
Demandaient à Drusus des garans infaillibles,
Vous pourriez en trouver sans sortir de ces lieux,
Et de sanglans témoins sont présens à vos yeux.
C'est ici que mon frère a péri leur victime:
Mon frère vous aimait, et voilà tout son crime.
Au fond du Capitole allez interroger
Jupiter Protecteur qui le vit égorger.
Faisceaux, glaive, licteurs, or vil et sanguinaire,
Qui commandas le meurtre, et qui fus son salaire,
Et vous, temple sacré, tribune où tant de fois
Des Romains opprimés il défendit les droits,
Autel qu'il embrassait de sa main défaillante,
Tibre, où j'ai recueilli sa dépouille sanglante,
Élevez-vous, tonnez contre ce peuple ingrat;
Et qu'il apprenne enfin les bienfaits du sénat.

(Il descend de la tribune).

LE PEUPLE.

Oui, voilà ses bienfaits; ils demandent vengeance.

OPIMIUS.

C'est est trop : d'un consul déployons la puissance.
Rangez-vous près de moi, sénateurs, chevaliers,
Vous tous, bons citoyens, intrépides guerriers.
La main de Scipion, aux exploits aguerrie,
A de Tibérius délivré la patrie :
On est tenté de suivre un exemple si beau,
Et tous les factieux ne sont pas au tombeau.
Quels sont les révoltés qui demandent vengeance
Lorsqu'on doit du sénat implorer l'indulgence ?
Qu'ils sachent qu'à l'instant je puis les accabler ;
Je n'ai qu'un mot à dire, et leur sang va couler.

LE PEUPLE.

Que tardons-nous encor à punir cette audace ?

GRACCHUS, l'arrêtant.

Citoyens...

FULVIUS.

Tu l'entends ; le consul nous menace.

LE PEUPLE.

Meurent les sénateurs !

GRACCHUS.

Citoyens, arrêtez.

LE PEUPLE.

Ils sont cruels.

GRACCHUS.

Sans doute ; et vous les imitez.

LE PEUPLE.

Vengeons-nous.

GRACCHUS.

Arrêtez : malheur à l'homicide !
Le sang retombera sur sa tête perfide.
Des lois, et non du sang : ne souillez point vos mains.
Romains, vous oseriez égorger des Romains !
Ah ! du sénat plutôt périssons les victimes ;
Gardons l'humanité, laissons-lui tous les crimes.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CORNÉLIE, LICINIA, LE FILS DE GRACCHUS.

LICINIA.

Ses jours sont en péril. Le voilà ; je frémis.

GRACCHUS.

Que vois-je ? mon épouse, et ma mère, et mon fils !

OPIMIUS.

Gardez-vous d'approcher.

GRACCHUS.

Conservez votre vie.

OPIMIUS.

Fuyez ces lieux.

CORNÉLIE.

Moi fuir ! Connais-tu Cornélie ?
Mère, auprès de mon fils je brave le danger :
Aux côtés de Caïus nous venons nous ranger ;

A ses côtés, c'est-là le poste de sa mère.
Si j'avais dans le temple accompagné son frère,
J'aurais péri cent fois par vos coups inhumains
Avant que mon enfant fût tombé sous vos mains.

OPIMIUS.

J'excuse vos transports, je plains votre tendresse;
Mais des esprits ardens qui fermentent sans cesse,
Remplissent nos remparts de troubles éternels,
Et Caïus est le chef de tous ces criminels.

LICINIA.

Mon époux!

CORNÉLIE.

Qu'a-t-il fait?

OPIMIUS.

Sans cesse il nous outrage;
Il nourrit contre nous des sentimens de rage;
De son cœur ulcéré rien ne peut les bannir.

CORNÉLIE.

Et qu'a-t-il mérité?

OPIMIUS.

La mort doit le punir.

GRACCHUS, CORNÉLIE, LICINIA, FULVIUS, LE PEUPLE.

La mort!

CORNÉLIE.

Non, non, cruel! c'est à moi qu'elle est due;
L'orgueil des Scipions dont je suis descendue,
Le nom, les dignités, le rang de mes aïeux,
Tous ces fantômes vains ne sont rien à mes yeux:

Mes fils! voilà mes biens, mes trésors, ma parure;
J'ai gravé dans leur cœur les lois de la nature,
Le respect pour le peuple, et l'amour de ses droits :
Au sein de leur berceau je leur ai dit cent fois
Qu'il faut de l'indigent soulager les misères,
Que des patriciens les plébéiens sont frères;
Que l'homme en tout pays naît pour la liberté,
Et qu'il n'est de grandeur que dans l'égalité.
Tous deux ont cru leur mère, et leur mère est contente :
Ils ont par leur vertu surpassé mon attente.
Je vous rends grace, ô dieux : j'ai porté dans mon sein
Deux mortels vraiment grands, l'honneur du nom romain.
Leur gloire impérissable à la mienne est unie;
L'Univers avec eux citera Cornélie.
Si le sénat punit la gloire et les vertus,
C'est trop peu d'immoler le dernier des Gracchus :
Ne vous arrêtez point au milieu de vos crimes;
Consul, patriciens, voilà d'autres victimes,
Venez; près de Caïus vous voyez tous les siens.
Où sont vos meurtriers? ses forfaits sont les miens.
Par sa mère du moins commencez le carnage;
Sur mon corps déchiré frayez vous un passage,
Payez de vos trésors nos cadavres sanglans,
Et goûtez à longs traits le plaisir des tyrans.

LE PEUPLE.

Vive des deux Gracchus la digne et tendre mère!

OPIMIUS.

C'est avec ces discours qu'on séduit le vulgaire;
Voilà par quels moyens les fléaux de l'état

Ont toujours désuni le peuple et le sénat.
Il est temps de finir ces sanglantes querelles.

LICINIA.

Et quel est ton dessein ?

OPIMIUS.

De frapper les rebelles.

LICINIA.

Barbare ! c'est ainsi...

OPIMIUS.

C'est ainsi que je dois
Prévenir le désordre et défendre les lois.

LICINIA.

Cesse d'éterniser la publique infortune ;
Voilà ton seul devoir. Au pied de la tribune,
Dans le sein du forum, à la face des dieux,
Les meurtres n'ont-ils pas épouvanté nos yeux ?
Et des patriciens le courroux implacable
N'a-t-il pas fait couler un sang irréparable ?
Que la pitié succède à tant d'inimitié.

GRACCHUS.

La pitié du sénat ! l'orgueil est sans pitié.

OPIMIUS.

Crois-tu des sénateurs mériter la clémence ?

GRACCHUS.

Je n'en ai pas besoin ; j'aime mieux leur vengeance.

OPIMIUS.

Eh bien !...

GRACCHUS.

Vil assassin, frappe, et fais ton devoir.

LICINIA.

Consul, n'écoute pas ses cris, son désespoir;
Au nom de ton épouse écoute la nature.

OPIMIUS.

La loi parle.

LICINIA.

A tes pieds c'est moi qui t'en conjure.

GRACCHUS, CORNÉLIE, FULVIUS, LE PEUPLE.

O ciel!

GRACCHUS.

Licinia, l'épouse de Gracchus,
Aux genoux d'un consul! aux pieds d'Opimius!

LICINIA.

Ah! je n'en rougis point, je suis épouse et mère.
Que cet enfant, consul, te parle pour son père.

OPIMIUS.

Écoutez : si Gracchus n'est pas un factieux,
Si le sang des Romains lui semble précieux,
De ses intentions le sénat veut un gage.

GRACCHUS.

J'y consens; quel est-il?

OPIMIUS.

Cet enfant pour ôtage.

LICINIA.

Mon fils!

OPIMIUS.

Licinia, ne craignez rien pour lui.

GRACCHUS, après un silence très-marqué.

Citoyens, de la paix je veux être l'appui,
A cet objet sacré mon cœur se sacrifie,
Et voici mon enfant qu'à tes mains je confie.
Que le sénat pourtant n'espère rien de moi;
Au peuple souverain je garderai ma foi.
Que devant Jupiter ce traité s'accomplisse:
Courons au Capitole implorer sa justice;
Qu'il accueille aujourd'hui nos paisibles sermens,
Et périsse à nos yeux, au milieu des tourmens,
Tout Romain, tout mortel qui, par la violence,
Osera dans ses murs établir sa puissance,
Qui versera du sang, qui détruira les lois,
Et qui voudra du peuple anéantir les droits!

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

OPIMIUS, DRUSUS, LICTEURS.

OPIMIUS.

Oui, malgré notre haine et notre impatience,
Tu vois qu'il a fallu différer la vengeance:
Gracchus respire encore, et c'est pour nous braver.

DRUSUS.

Du piége qui l'attend rien ne peut le sauver.
La paix entre ennemis est de courte durée.

OPIMIUS.

Dans son cœur, dans le mien la paix n'est point jurée.

DRUSUS.

Qu'importe le courroux de ce fier plébéïen,

Impuissant ennemi du nom patricien?
Contre tout son parti les juges et les prêtres
Feront parler les lois, les dieux de nos ancêtres:
Les dieux, les lois, consul, c'est par là qu'on séduit;
Et c'est avec des mots que le peuple est conduit.

OPIMIUS.

Quel est donc sur les cœurs l'ascendant du génie,
D'une éloquente voix quelle est la tyrannie,
Si l'orgueil irrité d'un sénat tout-puissant
L'écoute avec respect et cède en frémissant?
Les talens de Gracchus, le souvenir d'un frère,
La vertu, les aïeux, le grand nom de sa mère,
Tout contre le sénat semblait parler pour lui,
Et plus que tu ne crois le peuple est son appui.
Ah! si dans les esprits on pouvait le détruire!
Si, ne pouvant le vaincre, on pouvait le séduire!
Au nom du bien public et de son intérêt
Je viens d'en obtenir un entretien secret:
Jusqu'à flatter Caïus je saurai me contraindre:
Si je puis l'ébranler nous n'avons rien à craindre;
Nous le verrons, Drusus, expirer sous les coups
D'un peuple qu'il osait exciter contre nous.

DRUSUS.

Je le crois: cependant si Caïus inflexible
Oppose à tes discours une ame inaccessible,
Si les séductions irritent ses mépris...

OPIMIUS.

Au même instant, Drusus, sa tête est mise à prix.
J'aurai soin de hâter des rigueurs nécessaires;

Le sénat a besoin de la mort des deux frères.
La main de Scipion fit tomber le premier,
Et des bras éprouvés puniront le dernier.
Il vient, retire-toi.

(Drusus sort.)

SCÈNE II.

OPIMIUS, GRACCHUS, LICTEURS.

GRACCHUS.

Tu n'as pas mon estime.
Tu me hais dès long-temps, et ton sénat m'opprime.
Au nom du bien public tu m'as fait appeler,
Et partout à ce nom tu me verras voler.
Que veux-tu?

OPIMIUS.

Qu'entre nous l'inimitié s'oublie.
C'est l'intérêt de Rome; il nous réconcilie;
Que la cause du peuple et des patriciens
Désormais réunie ait les mêmes soutiens.
Les talens, les vertus qui te rendent illustre,
Pourront, si tu m'en crois, briller d'un plus beau lustre.
Je sais que ton esprit, assiégé de soupçons,
De bonne heure a sucé de funestes leçons;
Un dangereux exemple a séduit ton enfance;
Et de Tibérius la coupable imprudence...

GRACCHUS.

Consul, que les tyrans qui l'ont fait égorger

Devant son frère au moins cessent de l'outrager.
Poursuis.

OPIMIUS.

Je ne veux pas insulter sa mémoire;
En plaignant ses erreurs je respecte sa gloire :
Mais toi, qui parmi nous tiens sa place aujourd'hui,
Instruit par ses revers, sois plus sage que lui.
Il en est temps encor, cherche à te mieux connaître;
Vois quel est ton destin, vois quel il pouvait être.
La tribune est ici le chemin des honneurs;
Mais, loin de les aigrir, il faut gagner les cœurs.
Tu pouvais obtenir la pourpre consulaire,
Transmettre à tes enfans un rang héréditaire,
Et, porté par la gloire au milieu du sénat,
Être un des protecteurs de Rome et de l'état.
Oses-tu préférer à ces grands avantages
Quelques brillans succès mêlés de tant d'orages,
Les applaudissemens des plébéïens flattés,
Et le nom trop fameux d'un chef de révoltés?
Oui, d'un reproche amer excuse l'énergie;
Rougis en contemplant ta longue léthargie :
Éveille-toi, Caïus, et regarde avec moi
Quels sont les partisans d'un Romain tel que toi;
Un ramas d'indigens et de vils prolétaires,
Dont les grands par pitié se sont faits tributaires,
Et qui, dans le forum ligués contre les grands,
Comblés de nos bienfaits, nous appellent tyrans;
Voilà ceux dont Caïus est le flatteur docile.
Ah! ce n'était point là le parti de Camille;
Et les deux Scipions, tes illustres aïeux,

N'étaient point protégés par quelques factieux.
Descendant des héros, choisis-les pour modèles ;
Laisse-là des amis légers et peu fidèles ;
Range-toi du parti de nos antiques lois,
Et gouverne avec nous les peuples et les rois.

GRACCHUS.

Consul, est-ce à Gracchus que ce discours s'adresse ?
Crois-tu qu'à ton projet le peuple s'intéresse ?
J'aurais été surpris qu'un membre du sénat
Eût daigné s'occuper du bien de tout l'état.
Mais c'est moi qui m'abuse, et ton humeur altière
Voit dans les sénateurs la république entière ;
Le reste des humains disparaît à tes yeux,
Et tous les plébéïens sont des séditieux.
Toi, dont l'orgueil barbare insulte au misérable,
Pour être infortuné crois-tu qu'on soit coupable ?
La pauvreté du peuple exclut-elle ses droits ?
S'il est des indigens, c'est la faute des lois ;
C'est votre avidité qui fait leur indigence ;
C'est vous qui séduisez leur docile ignorance ;
C'est vous, patriciens, vous qui les corrompez ;
Sur leur propre intérêt c'est vous qui les trompez.
Ils ne sont pas toujours chargés de vos outrages ;
Sitôt qu'au champ de Mars ils donnent leurs suffrages,
Leur pauvreté, consul, n'a plus rien de honteux,
Et l'orgueil du sénat se courbe devant eux.
Je les vois sur vous tous exercer leur empire,
Bassement courtisés quand ils doivent élire,
Rejetés loin de vous quand ils n'élisent plus,
Dignes de vos mépris quand ils vous ont élus.

OPIMIUS.

Toi qui ne souffres point qu'on outrage ton frère,
Parle avec moins de haine, avec moins de colère;
N'insulte pas, Gracchus, un sénat redouté.

GRACCHUS.

Et toi, n'insulte pas Rome et l'humanité.
Tu dois plus de respect, plus de reconnaissance
Au peuple que tu sers, et qui fait ta puissance.

OPIMIUS.

Il suffit. Terminons tous ces vains différends.
Tu peux être l'égal ou le fléau des grands,
L'ami des sénateurs, ou bien leur adversaire :
Crains de te repentir du choix que tu vas faire;
Tel est l'unique objet qui nous rassemble ici;
Et je veux ta réponse à l'instant.

GRACCHUS.

La voici :
Je ne transige point avec la tyrannie;
La querelle du peuple à ma cause est unie;
A de vils préjugés rien ne peut m'asservir,
Et pour l'égalité je veux vivre et mourir.

OPIMIUS.

L'égalité! ce mot stérile et chimérique,
Qu'on répète toujours, que jamais on n'explique,
De tous les préjugés renferme le plus grand;
Et la nature humaine est mon premier garant.
L'assassin, le brigand, un esclave imbécile,
Égalent-ils Brutus, Scévola, Paul-Émile?

D'un fantôme adoré déserte les autels;
L'inégalité règne au milieu des mortels :
Les vertus, les talens, et surtout l'opulence,
Établissent entre eux un intervalle immense,
Rien ne peut de ces dons surmonter l'ascendant,
Et du riche en tous lieux le pauvre est dépendant.

GRACCHUS.

Tu feins, Opimius, de ne me pas comprendre :
Écoute; je savais, avant que de t'entendre,
Quelle est l'autorité des talens, des vertus,
Et de l'or, ce pouvoir que tu vantes le plus :
Eh bien! ni les vertus, ni l'or, ni le génie,
Ne peuvent justement fonder la tyrannie.
Les membres d'un état, égaux devant les lois,
Unis des mêmes nœuds, ont tous les mêmes droits.
La nature aux mortels n'a point donné d'entraves;
Elle n'a point créé des tyrans, des esclaves;
Elle a créé, consul, la sainte égalité,
Et sa main dans nos cœurs grava la liberté.
Des seuls patriciens ce n'est point le partage;
Elle appartient au monde; et ce grand héritage
Est à tous les humains dispensé par les cieux,
Tel que l'astre du jour qui luit pour tous les yeux.

OPIMIUS.

C'est ainsi que le peuple est bercé d'un système
Dangereux pour l'état, dangereux pour lui-même.

GRACCHUS.

Ce système, consul, ne peut nuire à l'état;
Il peut servir le peuple aux dépens du sénat.

OPIMIUS.

Songes-tu que ton fils est en notre puissance ?

GRACCHUS.

J'y songe, et les tyrans chérissent la vengeance.
Je donnerais mes jours pour conserver mon fils,
Et tu vois à ce nom tous mes sens attendris.
Si vous croyez avoir besoin d'un nouveau crime,
Tigres, frappez encor cette tendre victime;
Vous me verrez toujours braver votre pouvoir,
Et mourir de douleur en faisant mon devoir.

OPIMIUS.

Caïus, je plains ta haine, et je voudrais l'éteindre.

GRACCHUS.

Ne plains pas la vertu; le crime est seul à plaindre.

OPIMIUS.

Qui voudra t'imiter et se perdre avec toi ?

GRACCHUS.

Quand il ne resterait que Fulvius et moi...

OPIMIUS.

Fulvius! et crois-tu qu'à lui-même contraire
Il oubliera toujours son rang de consulaire ?
S'il osait s'expliquer, et s'il n'éprouvait pas
Quelque honte secrète à faire un premier pas,
Aux intérêts du peuple il serait infidèle;
L'occasion lui manque; il l'attend, il l'appelle,
Prêt à se rallier à la cause des grands...

GRACCHUS.

Tu veux nous désunir, et c'est l'art des tyrans.
Fulvius, me dis-tu, mon ami, n'est qu'un traître !
Non, je ne le crois point. Mais je le vois paraître.
Tu frémis à ses yeux ; ta rougeur te dément.

SCÈNE III.

OPIMIUS, GRACCHUS, FULVIUS, LICTEURS.

GRACCHUS.

Fulvius, le consul m'assure en ce moment
Que tu veux abjurer la cause populaire,
Et qu'aux patriciens tu t'efforces de plaire.

FULVIUS.

Moi, grands dieux ! au sénat je pourrais me lier !

GRACCHUS.

Viens ; ne t'abaisse pas à te justifier ;
Viens, embrasse un ami qui t'aime et qui t'estime :
Un cœur tel que le tien n'est pas fait pour le crime.
Chef des patriciens, on s'est osé flatter
Que Gracchus était vil et pouvait s'acheter.
Cours apprendre au sénat que son attente est vaine ;
Et ne marchande plus la liberté romaine.

OPIMIUS.

Je vole à son secours. Dans le fond de mon cœur
Un reste de pitié parlait en ta faveur :

Je te plaignais, Caïus, et ma main protectrice
A voulu t'arrêter au bord du précipice.
Adieu. De ma douceur je suis enfin lassé.
Ennemis du sénat, votre règne est passé :
Si vous ne craignez point vos complots parricides,
Et le remords secret qui s'attache aux perfides,
Et la haine de Rome, et le ciel en courroux,
Craignez le châtiment qui tombera sur vous.

SCÈNE IV.

GRACCHUS, FULVIUS.

GRACCHUS.

Si tu dois triompher, je ne crains que la vie.

FULVIUS.

Attendrons-nous, Gracchus, qu'elle nous soit ravie?
Quelques patriciens dont le cœur m'est lié
Par les nœuds toujours chers d'une tendre amitié,
Trompant de leur sénat la rage criminelle,
M'ont appris ses desseins par un récit fidèle.
Si la séduction avait pu t'avilir,
Par le peuple en fureur on t'aurait fait punir.

GRACCHUS.

Que dis-tu?

FULVIUS.

Si ton cœur, zélé pour la patrie,
Osait d'Opimius rejeter l'offre impie,

On devait publier un décret du sénat
Qui tous deux nous déclare ennemis de l'état.

GRACCHUS.

Le sénat...

FULVIUS.

Il n'est plus de frein qui le retienne;
Ce décret met à prix et ta tête et la mienne.

GRACCHUS.

Quel mystère d'horreur!

FULVIUS.

C'est peu d'être proscrits;
Le sénat veut encor que nous mourions flétris.
Les juges, préparant leurs arrêts redoutables,...

GRACCHUS.

Ils sont patriciens; nous serons tous coupables.

FULVIUS.

Les prêtres, colorant ces desseins odieux...

GRACCHUS.

Ils sont patriciens; je sais l'avis des dieux.

SCÈNE V.

GRACCHUS, FULVIUS, CORNÉLIE, LICINIA.

CORNÉLIE.

Songe à toi, mon cher fils; un sénat sacrilège

Aux meilleurs citoyens prépare un nouveau piège;
On parle d'un décret; de toi, de Fulvius:
Il est bien des Romains égarés ou vendus.
Les discours séduisans, les perfides caresses,
Les éloges flatteurs, les bienfaits, les promesses,
L'or, premier des tyrans, premier des séducteurs,
Drusus prodigue tout au nom des sénateurs.

LICINIA.

De quelques vrais Romains que peut le vain courage?
L'éclair nous avertit; laissons passer l'orage:
Fuyons. Quelques amis jusqu'aux monts Apennins
Sont prêts à nous guider par de secrets chemins.
Déjà la sombre nuit couvre les sept collines,
Et descend par degrés sur les plaines voisines:
Viens; nous suivrons tes pas au bout de l'Univers.
De cités en cités, dans le fond des déserts:
Les lieux où tu vivras seront notre patrie,
Une épouse qui t'aime, une mère chérie,
Adouciront le poids de tes calamités,
Et nous pourrons du moins mourir à tes côtés.

GRACCHUS.

Avec la liberté tu veux que je m'exile!
Quand Rome existe encor, moi chercher un asile!
Fuir au sein de la nuit, par des chemins secrets,
Comme un brigand chargé du poids de ses forfaits!
Abandonner ce peuple au sénat qui l'opprime!
Déserter ma patrie! y songer est un crime.
Et que penserait-on de l'indigne soldat
Qui fuirait ses drapeaux au moment du combat?

Non ; l'aspect du péril agrandit le courage :
Combattre les tyrans fut toujours mon partage.
C'est ici qu'à nos droits ils osent insulter :
C'est ici qu'est mon poste, et j'y prétends rester ;
Et, quand sous leurs efforts Rome entière chancelle,
Je dois relever Rome, ou tomber avec elle.

FULVIUS.

Je t'approuve ; et je cours ramener en ces lieux
Le peu de citoyens dignes de nos aïeux.
Gracchus est en péril, et le peuple sommeille !
Les tyrans sont vainqueurs ; que le peuple s'éveille !
Je veux que ses débris, par un dernier effort,
Portent chez l'oppresseur l'épouvante et la mort.
Pleins d'un beau désespoir tentons la destinée.
Si ce jour est pour nous la dernière journée,
Aux esclaves du moins nous ferons nos adieux,
Et c'est la liberté qui fermera nos yeux.

SCÈNE VI.

GRACCHUS, CORNÉLIE, LICINIA.

LICINIA.

Tibérius n'est plus ; il nous restait son frère ;
Un héros tel que lui peut consoler sa mère.
Si vous aviez voulu, vous l'auriez vu toujours
Le charme, le soutien et l'honneur de vos jours.
De vos leçons peut-être il sera la victime ;

Et son trop de vertu l'a plongé dans l'abîme.
Vous savez le pouvoir de ses fiers ennemis :
Je crains pour mon époux, je tremble pour mon fils ;
Je ne puis immoler mon cœur à la patrie ;
Au plus grand des Romains j'ai consacré ma vie :
Je l'aime ; je le dois. Songez que mon époux
Est un don précieux que j'ai reçu de vous.
N'aimeriez-vous pas mieux, vous mère, vous sensible,
Briller ainsi que moi de son éclat paisible,
Que de voir votre fils proscrit, persécuté,
Succombant sous les coups d'un sénat irrité?

CORNÉLIE.

Vous me connaissez mal : si l'on venait me dire,
Caïus avec les grands va partager l'empire ;
Fatigué de sa gloire, infidèle à l'état,
Il a vendu le peuple à l'orgueil du sénat :
Honteuse d'être mère, et pleurant sa naissance,
Je le désavouerais, je fuirais sa présence ;
J'irais dans un désert, traînant mes jours flétris,
Survivre loin de Rome à l'honneur de mon fils.
Mais si l'on m'annonçait qu'il est mort en grand homme,
En se sacrifiant aux intérêts de Rome,
Le coup serait affreux pour mon cœur gémissant ;
Je mourrais de douleur, mais en l'applaudissant :
Je dirais : Sa vertu ne s'est point démentie ;
Il a vécu trop peu, pour moi, pour la patrie ;
Mais, ce qui doit au moins calmer mon désespoir,
Jusqu'à sa dernière heure il a fait son devoir.

GRACCHUS.

Vous serez satisfaite, et votre fils, ma mère,

Mourra digne de vous et digne de son frère.

LICINIA.

Quel bruit se fait entendre? et d'où partent ces cris?

SCÈNE VII.

GRACCHUS, CORNÉLIE, LICINIA, FULVIUS, LE FILS DE GRACCHUS, LE PEUPLE.

FULVIUS.

Caïus, Licinia, reprenez votre fils.

GRACCHUS, LICINIA.

Notre fils!

CORNÉLIE.

Est-il vrai?

GRACCHUS.

Rome est-elle tranquille?

FULVIUS.

Non. Le peuple à ma voix quittait son humble asyle :
Bientôt les sénateurs, nous joignant à grands pas,
De Gracchus et des siens demandaient le trépas :
Le consul a donné le signal du carnage;
Le sang coule; et Drusus, scélérat sans courage,
Tenant son fils unique, et l'offrant à nos yeux,
Menace d'immoler cet enfant précieux.
Il est sauvé, conquis par ce peuple intrépide;
L'éclair qui fend les cieux, la foudre est moins rapide :

Vaincu par la terreur, tout fléchit devant nous;
Le perfide Drusus est tombé sous nos coups;
Et, lorsqu'Opimius à le venger s'apprête,
Nos amis enlevaient leur illustre conquête,
Et criaient, en serrant ton fils entre leurs mains:
« C'est l'enfant de Gracchus, c'est l'espoir des Romains. »

GRACCHUS.

Que ne vous dois-je pas, citoyens magnanimes?

FULVIUS.

Opimius frémit; il a besoin de crimes.
Nous avons des soldats; il a des assassins,
Et je t'ai dévoilé ses sinistres desseins,
Déjà, réunissant leurs fureurs mercenaires,
Esclaves, affranchis, étrangers, et sicaires,
Grossissaient à l'envi les forces du sénat,
Et vendaient au consul notre sang et l'état.
Sans doute à la victoire il ne faut plus prétendre;
Mais nous aurons du moins l'honneur de te défendre:
Le peuple que tu sers veut aussi te servir;
Et, s'il ne peut plus vaincre, il peut encor mourir.

GRACCHUS.

La mort est pour moi seul.

LICINIA.

Opimius s'avance.

SCÈNE VIII.

GRACCCHUS, CORNÉLIE, LICINIA, LE FILS DE GRACCHUS, OPIMIUS, SÉNATEURS, CHEVALIERS, LICTEURS, SUITE, PEUPLE.

OPIMIUS, *tenant le décret du sénat.*

Romains, il faut livrer Gracchus à ma vengeance.

CORNÉLIE.

Te livrer mon enfant!

LICINIA.

Mon époux!

LE PEUPLE.

Notre appui!

FULVIUS.

C'est là qu'il faut passer pour aller jusqu'à lui.

(*Fulvius et le peuple forment un rempart entre Gracchus et le parti du sénat.*)

GRACCHUS.

Arrête, Fulvius.

FULVIUS.

Et qu'importe ma vie,
Si je puis conserver Gracchus à la patrie?

OPIMIUS.

Le sénat veut Gracchus; Romains, hésitez-vous?

GRACCHUS, à la tribune.

Patriciens, le ciel sera juge entre nous.
J'ai voulu dans ce jour empêcher le carnage,
Au point de vous livrer mon enfant comme ôtage;
J'ai tout fait, tout tenté pour conserver la paix;
Mais vous vouliez du sang, vous vouliez des forfaits.
Vous, nés tous plébéiens, foulés par la noblesse,
Citoyens, dont la rage, ou plutôt la faiblesse,
A la voix du sénat vient pour m'assassiner,
Puisqu'on vous a trompés je dois vous pardonner.
Mais vous, patriciens, comptez sur la vengeance;
Le peuple tôt ou tard reprendra sa puissance.
Romains, ralliez-vous, rassemblez vos débris;
Les dieux s'adouciront, ils entendront vos cris:
Ne désespérez point; la liberté de Rome
Ne dépendra jamais de la perte d'un homme.
Viens, mon fils; crains les dieux, chéris l'humanité,
Sois le soutien du peuple et de la liberté.
Je remets ce dépôt aux mains de Cornélie.
Épouse, mère, enfant, pour qui j'aimais la vie,
Ami tendre et fidèle, et vous peuple romain,
Serrez-vous près de moi, j'expire en votre sein.

(Il se frappe.)

FULVIUS, CORNÉLIE, LICINIA, LE PEUPLE, OPIMIUS.

Ciel!

(Tous les personnages tombent aux pieds de Gracchus, à l'exception d'Opimius.)

GRACCHUS.

J'épargne du sang. Dieux protecteurs du Tibre,

Voici mon dernier vœu ; que le peuple soit libre!

(Il expire.)

OPIMIUS.

Il meurt, mais il triomphe, et je sens le remord.
Qu'un homme libre est grand au moment de sa mort!

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

3rle

94 1

1 ritratto

fr.

